LE DEVOIR // LES SAMEDI 30 NOVEMBRE ET DIMANCHE 1ER DÉCEMBRE 2019

LE D MAGAZINE

Vivre
Sur la trace des grands à Johannesburg

Lire
Un cahier 100 % jeunesse



David Giguère
La constance du passionné

SOMMAIRE

CULTURE



4 **Entrevue**
David Giguère fait preuve de la constance du passionné.

5 **Odile Tremblay**
6 **Cinéma**
14 **Théâtre**
16 **Arts visuels**
19 **Danse**
20 **Classique**
22 **Disque**
35 **Écrans et grilles**

LIRE



24 **100 % jeunesse**
Regard sur la mécanique derrière les duos auteurs-illustrateurs.

25 **Louis Hamelin**
26 **Roman graphique**
28 **Bande dessinée**
30 **Documentaire**
33 **Louis Cornellier**
34 **Classiques**

VIVRE



42 **Voyage**
Sur les traces des grands hommes à Johannesburg.

45 **Escapade**
46 **Société**
48 **Resto et recette**
50 **Bière**
51 **Vin**
53 **Alcool**

Photo de la une du *D*:
Valérian Mazataud Le Devoir
Illustration de la une Lire:
Rogé / Éditions La bagnole

CULTURE

Il était une fois trois gars sur un banc de parc

Rencontrer Harmonium, le trio d'origine Valois-Fiori-Normandeau, pour la ressortie du mythique premier album de 1974 en version remixée, n'est pas qu'un peu miraculeux

ENTREVUE
SYLVAIN CORMIER
LE DEVOIR

Louis-Jean Cormier chante *Comme un sage*, tous les invités aussi, les choristes harmonisent, les musiciens excellent, ça sonne immense dans le studio d'*En direct de l'univers*. Ça sonne comme c'est censé sonner, ça sonne Harmonium. Serge Fiori est en larmes, mais pas effondré. Il a craqué toutes les trois minutes dans cette émission qui lui est consacrée, mais la bâtisse tient bon. Il tourne autour de Cormier comme un lion en cage.

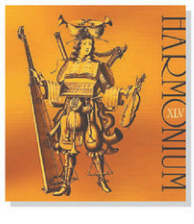
Comme un gars qui joue devant nous une partie de souque à la corde avec lui-même, le créateur, le musicien, le chanteur. Après l'album solo inespéré, l'hommage de l'ADISQ, après les ressorties de *L'Heptade*, du *Fiori-Séguin*, la réinvention du répertoire pour le spectacle *Seul ensemble* du cirque Éloize avec le même Cormier, tout a mené à ce moment de trop-plein. La transe, la musique l'emportent. Fiori s'oublie, s'approche du micro… et chante.

C'est la première fois qu'il rechante devant public depuis… Depuis quand au juste ? Juillet 1979, avec Richard Séguin ? Les offres n'ont pas manqué depuis, les ponts pavés d'or non plus. Il ne pouvait pas, Serge, ça disait violemment non dans sa tête : paralysé, pétrifié, terrorisé. Il aura fallu la patience et la ferveur de Louis-Jean Cormier pour y arriver.

La grande réconciliation

Il aura fallu aussi la grande réconciliation. La boucle enfin bouclée. Le trio d'origine enfin réuni. Le premier album enfin remixé, 45 ans plus tard. Le miracle, quoi. L'impossible rendu possible, ouvrant la porte à l'inimaginable. En amont de la sortie du coffret anniversaire de l'album éponyme de 1974 (en magasin le 6 décembre, qu'on se le dise), Louis Valois, Serge Fiori et Michel Normandeau se sont ainsi trouvés dans le même espace-temps, dans les bureaux d'Universal, le 18 octobre dernier. Rencontre de presse.

Le Devoir a eu sa demi-heure. Le temps d'accuser le coup. « Nor-man-deau-de-re-tour ! » se sont exclamés les fans finis à travers le Québec. En ce jour d'octobre, chacun a son explication. Valois, diplomate, se contente de dire que « c'est normal », que « les groupes, ça se sépare et ça se retrouve », que c'est l'histoire mille fois réécrite de musiciens « parmi tant d'autres », comme dans la chanson. Fiori, qui n'a plus beaucoup de filtres, formule ça autrement : « Pour parler moins poliment, disons qu'on a tous eu en de-



Harmonium XIV
Le coffret anniversaire
Harmonium, Universal, en magasin le 6 décembre



Et là, on entend des *tracks* de guitare, de voix, dont on se souvenait pas. On écoute ça avec 45 ans de distance. Et on est sur le cul. Ça sonne, c'est écœurant. Les *tracks* ont de la place, ça respire. C'est capotant.

SERGE FIORI



Le groupe d'origine réuni : Serge Fiori, Michel Normandeau et Louis Valois. Il aura fallu aussi la grande réconciliation.
JACQUES NADEAU
LE DEVOIR

dans une urgence d'indépendance, et ça s'est traduit en sérieux conflits. » Normandeau, assis entre les deux autres, résume l'affaire à sa façon : « Je compare ça à une relation amoureuse. Amour-haine. Nos quatre ans, c'était comme vingt. Trop, trop vite. La cassure pouvait juste être difficile. »

Seize pistes et des frissons

La réunion n'est pas un renouvellement des vœux ni un conventum. Valois prend le relais. « C'est au-delà de nous trois. C'est la musique qui est responsable. Quand tu rouvres les bandes multipistes, tu rouvres tout. Harmonium se remet à exister. » Pesons sur pause un instant. Interlocuteur interloqué.

Pardon, messieurs ? On parle bien des bandes seize-pistes, là, et non pas du mixage qui, du vinyle au CD, a servi à toutes les gravures ? Valois confirme : « Les trois rubans de deux pouces, que j'ai pu récupérer juste avant que ça se retrouve dans un *container*, dans les années 1990. J'avais juste mis ça à l'abri. »

Frissons. Rubans rembobinés. Play. Imaginez les leviers que l'on monte un par un, les pistes ravivées séparément, le chef-d'œuvre ramené à ses composantes. « Et là, on entend des tracks de guitare, de voix, dont on se souvenait pas, précise Fiori. On écoute ça avec 45 ans de distance. Et on est sur le cul. Ça sonne, c'est écœurant. Les tracks ont de la place, ça respire. C'est capotant. » Valois en rajoute une couche : « C'est la dimension. Il y a des instruments qu'on découvre, qui étaient cachés dans le *mix*. Ça change pas les chansons, mais ça donne de la profondeur, du relief, c'est assez incroyable avec des écouteurs. »

Le grand test

Pour Normandeau, la révélation est totale : « Je savais même pas que les bandes originales existaient. » Les trois ont d'abord refait la photo du recto de l'album. Mêmes gars, mêmes poses, même banc, même parc. Normandeau, qui avait la tignasse la plus touffue, a aujourd'hui le crâne le plus dénudé. Pensez Syd Barrett avec Pink Floyd en 1967, puis photographié à la sauvette, deux décennies plus tard.

À la fois le même et méconnaissable. À ceci près : le sourire d'un gars heureux. « Quand on s'est revu cet été, on a commencé par la photo, déjà, ça, c'était drôle, et après, en studio, on a écouté ça. Et là, la machine part ! Après vingt secondes, je n'écoutais plus : je nous voyais. Nous trois, Serge, Louis et moi, en train de jouer. »

Pour Fiori et Valois, c'était le grand test. Comment Normandeau allait-il réagir ? Fiori sourit : « Ça nous a remis dans la pièce, tous les trois. C'était ça, le but de l'exercice. » Pas difficile de fantasmer, après ça, tous autant que nous sommes dans l'amicale des fans finis.

Une fois dans la pièce, dites donc, n'a-t-on pas forcément envie de tout rebrancher, de jouer, de chanter ensemble ? « C'est sûr qu'il se passe quelque chose, dit Fiori sans hésiter. On est à la meilleure place qu'on peut être. Si ça doit se passer, ça va se passer de manière naturelle et agréable. Ça garantit rien, mais on n'exclut rien non plus. »

Un mois plus tard, Serge Fiori chante la finale de *Comme un sage* avec Louis-Jean Cormier. C'est donc vrai : tout est vraiment possible. « Où est allé tout ce monde qui avait quelque chose à raconter ? » Nous sommes tous témoins : Fiori a descellé les briques de son mur de Berlin, fracassé le miroir comme Roger Daltrey dans *Tommy*. On verra bien. À suivre, sur l'air d'*Aujourd'hui, je dis bonjour à la vie*.

ÉPREUVE DE RÉVISION

Épreuve nº 35

Antidote

Testez votre connaissance de la langue française en trouvant les **cinq erreurs insérées volontairement** dans le texte ci-contre.



Trouvez les 5 erreurs :

Tandis que je me trouvais en plein choc anaphylaxique, une femme, n'écoutant que sa vertue, vint me prêter mainforte. Son arrivée fut de bonne augure, car elle était justement ambulancière et avait cartier libre cette journée-là. Héroïne jusqu'au bout, elle refusa toute forme de rénumération.

Une épreuve présentée par LE DEVOIR

Vérifiez vos hypothèses en consultant le corrigé détaillé dans la section Jeux.

La constance du passionné

Pour retrouver l'émoi de *Casablanca*, David Giguère a fait un long et grand ménage afin de retrouver le chemin de la musique

ENTREVUE
PHILIPPE PAPINEAU
LE DEVOIR

À un certain moment de la discussion avec David Giguère sur son troisième et nouveau disque *Constance*, il était difficile de savoir si l'on parlait de ses réflexions amoureuses et personnelles ou bien du long processus qui a mené au disque. Au croisement de tout ça se trouve l'idée de chercher à retrouver une certaine intensité sans y parvenir. Et de devoir faire du ménage pour arriver à ses fins.

David Giguère, que l'on peut voir aussi au petit et au grand écran ainsi que sur les planches (*Les Simone*, *District 31*), a laissé écouler presque cinq ans entre *Constance* et *Casablanca*, disque qui était arrivé rapidement après son premier disque, *Hisser haut*.

Casablanca, explique David Giguère, « ç'a juste mis la barre vraiment haut ». Créé comme un tourbillon, rapide et intense, le disque était porté par un sentiment d'urgence, suivi d'un grand bonheur. « C'est un truc que j'avais envie de ressentir à nouveau, en termes d'émotion, de me sentir autant connecté avec ce que je propose. » Et c'est là que le boulot et la réflexion ont commencé.

À écouter parler le musicien, on comprend pourquoi on ne sait plus trop si l'entrevue porte sur la création ou sur la passion. « On compare souvent la sortie d'un album à une naissance, dit Giguère. Moi, je pense que mon rapport aux albums est vraiment plus comme une relation amoureuse. C'est comme si j'avais été amoureux ben raide, dans la passion, et après, quand ça finit, tu veux revivre cette passion-là. »

D'un point de vue plus personnel, ce désir fort mais tortueux de vouloir toucher à nouveau à une émotion forte malgré le temps qui fuit trouve son chemin dans ces 13 morceaux aux titres majoritairement en anglais malgré des textes en français. Il y a de la peur, des valses-hésitations, des faux-semblants et de l'incompréhension sur *Constance*.

Je me dis que la manière avec laquelle je peux avoir le plus d'échos dans la vie des gens, c'est si j'en ai une dans la mienne

DAVID GIGUÈRE

« Si tu veux vivre des affaires nouvelles, crée ton propre changement, dit David Giguère. Il faut trouver d'autres chemins, et ça veut dire tasser des affaires, faire le ménage. Ça veut dire aussi mettre le bordel dans ton appartement, parce que si tu fais un vrai ménage, il faut accepter que pendant un temps ce soit le fouillis. Et c'est ça, cet album-là : accepter que ça va être le bordel un temps pour pouvoir après en profiter. »

Un peu partout sur ces nouvelles chansons, une voix féminine presque robotique revient comme un mantra pour laisse tomber un « constance » implacable, qui se lit comme un remède aux montagnes russes des chansons.

Embrasser son côté pop

Sur *Constance*, David Giguère a donné un coup de balai à son écriture, optant pour une approche très franche, frontale, plus loin des métaphores. « C'est un désir de rejoindre les autres, de voir comment ça fait écho chez eux. La chanson *The Abyss*, par exemple, commence en disant : « J'ai pas su comment faire / J'ai voulu tout dire en même temps / Regardez-moi, de quoi j'ai l'air / Dites-vous que c'est pire par en dedans ». Il n'y a pas d'images, tout ça devient humain et l'*fun* à partager. »

Créé en bonne partie avec le réalisateur Jonathan Dauphinais et le guitariste Joseph Marchand, *Constance* met en avant ce que l'artiste appelle des « guitares alternatives », dont les *riffs* portent des chansons enrobées de plusieurs habits, parfois plus acoustiques, ailleurs plus synthétiques.

« En début de processus, en vrai *newbie*, j'ai découvert Sonic Youth, que je ne connaissais pas du tout. Et il y avait quelque chose dans la recherche des sons de guitares, cristallins, qui était important pour moi. Et après, il y a quelque chose de fondamentalement pop chez moi que j'embrasse. »

Au fil des cinq années de création, Giguère et sa petite équipe ont trimé dur pour arriver à ce résultat. « Ça m'a forcé à trouver des assises que je n'avais pas autrement. »

Et alors, ce ménage nécessaire, a-t-il été fait dans sa vie personnelle ? « Plus que jamais auparavant, mais je suis loin encore du but, dit-il en rigolant. Je me dis que la manière avec laquelle je peux avoir le plus d'échos dans la vie des gens, c'est si j'en ai une dans la mienne. Le disque sort et j'espère que des gens vont être happés, touchés. Au final, c'est juste ça, [le but], c'est que ça les rejoigne. »



Constance
David Giguère, Mo'fat Productions, déjà en magasin





L'auteur-compositeur-interprète David Giguère dans le studio du *Devoir*.
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Trois segments divisés par deux interludes

Constance n'est pas un album concept, souligne David Giguère, mais il est structuré en trois segments divisés par deux interludes. « C'est une façon de trouver le meilleur chemin pour que quelqu'un qui écoute puisse passer à travers différentes étapes d'émotions », dit-il.

Le premier interlude est fait d'une capsule audio de l'astrologue Rob Brezsny, qui parle des Sagittaires et de leur année 2019 qui sera sous le signe de la réinvention — tiens, tiens. Le second, une pièce à la guitare, a trouvé son chemin grâce à une amie de Giguère, qui lors d'une séance d'écoute de *Constance* s'est souvenue de cette piste créée quatre ans plus tôt.

« Je l'ai cherchée, on l'a retrouvée. C'était un démo enregistré sur mon cell. On l'a fait jouer et les gens qui étaient là m'ont dit : "Si tu ne la mets pas sur l'album, t'es un idiot." C'est touchant, simple, c'est trois phrases. Je suis allé déterrer ça et on a l'a mis dessus ! »

Le raz-de-marée d'Amazon

ODILE TREMBLAY



On doit bien être quelques-uns à boycotter les livraisons de colis par Amazon. Parce que ça tue les petits (et grands) commerces ayant pignon sur rue, mais aussi par une sorte d'aversion épidermique. Le besoin de voir les objets hors d'un écran, de tâter le métal et les tissus, d'essayer une paire de souliers avant de les acheter demeure pour certains, et c'est tant mieux, encore irrépressible. En région éloignée, l'envoi postal se révèle fort pratique, mais en ville, il y a moyen de tout se procurer dans un rayon assez restreint. Et pourquoi s'en priver ? Une position anti-progrès peut-être, mais qu'est-ce que le progrès au juste ? Et s'il nous menait souvent dans le mur, celui-là ?

Alors que les manifestations enflamment la planète, revendiquant un monde plus égalitariste et plus vert, la multinationale tentaculaire, comme ses consœurs du GAFA, transforme les règles du jeu capitaliste en se mettant à l'abri des taxes et des garde-fous. Quant à la surconsommation qu'elle génère, les environnementalistes ne sauraient en mesurer les conséquences.

À cette enseigne, je recommande fortement d'aller voir en salles *Le monde selon Amazon* des Français Adrien Pinon et Thomas Lafarge (en version québécoise narrée par Richard Desjardins), coproduit au Québec. Mieux comprendre les signaux d'alarme clignotant dans le sillage des géants de l'industrie aide à prendre position de façon éclairée face aux forces qui bouleversent nos sociétés.

Le film sort au moment de la foire consumériste du Vendredi fou, jour faste pour Amazon. La compagnie mise davantage sur ses cotes en Bourse que sur des gains immédiats, remarquez, épongeant des pertes dans plusieurs pays étrangers, l'Inde entre autres, afin d'accroître une emprise à long terme. La stratégie exige d'avoir les reins solides, mais porte ses fruits.

Un marché sans entraves

Rappelons qu'Amazon, chef de file planétaire de la vente en ligne, a pris naissance en 1994 à Seattle dans le garage de l'informaticien Jeff Bezos comme librairie en ligne. Désormais, elle expédie annuellement 5 milliards de colis sur cinq continents à 300 millions de clients. Elle se positionne également dans les banques de données, les jeux vidéo, la robotique, l'électronique, le cinéma et là où le vent la pousse. Bezos a acquis le *Washington Post* en 2013. Brillant homme d'affaires sans grands scrupules, son modèle modifie le paysage planétaire de l'avenir. Le commerce en ligne aux quatre coins du monde augmenterait de 30 ou 40 % chaque année et des territoires restent à conquérir.

La direction d'Amazon, qui fait perdre infiniment plus d'emplois qu'elle n'en crée, a refusé tout entretien aux documentaristes. Seules des images d'archives nous permettent d'entendre Bezos, favorable à un marché sans entraves, justifier les visées expansionnistes de son empire. L'équipe du film a interrogé les travailleurs qui empaquettent les colis dans divers points du globe, un ancien associé ayant quitté la boîte pour des raisons morales, ainsi que des économistes et politiciens penchés sur ce phénomène galopant avec grande inquiétude.

Le p.-d.g. d'Amazon possède une des deux plus grandes fortunes mondiales avec celle de Bill Gates chez Microsoft. Ces magnats des nouvelles technologies, qui rêvaient jadis de changer le monde — et possèdent parfois, comme Gates, des fondations progressistes —, sont désormais plus cupides en affaires que les anciens bonzes d'un système qu'ils voulaient renverser. Le commerce sans balises fait sa loi et les anciens idéaux de redistribution des biens se voient balayés au détour, par effets pervers du système.

En mai 2014, Bezos a reçu le titre de pire patron du monde dans un sondage de la Confédération syndicale internationale. Dans le documentaire, il faut entendre les travailleurs, en Pologne ou en Allemagne, expliquer à quel point leurs conditions de travail les rendent malades, générant des *burn-out* sous l'ennui des tâches répétitives mal rétribuées. Des manifestations syndicales ont secoué en Europe des succursales d'Amazon, sans modifier le système. La multinationale profite aussi d'une certaine invisibilité planifiée, avec peu de points de vente au détail et une tribune diffuse du Web comme carré de sable.

Dans la ville fortifiée du Vieux-Delhi, en Inde, on voit une association de marchands se lever pour faire pression sur le gouvernement afin de protéger les commerces locaux, cœur battant de la cité au vieux bazar. Certains résistent.

Le film, qui donne froid dans le dos, convainc, si besoin il y a encore, qu'à défaut de pouvoir freiner pareil raz-de-marée, seules des réglementations politiques musclées contre les géants du Web sont susceptibles d'en détourner quelques profits vers les joueurs lésés de ce marché de dupes. Une bonne partie de la planète, au fait.

Ceux qu'on aime

Dans son superbe *Waves*, Trey Edward Shults conte le destin houleux d'une famille noire comme perçu par le fils, puis la fille

ENTREVUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

Waves, c'est l'histoire de Tyler. Star de son école secondaire, champion de l'équipe de lutte, il est, et de l'avis de tous, promis à un brillant avenir. Issu d'un milieu aisé, Tyler n'en vit pas moins une situation familiale difficile, son père Ronald exerçant sur lui une pression confinant à l'abus. *Waves*, c'est aussi l'histoire d'Emily, la sœur cadette de Tyler, qu'on voit, mais entend peu en première partie, avant que la seconde tout entière lui soit dévolue suivant une tragédie qui ébranlera la famille sur ses bases. Enfin, *Waves*, c'est le nouveau, et magnifique, film de Trey Edward Shults.

« Le projet remonte à si loin, avant même mon premier film, relate le cinéaste. Initialement, il n'y avait que de la musique et des adolescents. Je venais de découvrir *Dazed and Confused*, de Richard Linklater, et j'ai été inspiré. C'est longtemps demeuré assez abstrait : je voulais saisir l'essence émotionnelle, humaine, de ce qu'est le passage à l'école secondaire, de ce qu'est l'adolescence. »

Une quête que Trey Edward Shults, dans *Waves*, ne poursuit pas uniquement par l'entremise du scénario, mais à travers une technique et une esthétique tour à tour mouvementées et planantes, selon l'humeur et le moment. Quant à la musique, elle est restée omniprésente : énergique, pulsative ou méditative, toujours en phase avec l'humeur des personnages.

Avant d'en arriver là, toutefois, Trey Edward Shults écrivit et réalisa deux films. *Krisha*, son premier, met en scène des membres de sa propre famille dans un récit à vif, et semi-biographique, de dépendance. *It Comes at Night*, son second, s'attarde là encore à une famille tourmentée, mais littéralement, et dans un cadre de fiction horrifique.

Tenant autant de la chronique que du drame psychologique et social, *Waves* s'avère tout autre chose, quoiqu'on y retrouve la même vedette que dans *It Comes at Night* : Kelvin Harrison Jr., tout spécialement brillant dans le rôle de Tyler.

« Pendant le tournage d'*It Comes at Night*, Kelvin et moi sommes devenus très proches ; un vrai coup de foudre de travail et d'amitié. On voulait collaborer à nouveau, dès que possible. *Waves* a recommencé à m'habiter dans ce contexte-là. »

Pendant presque un an, assidûment, le réalisateur et l'acteur eurent de longues conversations téléphoniques et d'intenses échanges par messagerie texte.

« On appelait ça nos mini-séances de thérapie. Le but était de partager, d'apprendre à se connaître et se comprendre. On a beaucoup parlé de nos expériences familiales respectives. Kel vient d'un milieu musical : son père et sa mère sont des musiciens connus de La Nouvelle-Orléans, et lui-même était un petit prodige qui s'est senti poussé… La lutte, ça vient de moi… Le scénario a pris forme de manière très organique, avec du vécu de Kel et du mien, mais aussi à partir de nos émotions liées à l'école secondaire. »

De la légitimité

Kelvin Harrison Jr. fut l'une des rares personnes à qui Trey Edward Shults envoya un premier jet du scénario. Des notes et commentaires du comédien résultèrent une autre ébauche, puis une autre… Cette implication précoce, jumelée aux origines du projet, explique en partie que Trey Edward Shults se fût retrouvé, en cette ère où cela peut être problématique, un cinéaste blanc racontant l'histoire d'une famille noire.

Quoique, en l'occurrence, Kelvin Harrison Jr. joue le fils d'une mère noire et d'un père blanc dans *It Comes at Night*. Il n'empêche, la question de la légitimité a-t-elle hanté le réalisateur ?

« Oui et non. Oui parce que c'est risqué, et ce serait irresponsable de ne pas se poser la question. Non, parce que je fais des films en réunissant des gens que je respecte et surtout,



À un moment de l'écriture, il m'est apparu évident que je ne pouvais pas, et ne voulais pas, finir le film comme ça. J'éprouvais l'intime conviction… comment dire ? Que même si l'arc de Tyler était terminé, l'histoire, elle, ne l'était pas.

TREY EDWARD SHULTS

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
VIOLONSDUROY.COM

LE MESSIE DE HANDEL

11 et 12 DÉCEMBRE 20 H
PALAIS MONTCALM, QUÉBEC
13 DÉCEMBRE 19 H 30
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL



BERNARD LABADIE chef
MARIE-SOPHIE POLLAK soprano
TIM MEAD contre-ténor
AARON SHEEHAN ténor
MATTHEW BROOK baryton-basse

PRÉSENTÉ PAR
EY Travailler ensemble pour un monde meilleur
énergir

PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL
La Capitale Assurance et services financiers
PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC
Hydro Québec
CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec
Ville de Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
LE DEVOIR
Canada
placedesarts.com
514 842-2112 1 866 842-2112
PALAIS MONTCALM maison de la musique
418 641-6040 1 877 641-6040





que j'aime. La distribution choisie, j'ai consulté tous les comédiens par rapport au scénario ; j'ai écouté, pris des notes… Ç'a été une aventure très collaborative. Kelvin m'a encouragé tout en me rappelant constamment que ça devait être vrai et authentique et précis. »

Pour l'anecdote, à l'époque d'*It Comes at Night*, le cinéaste utilisait le terme « *post-racial casting* » pour désigner l'attribution d'un rôle au meilleur interprète sans que la couleur de peau soit un facteur entrant en ligne de compte. D'ailleurs, dans ce film, le fait que le père soit blanc et la mère, noire, ne constituait pas un enjeu dramatique, mais un état de fait comme n'importe quel autre.

« Je reviens à ce que je disais : je collabore avec des gens que j'aime, point. »

De préciser Trey Edward Shults, *Waves* reste en outre, à maints égards, éminemment personnel, voire autobiographique sur certains aspects.

Un éclairage différent

On l'évoquait, au mitan, Emily (vibrante Taylor Russell) succède à Tyler en tant que protagoniste. Un parti pris qui n'était pas prémédité, mais qui s'est imposé.

« À un moment de l'écriture, il m'est apparu évident que je ne pouvais pas, et ne voulais pas, finir le film comme ça. J'éprouvais l'intime conviction… comment dire ? Que même si l'arc de Tyler était terminé, l'histoire, elle, ne l'était pas. »

Et Emily, dans l'intervalle, en était venue à intriguer Trey Edward Shults. C'est donc tout naturellement qu'il voulut aller du côté de sa perspective



Trey Edward Shults
MIKE COPPOLA
AGENCE FRANCE-PRESSE

Kelvin Harrison Jr. est tout spécialement brillant dans le rôle de Tyler. Dans le rôle de sa sœur Emily, à qui la deuxième partie du long métrage est consacrée, Taylor Russell est tout simplement vibrante.
PHOTOS
ENTRACT FILMS

à elle. Plus qu'une « gimmick », ce changement de focalisation narrative permet à l'auteur de jeter un éclairage différent non seulement sur les événements, mais sur les personnages, qui ne cessent de gagner en complexité, en nuances.

On songe notamment au père, Ronald, dont on a d'abord l'impression qu'il est en compétition avec son fils et qu'il essaie simultanément de vivre à travers les réalisations de ce dernier. Sauf que par la suite, lors d'une très belle scène de pêche entre le père et la fille où personne n'aura l'occasion de lancer sa ligne, Ronald s'ouvre à Emily avec vulnérabilité — et une lucidité — qui bouleverse.

« Je n'ai pas cherché à "intégrer" des enjeux, comme celui de la masculinité toxique, qui se dégage de la relation entre Ronald et Tyler. C'est au gré de l'écriture. Dans ce cas précis, ça découlait d'un désir de comprendre mon propre père, et mon beau-père, et dans le cas de Kelvin, son père à lui, et pour nous, de trouver des points communs, mais des disparités aussi, dans nos expériences et perceptions de cette réalité. »

Un mot sur le titre, pour conclure : *Waves* signifie vagues, et on les aperçoit souvent dans le film, où les personnages reviennent irrépressiblement vers la mer, vers l'eau, s'y immergent… Les vagues qui sont tantôt rugissement furieux, tantôt apaisante mélopée.

Elles sont à l'image de cette jeunesse dont, oui, Trey Edward Shults a su saisir l'essence.

Waves *prend l'affiche le 6 décembre.*

LES FLÂNEURS

Messe noire pour un temps présent



ODILE TREMBLAY

Monos, du Colombien Alejandro Landes, est une œuvre saisissante d'immersion totale. Avec une musique et des sonorités exceptionnelles, cette plongée dans un groupe d'adolescents guerriers seuls en pleine jungle se transforme en fable sur tous les lavages de cerveau que l'être humain peut subir. La réalisation qui empoigne son sujet comme on secoue un arbre fait de cette œuvre à charge, puissamment jouée et filmée, un moment de cinéma hypnotique exceptionnel. Une sorte de « Sa Majesté des mouches » parachutée en nos ères apocalyptiques.

Au bout de l'espace



OLIVIER SYLVESTRE

La 2e saison du dessin animé de science-fiction *Final Space* arrive juste à point pour faire concurrence au *Mandalorian* de Disney+. Ou peut-être pas. Si l'épopée aux relents westerns *spin-off* de *Star Wars* n'apparaît qu'une fois par semaine sur nos écrans, celle-ci est déjà toute disponible sur Netflix, prête à être engloutie d'un trait — et c'est tant mieux. Avec ses scènes d'humour niaiseux souvent surréalistes, *Final Space* nous rend nostalgiques du *Futurama* de notre enfance et, surtout, nous permet de patienter en attendant notre prochaine dose de bébé Yoda.

Montréal de dépression



AMÉLIE GAUDREAU

Mammouth (Héliothrope), le roman de Pierre Samson, nous propulse dans les quartiers centraux de la métropole à la fin de l'hiver 1933, ces berceaux de misère noire peuplés de pauvres Canadiens français et d'immigrants devenus indésirables pour les autorités… L'écriture sensorielle de l'auteur, qui charrie son lot d'odeurs et d'images peu ragoûtantes, et sa recherche fouillée sur la géographie sociale et commerciale de la ville à ce moment critique de son histoire donnent le goût d'arpenter ces coins de la ville, pour retrouver des traces de passé pas toujours glorieux…

Sympathiques perdants



VALÉRIE DUHAIME

La représentation étant complète pour le film choisi, c'est avec perplexité que *Les Barbares de La Malbaie* fut élu pour la soirée au cinéma. Dès les premières minutes, le choix s'est avéré le bon : il s'agit d'un film bien écrit, drôle et remuant. Yves n'a pas eu la carrière qu'il croyait lui être destinée dans le hockey, mais son cousin JP l'idolâtre, voyant en lui la seule parcelle de réussite d'une famille médiocre. Ce *road trip* révèle un duo de comédiens loufoque et complice grâce à des personnages en or pour les acteurs Philippe-Audrey Larrue-Saint-Jacques et Justin Leyrolles-Bouchard.



La feuille de route télévisuelle du réalisateur Thomas Rinfret comprend plusieurs émissions et séries à caractère sportif, lui qui a connu une carrière en ski alpin. VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Caméra aux poings

Pour l'ancien skieur et champion du monde Thomas Rinfret, le documentaire, c'est aussi du sport

ENTREVUE
ANDRÉ LAVOIE
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Pour beaucoup d'enfants québécois des années 1970 — du moins ceux dont les parents ne les empêchaient pas de regarder Télé-Métropole —, la lutte faisait partie du paysage culturel et télévisuel ; plusieurs de mes camarades de classe connaissaient sur le bout de leurs doigts les exploits de Tarzan « La Bottine » Tyler, Édouard Carpentier, le Géant Ferré et autres Poudrés d'Hollywood. Mais ceux à qui ils vouaient une admiration inconditionnelle portaient le même nom de famille : Vachon.

Véritables légendes de la lutte pendant des décennies, Maurice « Mad Dog » Vachon et son frère cadet Paul « The Butcher » Vachon ont sillonné la planète pour donner des frissons à des foules en délire et souvent en colère contre ces vedettes à la personnalité bien campée, mais surtout face à leur impuissance à changer leur vie de misère. Ces cris de rage, on les entend parfois dans le premier long métrage documentaire de Thomas Rinfret, *Les derniers vilains*, un hommage à l'incroyable ténacité de Paul, mais aussi un immense portrait : celui de la famille Vachon et du monde de la lutte. Avec tous ses débordements physiques, ses excès de langage et son mauvais goût.

Dans le confort feutré de l'INIS, là où Thomas Rinfret a suivi une formation dans le programme documentaire il y a un peu plus de 10 ans après une carrière de skieur alpin, le réalisateur reconnaît qu'il n'avait guère une idée plus élogieuse que la mienne de cet univers tapageur et tape-à-l'œil.

Lui dont la feuille de route télévisuelle comprend plusieurs émissions et séries documentaires à caractère sportif (*Tout le monde dehors*, *Ma vie après le sport*, *Tellement sport*) commençait à éprouver une certaine lassitude pour le sport professionnel et amateur.

Or, à la faveur d'une entrevue avec





Paul Vachon, que tous croyaient être la dernière tant l'homme était mal en point, il a découvert en celui-ci un formidable conteur.

« J'avais trouvé mon sujet [de documentaire], et je n'allais pas compter mes heures », se souvient Thomas Rinfret, qui ignorait à l'époque le tempérament vagabond de Paul, et encore moins qu'il passerait cinq ans de sa vie à le suivre un peu partout au Canada et aux États-Unis. « J'ai eu le temps d'avoir deux enfants ! » dit-il en rigolant.

Il allait également découvrir que la carrière du Butcher dépassait largement les frontières de l'Amérique, lui qui avait fait plus d'une fois le tour du monde et tourné des films aussi loin qu'en Australie… et au Pakistan ! On peut même voir des extraits, preuves tangibles que le lutteur n'est pas un fabulateur.

« Sa vie était flamboyante, et c'est un formidable conteur », reconnaît le réalisateur, devant qui je partage mon scepticisme quant à l'authenticité de toutes ces aventures. « J'ai fait le pari d'embarquer dans ses contes, je n'ai jamais voulu différencier le vrai du faux, même s'il pouvait me parler d'un séjour au Pakistan où il était devant 350 000 personnes, alors que la fois suivante, le nombre avait changé pour 75 000. »

Par contre, celui qui raconte son époque « comme il l'a vécue » ne triche jamais sur les aspects moins glorieux de sa carrière, mais surtout de son existence.

Dépasser l'anecdote

Car Paul Vachon, né à Ville-Émard en 1938 d'un père policier ayant décidé d'installer sa famille dans une ferme laitière en Estrie, n'avait qu'une seule véritable obsession : voyager. Un goût du large pas toujours compatible avec le rôle de parent, lui qui a eu plusieurs enfants.

« Il n'a jamais menti sur les choses importantes, souligne Thomas Rinfret. Par exemple, il ne va jamais dire qu'il s'est occupé des siens… » Cette authenticité illumine tout le film, de même que celle de sa conjointe, Dee Vachon, la troisième en titre, « qui ne voulait pas être dans le film, mais a fini par dire oui ». Les histoires de Paul, elle les connaît par cœur, mais qu'elles se passent dans les foires, les rassemblements d'anciens lutteurs et le plus souvent sur la route, elle est toujours à ses côtés.



Les derniers vilains est **le premier long métrage documentaire de Thomas Rinfret.**
SPIRA FILMS

Au-delà des récits abracadabrants livrés avec panache, Thomas Rinfret souhaitait surtout dépasser l'anecdote. « À travers Paul, je voulais illustrer une époque où la lutte était presque nécessaire à la société pendant les années 1950 et 1960. Je l'ai rencontré un an après la mort de son frère Maurice [le 21 novembre 2013] ; avec lui, le film aurait été complètement différent, car il était un véritable athlète, prêt à tout pour réussir. Paul, c'était surtout un bon vivant qui voulait vivre ses rêves. »

Derrière sa carapace d'autrefois et sa fragilité évidente à la suite de nombreux problèmes de santé se cache un être d'une grande sensibilité qui a conquis le cœur du cinéaste.

À travers Paul [Vachon], je voulais illustrer une époque où la lutte était presque nécessaire à la société pendant les années 1950 et 1960. […] Avec Maurice, le film aurait été complètement différent, car il était un véritable athlète, prêt à tout pour réussir. Paul, c'était surtout un bon vivant qui voulait vivre ses rêves.

THOMAS RINFRET

« Lors de la toute première entrevue, je lui ai demandé quel était le plus beau moment de sa vie. Il m'a répondu : "Aujourd'hui, car vous faites un film sur ma famille." Lorsqu'il l'a vu, il a dit en pleurant : "Je peux mourir". »

Or, lui qui a bien failli mourir plus d'une fois au cours de ce long tournage ne semble pas encore prêt à tirer sa révérence, narguant la mort comme s'il était devant un de ses adversaires sur le ring.

L'idée qu'on lui porte tant d'attention n'a sans doute pas nui. « Pour moi, c'est le dernier grand vilain, mon dernier accès à ce monde. Aucun autre lutteur encore vivant ne possède la stature de Paul Vachon. »

Les derniers vilains sera présenté au cinéma Beaubien à Montréal et au cinéma Le Clap à Québec à partir du vendredi 6 décembre



« Erin Brockovich 2 »

Mark Ruffalo va à la pêche à l'Oscar dans ce récit factuel d'eau contaminée sur fond de scandale du Téflon

CRITIQUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

Il s'agit d'une histoire vraie, celle d'une communauté affichant un taux anormalement élevé de cancers, car empoisonnée à son insu par une usine toute proche. Celle, aussi, d'une personne idéaliste qui, contre vents et marées, prend sur elle de faire éclater la vérité afin que justice soit rendue. Non, il n'est pas question ici du film *Erin Brockovich*, mais de *Dark Waters*.

Les deux affaires au cœur des deux films ont beau être distinctes, sur le plan narratif, les similitudes sont patentes. Exécuté avec panache par Steven Soderbergh dans la veine plus ouvertement populaire de son œuvre, *Erin Brockovich* était porté par une performance mémorable de Julia Roberts, qui avait à juste titre remporté un Oscar. Et à l'évidence, Mark Ruffalo, vedette et producteur de *Dark Waters*, voudrait bien que la parenté entre les deux films s'applique, ultimement, jusque-là. On y reviendra.

Dark Waters marque également, pour une première fois dans son cas, une incursion du côté commercial pour Todd Haynes, à qui l'on doit les magnifiques *Loin du paradis* (*Far from Heaven*) et *Carol*. Bien que ce film-ci ne soit pas exempt de belles touches de mise en scène et de plans inspirés, surtout ceux montrant Ruffalo en pleine recherche dans des monceaux kafkaïens de boîtes de documents, il reste que le brio formel auquel Haynes a habitué les cinéphiles s'y fait assez discret.

Ruffalo incarne Robert Bilott, un avocat de Cincinnati qui, alors qu'il vient à peine d'être nommé associé dans le cabinet qui l'emploie, reçoit la visite d'un fermier convaincu que ses vaches sont décédées à cause d'agents contaminants déversés dans les cours d'eau environnants par une filiale de la multinationale DuPont. DuPont qui est le principal employeur de la ville, de telle sorte qu'initialement la population préfère le déni au chômage.

Qu'à cela ne tienne, Robert prouve non seulement la contamination, mais le fait que DuPont était au courant. Ce n'est en l'occurrence là que le commencement. Sans entrer dans les détails, disons que la découverte des dangers du Téflon, un « produit fièrement américain » scande-t-on, compte parmi les points d'orgue du film.

Presque du copier-coller

Le scénario du nouveau venu Mario Correa et du vétéran Matthew Michael Carnahan (*World War Z*) suit vraiment de près celui de Susannah Grant pour *Erin Brockovich*, dont il reproduit structure et figures. Tim Robbins, l'attitude « *tough-love* », incarne le patron qui oscille entre doute et soutien exactement comme Albert Finney chez Soderbergh. Anne Hattaway tient le fort à la maison comme son pendant Aaron Eckhart, avec cet épisode de crise conjugale lorsque la cause l'emporte sur la famille placé au même endroit du récit. Bill Camp (qui force le trait) est ce premier plaignant qui permet de ne jamais oublier l'humain derrière l'affaire, rôle que tenait peu ou prou Marg Helgenberger dans *Erin Brockovich*...

Ce que *Dark Waters* n'a malheureusement pas emprunté à son modèle, c'est la verve et le dynamisme. Animé par des convictions sincères et les meilleures intentions, le film s'avère souvent solennel au point de la somnolence.

Il faut savoir que Mark Ruffalo est à la ville un militant écologiste inspirant (tout comme l'acteur Bill Pullman, savoureux quoique bref). Or, on a parfois l'impression que le pamphlet l'emporte sur le cinéma. Qui plus est, certaines tirades semblent avoir été conçues afin de faire briller Ruffalo et non par nécessité narrative. On songe à celle, tardive, que Robert adresse à son épouse Sarah (Hathaway) dans un moment de désespoir. À ce propos, il est ironique qu'en dépit du soin qu'il prend de glisser une réplique explicitant que Sarah n'est pas juste « l'épouse de », qu'elle fut avocate autrefois, et que d'être une mère au foyer constitue un choix, mais tout de même un sacrifice, le film n'ait finalement de *woke* que les mots, au vu de ce qu'il se borne à demander à Anne Hathaway : douée, l'actrice livre la marchandise, mais n'a dans les faits pas grand-chose à se mettre sous la dent.

Et Mark Ruffalo ? Il offre une interprétation inégale, son jeu étant tour à tour excellent et appuyé. Comme dans *Spotlight*, où son travail physique de posture très apparent constituait la seule fausse note au sein d'une distribution offrant un jeu uniformément naturel, le comédien tente une transformation, mâchoire avancée et dos un brin voûté. Dérive de « méthode », désir mal avisé que la performance soit « vue » ? Quoi qu'il en soit, le résultat distrait de l'action.

Dark Waters traite d'un sujet important, voire vital, puisqu'il aborde l'enjeu de la pollution de la planète et par extension du corps. Autre ironie, c'est là tout le propos d'un des premiers — et celui-là foncièrement original — longs métrages de Todd Haynes, *Safe*, avec Julianne Moore en jeune femme qui devient littéralement allergique à son environnement. Si *Dark Waters* a une vertu, c'est de donner l'envie de revoir ce film-là.

Dark Waters (V.O.)
★★
Drame de Todd Haynes. Avec Mark Ruffalo, Anne Hathaway, Bill Camp, Tim Robbins. États-Unis, 2019, 126 minutes.



Qui avait peur de Paul Marchand ?

Électron libre et kamikaze, ce correspondant de guerre flirtait avec la mort, pas avec l'objectivité

CRITIQUE
ANDRÉ LAVOIE
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Paul Marchand aurait-il une quelconque filiation avec la petite Manon des *Bons débarras*, de Francis Mankiewicz ? Elle qui préférait « être baveuse plutôt que plate » aurait sans doute apprécié ce correspondant de guerre dont les faits d'armes parlent d'eux-mêmes : de 1984 à 1992 au Liban lors de la guerre civile, et de 1992 à 1994 à Sarajevo pendant la guerre de Bosnie, avec un détour au Koweït au moment de l'invasion irakienne en 1990. L'homme carburait à l'adrénaline des champs de bataille et cherchait (souvent) la bagarre.

C'est sa conception de la guerre, sa vision du journalisme et sa vérité qu'il a couchées sur papier dans *Sympathie pour le diable* (Lanctôt, 1997), un ouvrage qui aura mis du temps à être transposé au cinéma, d'abord par son auteur, décédé de manière tragique en 2009. À l'image du tempérament buté de ce héros accro aux cigares cubains, le cinéaste Guillaume de Fontenay, appuyé des scénaristes Jean Barbe et Guillaume Vigneault, n'a pas baissé les bras, prêt à tout pour revisiter ce Sarajevo à feu et à sang. Car l'éclatement de la Yougoslavie allait provoquer une grave fracture en Europe, mais aussi dans la vie de cet homme admiré de quelques-uns et détesté de beaucoup d'autres.

Longtemps connu des auditeurs de Radio-Canada, Paul Marchand n'avait rien d'une star... mais se comportait comme telle. Électron libre, kamikaze, donneur de leçons, colérique,



Marchand demeurera un mystère tout au long de cette adaptation, n'étalant jamais ses origines ou ses motivations premières sur le plan professionnel. Ce qui signifie que la caméra est constamment collée à ses trousses, un étonnant travail de composition de l'acteur Niels Schneider.
SHAYNE LAVERDIÈRE
LES FILMS SÉVILLE

ceux et celles qui l'ont côtoyé s'en souviennent, tout comme les Serbes et les Bosniaques avec qui il échangeait, se foutant un peu de la neutralité journalistique. Mais quand les balles sifflent de partout, que les cadavres s'amoncellent dans un mépris scandaleux et que les enfants sont pris pour cible, la boussole morale peut se dérégler. Fut-il trop longtemps imprégné de l'horreur libanaise ? Au bout du fil, un rédacteur en chef semble le croire, lui suggérant de prendre des vacances : c'était bien mal le connaître.

Marchand demeurera d'ailleurs un mystère tout au long de cette adaptation fiévreuse, énergique et crépusculaire, n'étalant jamais ses origines ou ses motivations premières sur le plan professionnel, toujours en action. Ce qui signifie que la caméra est constamment collée à ses trousses, vu le plus souvent de dos ou de profil, un étonnant travail de composition de l'acteur Niels Schneider. Et qui s'affiche ici avec beaucoup d'humilité, au service d'un personnage aussi opaque qu'antipathique, baignant dans des éclairages blafards, ceux d'un temps glacial, et d'une décennie pourrie à bien des égards.

Cette déliquescence, Paul Marchand la dénonçait, rapide sur la gâchette comme les *snipers* qui entouraient Sarajevo, ne ménageant personne, qu'il s'agisse des Casques bleus ou de ses collègues des grands réseaux de l'information. Le film établit d'ailleurs un contraste fort éloquent entre la manière Marchand, sanguine et sentencieuse, et l'autre, plus factuelle, incarnée par une fière représentante de CNN et dont les scénaristes ne camouflent pas le mépris que lui inspire ce franc-tireur de l'information.

Guillaume de Fontenay ne fait de lui ni un héros ni un saint, surtout un homme pressé de dénoncer les mensonges et de souligner l'incurie des dirigeants. Son humanité transparaît davantage au contact de Boba (Ella Rumpf), une traductrice d'origine serbe pour qui il prendra de grands risques, dévoilant au passage autre chose que sa personnalité abrasive. Ce qui favorisera de rares moments de légèreté au milieu de cet enfer à ciel ouvert, une reconstitution étonnante sur les lieux mêmes du drame. *Sympathie pour le diable* présente surtout le terrain miné qu'était Paul Marchand à cette époque, bombe à retardement dans la jungle journalistique. Il ne sortira pas indemne de l'aventure, et nous non plus devant ce film qui ne fait jamais de la guerre un spectacle exaltant, mais une boucherie qui n'épargne personne. Même les plus arrogants.

Sympathie pour le diable
★★★★
Drame de guerre de Guillaume de Fontenay. Avec Niels Schneider, Vincent Rottiers, Ella Rumpf, Elisa Lasowski. France–Canada, 2019, 103 minutes.

Des zombies et des femmes

Le premier film de Mati Diop est magique, mais pas toujours abouti

CRITIQUE
ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Au palmarès du dernier Festival de Cannes, Mati Diop avait récolté le Grand Prix du jury pour cette fable mi-surréaliste, mi-sociale aux accents poétiques. *Atlantique* révèle une plaie béante du Sénégal : l'immigration clandestine, qui pousse bien des enfants du pays, des travailleurs souvent non payés, à prendre la mer sur des barques de fortune pour chercher un ailleurs meilleur en Europe. Plusieurs font naufrage en ne laissant à leurs proches que leurs yeux pour pleurer.

L'œuvre élégante et ambitieuse se décline en plusieurs tons : film social presque documentaire, romance, fantastique, polar, avec passages entre les genres pas toujours au point. Un scénario parfois effiloché, des jeux d'interprètes assez appuyés se greffent à des scènes parfois remarquables, nourries de réalisme magique. Ce premier long métrage d'une cinéaste élevée à Paris mais avec un père d'origine sénégalaise aligne de grandes qualités et des facilités, sans dégager la pleine puissance que son thème imposait, si ce n'est par fragments très inspirés.

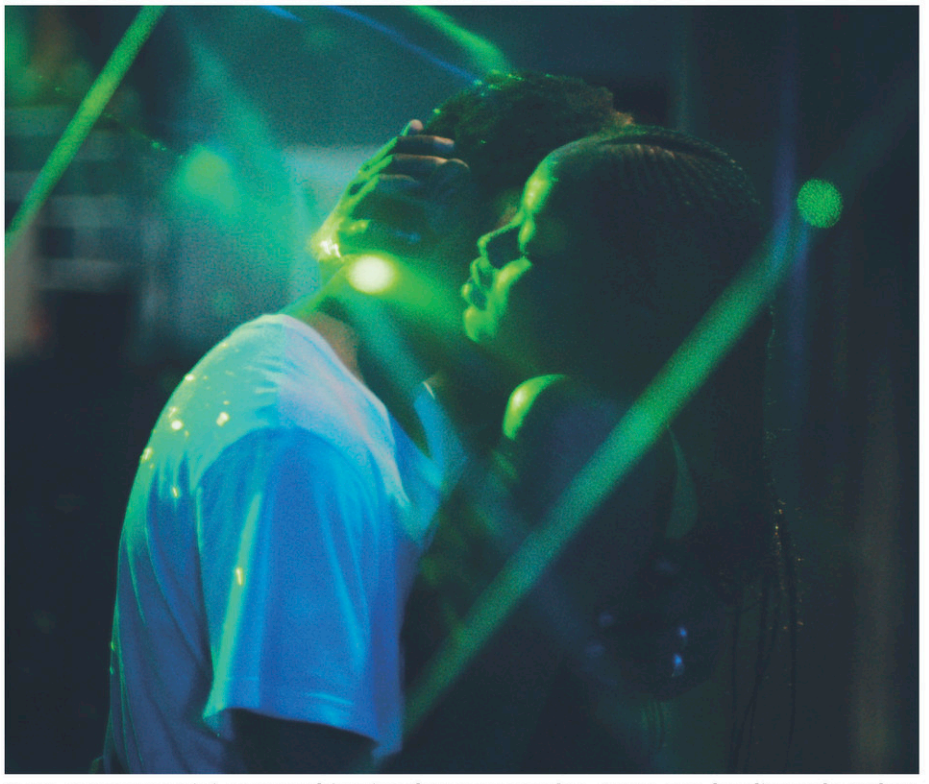
À hauteur de femmes endeuillées

Un des grands atouts du film, outre ses beautés visuelles à travers notamment sa façon lyrique de montrer les flots, est de se placer à hauteur de femmes endeuillées, en y gagnant une position de recul. Tout commence ici par une histoire d'amour secrète. Dans une banlieue de Dakar, voici celle de la jeune Ada (Mama Sané) et de Souleiman (Ibrahima Traore) qui suivra l'appel des sirènes de l'exil avant de sombrer avec ses compagnons dans l'océan trompeur. La belle est promise à un autre, qu'elle ne supporte pas. Avant la cérémonie du mariage, les conversations des femmes révèlent le poids de discrimination sociale qui pèse sur elles depuis toujours.

Le film prend son envol en seconde partie, tandis que les fantômes des noyés, à dégaine de zombies, reviennent de nuit pour se venger du patron esclavagiste, enflammer la chambre nuptiale des futurs époux, donner des ailes aux filles ou retrouver une amante perdue.

Le climat onirique sert alors la tragédie, qui trouve une dimension mythologique à travers de grandes scènes de femmes en libération. Mati Diop, au talent porteur de promesses, n'aura pas su maîtriser complètement ce premier film, tout en révélant la grande originalité d'une griffe qui devrait s'affiner au long de sa route.

Atlantique
★★★ 1/2
Drame de Mati Diop. Scénario : Mati Diop, Olivier Demangel. Avec Mama Sané, Ibrahima Traore, Abdou Balde. France–Sénégal–Belgique, 2019, 104 minutes. Au Cinéma Moderne et sur Netflix.



Tout commence ici par une histoire d'amour secrète. Dans une banlieue de Dakar, voici celle de la jeune Ada (Mama Sané) et de Souleiman (Ibrahima Traore).
MK2 MILE-END

Notre sélection cinéma en salle

Les nouveautés sont en rose

Marriage Story (V.O., s.-t.f.)

★★★★★

De ses propres déboires conjugaux avec l'actrice Jennifer Jason Leigh, Noah Baumbach a tiré son film le plus beau. Or, en dépit d'un côté «récit à clés» assez jouissif pour le cinéphile, le scénario transcende l'anecdote et propose un double portrait d'une humanité, d'un humour et d'une acuité infinis. En époux désireux de mettre un terme à leur union à l'amiable mais en venant pourtant à s'entredéchirer, Scarlett Johansson, qui incarne Nicole, une actrice connue, et Adam Driver, qui joue Charlie, un metteur en scène en vogue, livrent les performances de leurs carrières. À cet égard, Baumbach non seulement ne ménage pas son *alter ego,* mais s'avère particulièrement empathique dans son exploration des insatisfactions — justifiées — de Nicole. Entre des séquences d'ouverture et de fermeture qui se font brillamment écho, se déploie une œuvre tour à tour drôle, poignante et, force est de le reconnaître, en tous points parfaite. Un grand film.

François Lévesque

Parasite (V.O., s.-t.f.)

★★★★★

Un à un, les membres d'une famille pauvre intègrent la domesticité d'un riche foyer en dissimulant leur lien de parenté. Or, une découverte ahurissante vient un soir tout compromettre. Dans cette satire mordante, fertile en suspense, le lauréat de la Palme d'or Bong Joon-ho poursuit son exploration du thème des classes sociales. Subvertissant l'auguste formule *Maîtres et valets* (*Upstairs, Downstairs*), le cinéaste, qui décline à l'infini le motif de l'escalier dans ses compositions hyperprécises, substitue à la sentimentalité inhérente au genre une lucidité féroce. Plus que jamais, Bong Joon-ho fait montre d'une virtuosité, on osera l'hyperbole, orgasmique dans une mise en scène à l'image des protagonistes: d'une aisance trompeuse rendue possible par un sens redoutable de la préméditation. Pas avare de surprises, l'intrigue se révèle à terme aussi astucieuse que les protagonistes. Antihéros aux dents longues pour fable carnassière.

François Lévesque

The Irishman

★★★★ 1/2

Quinze ans en gestation, cette chronique mafieuse dont Scorsese a le secret revêt des allures de «magnum opus». On y suit le parcours criminel de Frank Sheeran, de son entrée dans le clan Bufalino à sa relation de proximité avec Jimmy Hoffa. De Niro, Pesci et Pacino sont magnifiques en figures de proue. D'une fluidité remarquable, le film, contrairement par exemple à ses cousins directs *Goodfellas* et *Casino*, ne comporte pas de morceaux de bravoure comme tel: chaque séquence atteste du brio de Scorsese, dont la maestria est évidente de bout en bout, mais ce qui s'imprime durablement dans les mémoires relève plus du minimalisme que du flamboyant. Comme ces deux scènes, à des décennies d'écart, montrant Hoffa puis Sheeran qui dorment la porte entrouverte: hommes puissants le jour, les voici enfants apeurés la nuit venue. Ce sont de petits moments comme ceux-là, feutrés, qui rendent *The Irishman* si prenant. Une œuvre non pas de la maturité, mais de la plénitude.

François Lévesque

À couteaux tirés (V. F. de Knives Out)

★★★★

Un célèbre auteur de romans policiers a «peut-être» été assassiné. Tandis que la famille de ce riche patriarche attend la lecture du testament, un détective privé enquête avec l'aide de l'infirmière du défunt. Pleine de rebondissements et se présentant comme un pastiche coloré des *whodunit* d'Agatha Christie, cette comédie policière est à l'image des trompe-l'œil qui abondent dans la décoration du manoir où se déroule l'essentiel de l'action: un film qui en cache un autre. En l'occurrence, une jouissive satire de l'Amérique de Trump. Le film offre un formidable terrain de jeu à sa distribution bigarrée. Jamie Lee Curtis et Toni Collette s'avèrent tout spécialement savoureuses. À l'inverse, Daniel Craig force inutilement le trait. Enlevé, drôle et trépidant, *À couteaux tirés* marque pour Rian Johnson un heureux retour aux sources, lui dont le premier long métrage, *Brick*, était un autre exercice de style policier, dans le roman et le film noir celui-là.

François Lévesque

Monos (V.O. s.-t.f.)

★★★★

Retranché au sommet d'une montagne puis dans la jungle d'un pays non identifié d'Amérique latine, un groupe d'adolescents armés est chargé par une mystérieuse organisation militaire de garder en otage une femme, «la Doctora». Comme pour amplifier le malaise lié à l'âge tendre des protagonistes, ces derniers sont affublés de surnoms naïfs tels Bigfoot, Schtroumpf, Lady, Rambo, Loup, Boum-Boum… Outre une évidente (et assumée dans sa description de rituels inventés) parenté avec *Sa Majesté des mouches,* de William Golding, *Monos* emprunte à Kafka cette absurdité non seulement implacable, mais mortelle qui confère une bonne part de son impact au film. La mise en scène d'Alejandro Landes s'avère aussi précise que soignée, avec un travail sur le cadre, la composition particulièrement évocateur. Entre insolite, brutalité et poésie émerge une œuvre singulière et forte. Le candidat de la Colombie pour l'Oscar du film international.

François Lévesque

Sympathie pour le diable

★★★★

Il n'était pas une star, mais en avait l'étoffe, et parfois les mauvaises manières. Paul Marchand allait là où il ne fallait pas, correspondant de guerre rarement guidé par la neutralité. De son séjour à Sarajevo au début de l'éclatement sanguinaire de l'ex-Yougoslavie, il a tiré un récit transposé au cinéma grâce à la détermination du cinéaste Guillaume de Fontenay, aussi intrépide que son héros. Dans un style cru, épuré et frénétique, à l'image de ce héros observé tel un oiseau en cage, *Sympathie pour le diable* décrit un moment charnière dans la trajectoire de ce témoin direct d'une boucherie sans nom, n'hésitant pas à toucher les cadavres et à défier la mort. Rien ne filtre, ou si peu, de ses motivations profondes ou sur les racines de ce conflit: il s'agit d'abord et avant de l'illustration d'un chapitre sanglant de l'Histoire vu à travers le regard fiévreux d'un journaliste pas comme les autres, incarné par Niels Schneider, d'une dévotion et d'une humilité totales.

André Lavoie

Antigone

★★★★

Sacré meilleur film canadien au TIFF, choix du Canada à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, *Antigone* de Sophie Deraspe est une émouvante et dynamique adaptation contemporaine de la tragédie de Sophocle et de la pièce d'Anouilh. Cette œuvre sur l'intransigeance d'une jeune Québécoise, ici issue de l'immigration, est portée par la lumineuse prestation de Nahéma Ricci, au profil androgyne. Son esthétique est collée à des codes cinématographiques plus classiquement nord-américains que les films précédents de la cinéaste des *Signes vitaux.* Par-delà quelques facilités, *Antigone* remporte brillamment son pari d'ancrer l'héroïne dans les débats de désobéissance civile actuels au nom d'idéaux qui décoiffent et inspirent nos sociétés.

Odile Tremblay

Les Barbares de La Malbaie

★★★★

En route de La Malbaie vers Thunder Bay pour un championnat avec son cousin et idole Yves, une gloire déchue du hockey, JP, un adolescent rêvant de devenir agent, voit ses illusions voler en éclats. Non seulement cette comédie dramatique n'est pas le film de hockey attendu, mais elle n'est, par surcroît, pas à propos de qui l'on croit. En effet, en plus de déconstruire l'hégémonique figure de l'*underdog* (celui qu'on donne perdant mais qui brille dans l'adversité) chère au film sportif, le film donne la primauté narrative à celui qui serait normalement le second violon. Il en découle un récit initiatique très drôle, très émouvant, et surtout merveilleusement joué. Faisant oublier la maigreur de son budget, Vincent Biron (*Prank*), qui forge un réalisme légèrement caricaturé du meilleur effet, multiplie les bons *flashs* visuels. Implacable, et aussi doux-amer que brutal, le dénouement est un poème. Une fichue de belle surprise.

François Lévesque

Ford contre Ferrari (V.F. de Ford v Ferrari)

★★★★

Les amateurs de bagnoles en auront plein la vue, et les oreilles, tandis que ceux que cet univers indiffère… seront séduits tout autant. Avec sa feuille de route irréprochable, James Mangold (*Walk the Line*, *3:10 to Yuman*, *Logan*) tient fermement le volant pour raconter cette histoire de rivalités entre deux grandes puissances de l'automobile, mais surtout la relation orageuse entre deux hommes que tout sépare, sauf leur amitié et leur passion pour la course automobile. Quand l'empire Ford décide de triompher aux 24 heures du Mans au milieu des années 1960, c'est à un tandem bien étrange qu'il confie la tâche, exécutée avec une dévotion qui frise l'obsession. Et comptez sur deux acteurs de la trempe de Christian Bale et Matt Damon pour bien négocier les virages abrupts, la pédale au plancher, mais le cœur sur la main.

André Lavoie

Atlantique

★★★ 1/2

Premier long métrage de la Franco-Sénégalaise Mati Diop, *Atlantique* a reçu à Cannes le Grand Prix du jury. Cette fable ambitieuse au mélange de tons et de genres, avec longue incursion dans le fantastique, affiche de vraies beautés visuelles et une magie supérieure, sans toujours maintenir sa charge et son rythme. En abordant par la voix des femmes et des morts le drame de l'immigration clandestine au Sénégal, la cinéaste révèle une voix originale appelée à s'affiner.

Odile Tremblay

Vaillancourt: regarde si c'est beau

★★★ 1/2

Les images d'archives et les détails biographiques sont peu nombreux dans ce portrait intimiste et bucolique d'Armand Vaillancourt, signé John Blouin. Autour de sa fermette, dans sa grange transformée en gigantesque bazar, sur une route de campagne ou le long d'une rivière, le célèbre sculpteur décrit ses émerveillements créatifs et replonge dans son enfance. Les objets hétéroclites qui entourent Vaillancourt deviennent d'excellents prétextes pour décrire ses expérimentations musicales, sa passion pour l'éducation aux arts dans les écoles et tout ce qui a pu forger son tempérament rebelle, 16e d'une famille de 17 enfants. En quelques jours de tournage, le cinéaste a su capter l'esprit vif de cet iconoclaste, toujours aussi alerte à 90 ans, et toujours aussi indigné, se décrivant, à juste titre, comme «le bâtard par excellence».

André Lavoie

Alice et le maire

★★★ 1/2

Embauchée pour «inspirer» Paul, un politicien qui, après trente ans de métier, se dit désormais incapable de penser, Alice, une jeune femme issue du monde des lettres, chemine entre lucidité et étonnement dans un monde dont elle ignorait tout. Parti pris ingénieux, que d'arrimer le point de vue du récit à celui d'Alice, le ciné-

phile découvrant en même temps qu'elle les menues absurdités de l'exercice du pouvoir. À la fois subtile étude de milieu et satire discrète, le film regorge de perles de dialogue. Livrées de manière faussement désinvolte, ces répliques jouissives s'avèrent souvent plus chargées de sens qu'il n'y paraît. C'est à l'image du film, dont la mise en scène, sous ses dehors minimalistes, se déploie avec un dosage étudié de mesure et de grâce. Il est quelques longueurs et lourdeurs, certes, mais la rencontre Demoustier-Luchini stimule et, à terme, l'acuité (et l'universalité) du portrait l'emporte.

François Lévesque

La reine des neiges II (V.F. de Frozen II)

★★★ 1/2

Dans cette suite prévisible, mais aussi visuellement sublime que l'original, où elles portent littéralement le pantalon, Elsa (Idina Menzel et ses vertigineuses vocalises) et Anna (Kristen Bell, moins tonitruante que la précédente) devront affronter 1001 dangers afin de sauver le royaume d'Arendelle. Résolument féministe et environnementaliste, la suite de la somptueuse et libre adaptation du conte d'Anderson séduit par sa magnifique imagerie d'inspiration scandinave, ses moments de pure magie et la fluidité de son animation. Et les chansons dans tout ça? Hormis quelques tableaux musicaux longuets et peu inspirés (*Lost in the Woods*, repris par Weezer au générique de fin), on retiendra *Show Yourself*, où Menzel semble avoir mis une sourdine, et *Into the Unknown* (aussi interprétée par Panic! At the Disco), où cette dernière rivalise d'intensité avec Aurora. Parents, considérez-vous comme avertis.

Manon Dumais

Les plus belles années d'une vie

★★★ 1/2

Il en a connu, des échecs, Claude Lelouch, mais aussi d'immenses succès, dont le tout premier, *Un homme et une femme*, marque encore l'imaginaire 53 ans plus tard. Ce n'est pas sa première virée nostalgique, mais tous préfèrent oublier *Un homme et une femme, 20 ans déjà* (1986). C'est ce que font les célèbres personnages incarnés par un Jean-Louis Trintignant digne, mais affaibli, et une toujours émouvante Anouk Aimée. Dans un style minimaliste (rare chez Lelouch) et une palpable urgence de filmer, il orchestre les sobres retrouvailles de l'ancien coureur automobile et de la scripte devenue commerçante sous le ciel cotonneux de Normandie, renouant aussi avec les enfants des deux protagonistes, devenus bien grands. Entre le badinage inspiré et quelques séquences fantasmées nous ramenant à Deauville, cette cérémonie des adieux nous réconcilie avec un créateur excessif qui a su, une fois n'est pas coutume, réduire la vitesse. La promenade n'en est que plus douce, et plus touchante.

André Lavoie

Bonjour, voisin

★★★

Hommage à feu Fred Rogers, vedette du petit écran auprès des tout-petits, salut au métier de journaliste, *Bonjour, voisin,* de Marielle Heller (*The Diary of a Teenage Girl*), donne à Tom Hanks un de ses grands rôles. Il incarne avec brio, tout en ambiguïté, l'animateur de la célèbre émission *Mister Rogers' Neighborhood*. D'un judicieux réalisme, notamment en ce qui concerne la fantaisie des décors et des accessoires dudit programme, cette fiction revient sur un fait véridique: le reportage d'un journaliste du magazine *Esquire* censé dresser le portrait de Fred Rogers. La rencontre, qui ne manque pas de tensions, donne l'ascendant à la vedette télé. Et transforme radicalement le journaliste, ce dont témoignera son récit, publié en 1998.

Jérôme Delgado

L'art du mensonge (V.F. de The Good Liar)

★★ 1/2

Sous ses dehors de frêle septuagénaire, Roy est un redoutable arnaqueur. Betty, une veuve au portefeuille garni, semble être une proie facile. Mais les choses sont-elles si simples? Bien sûr que non. Comme le réalisateur Bill Condon le laisse trop facilement deviner, c'est là le genre de thriller dont l'intrigue repose tout entière sur un retournement qu'on voit, hélas, venir à des kilomètres. Le film se regarde pourtant sans trop de déplaisir: mise en scène d'une élégance discrète, rythme qui ne faiblit pas… Et il y a Ian McKellen et Helen Mirren: en escroc sans scrupules, McKellen est splendide, tandis qu'en proie de plus en plus difficile à cerner, Mirren est sans surprise magnifique. La chimie entre ces deux interprètes d'exception est parfaite. On leur souhaite un nouveau face-à-face davantage à la hauteur de leur talent.

François Lévesque

Dark Waters (V.O.)

★★

C'est une histoire vraie, celle d'une communauté affichant un taux anormalement élevé de cancers, car empoisonnée à son insu par une usine locale. Celle, aussi, d'une personne idéaliste qui, contre vents et marées, tâche de faire éclater la vérité. Non, il ne s'agit pas du film *Erin Brockovich*, mais de *Dark Waters*. Mark Ruffalo y incarne Robert Bilott, un avocat de Cincinnati qui reçoit un jour la visite d'un fermier convaincu que ses vaches sont mortes à cause d'agents contaminants déversés dans les cours d'eau environnants par une filiale de la multinationale DuPont. Ce que *Dark Waters* n'a malheureusement pas emprunté à son modèle, dont il reproduit structure et figures, c'est la verve et le dynamisme. Animé par des convictions sincères et les intentions les meilleures, le film s'avère en effet souvent solennel au point de la somnolence. Quant à Ruffalo, il offre une performance inégale, tour à tour excellente et appuyée.

François Lévesque





Le Côte-des-Neiges d'Ariel Ifergan

Le comédien a écrit sur son quartier d'origine pour sa participation à Foirée montréalaise



Ariel Ifergan, qui a vécu 26 ans dans Côte-des-Neiges, y voit un quartier plein d'espoir malgré les défis qui sont les siens, comme la pauvreté. « Il y a là beaucoup de gens en transit. »
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

ENTREVUE
MARIE LABRECQUE
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Ariel Ifergan s'en targue lui-même avec humour : il n'y a sans doute pas de plus emblématique représentant de Côte-des-Neiges–Notre-Dame-de-Grâce (CDN-NDG) que lui. Sans la rencontre de ses géniteurs à la frontière de ces deux quartiers montréalais — plus précisément, à un arrêt d'autobus, coin Décarie et Côte-Saint-Luc —, le comédien ne serait pas de ce monde. Son père, un Israélien né au Maroc, et sa mère, une Française, étaient tous deux de passage dans la métropole québécoise, possiblement seulement pour une année. Ils ont plutôt pris racine ici. « Pour mes parents, ça ne faisait pas de doute que leur histoire a fonctionné parce qu'ils se sont rencontrés dans un nouvel endroit, plutôt que sur le territoire de l'un ou de l'autre. Ils repartaient sur une nouvelle base. Et Montréal, c'est beaucoup ça, je trouve. »

La cinquième édition de *Foirée montréalaise*, ce chaleureux spectacle-*party* des Fêtes à La Licorne qui mixte contes, musique et souvenirs « géolocalisés » de ses créateurs, rend donc hommage à l'arrondissement qu'on dit le plus populeux de la ville. Et l'un des plus cosmopolites. Ariel Ifergan, qui a vécu 26 ans dans Côte-des-Neiges, y voit un quartier plein d'espoir malgré les défis qui sont les siens, comme la pauvreté. « Il y a là beaucoup de gens en transit, qui sont en train de relancer un nouveau plan de vie. »

Le coin abrite une large concentration de gros hôpitaux et d'établissements d'enseignement. Notamment, comme l'a expliqué un urbaniste aux artistes de la production, parce qu'« à une certaine époque, c'était la banlieue de Montréal », donc une réserve d'air pur. « Les hôpitaux et les écoles, ce ne sont pas des endroits anodins, ajoute Ifergan. Ce sont des lieux d'espoir, de transition, de moments importants. »

Pour nourrir son texte de Foirée, l'auteur-interprète s'est inspiré de son adolescence « assez remuante », des promenades avec le chien (ce qui force à arpenter longuement les rues d'un quartier…) et de toutes les rencontres qu'on peut faire à cette occasion. Le spectacle joue sur la ligne, qu'Ariel Ifergan affectionne beaucoup, entre fiction et autobiographie. « Alors mon texte est plein d'éléments vrais, qui sont arrivés, soit à moi, soit à des amis, et que j'ai mélangés dans un *blender* fictionnel pour en faire une histoire. J'aime beaucoup cette zone-là. Et de la façon dont je joue le texte, j'ai un personnage. »

L'acteur n'est pas étranger à l'écriture, ayant pris la plume pour six productions jusqu'à maintenant.

En 2007, il cosignait notamment, avec Anne Millaire, *Z comme Zadig*. Une adaptation, fort bien accueillie, du conte de Voltaire, où Ifergan interprétait aussi tous les rôles.

Foirée montréalaise
Textes : Pascal Contamine, Isabel Dos Santos, Ariel Ifergan, Louis-Dominique Lavigne, Joël Nawej, Julie Renault-Roy, Andréanne Théberge, Davyd Tousignant. Contribution à l'écriture : Karine Cousineau et Emmanuel Schwartz. Mise en scène : Martin Desgagné. Direction artistique : Yvan Bienvenue. Une production du Théâtre Urbi et Orbi. À La Licorne, du 3 au 21 décembre.

Année sportive

Au théâtre, Ariel Ifergan vient de vivre une belle année, très « sportive » (« c'est vraiment grisant de jouer autant, mais il faut être très strict [dans son régime de vie] »), enchaînant *Oslo* chez Jean-Duceppe, *Fanny et Alexandre* au théâtre Denise-Pelletier et *La maison aux 67 langues* à La Licorne.

Formé à l'UQAM il y a exactement vingt ans, le comédien aura touché un peu à tout, dont à la mise en scène (particulièrement au Centre Segal) et à un peu d'enseignement, ayant toujours travaillé à temps plein dans son domaine, se réjouit-il.

Son identité sépharade n'a pas été un frein, répond le très affable artiste lorsque je lui pose la question. « Au niveau professionnel, tout le monde a des défis ! Parfois, c'est [notre type d'emploi], parfois c'est l'identité. Moi, j'ai toujours eu énormément de travail. Il y a eu des défis dans ma carrière. Est-ce qu'ils sont dus à ça ? Peut-être. Mais si j'avais été quelqu'un d'autre, il y aurait eu des défis différents. »

L'interprète, qu'on a pu voir dans *Ruptures*, *Alerte Amber* ou *Cerebrum*, constate néanmoins des changements quant aux rôles qui lui sont offerts au petit écran. « Récemment, j'ai eu des personnages où on n'a même pas abordé le sujet de mon accent. » Il cite en exemple un travailleur de la construction, dont on devine qu'il a des origines étrangères, mais sans que ça définisse le rôle.

Une évolution très positive. Ariel Ifergan voit aussi une mutation au théâtre, tout en regrettant qu'actuellement, il y ait une « petite crispation. Certains diront qu'elle est nécessaire pour vraiment passer à l'étape suivante ». Lui pense, et espère, plutôt que la situation « va finir par se détendre un peu. Dans le sens qu'il y a des gens, pleins de bonnes intentions, qui veulent faire avancer les choses, veulent plus d'égalité par rapport à la diversité. Certains le font de façon adroite et harmonieuse. Et c'est merveilleux. Parfois c'est fait de façon un peu grinçante. C'est moins mon style ».

En fait, ironiquement, en raison de son physique méditerranéen, le Montréalais juif a beaucoup joué de personnages arabes au cours de sa carrière. Dans *La maison aux 67 langues* — produite par la compagnie qu'il a cofondée en 2003, Les Productions Pas de Panique —, pièce sur le conflit en Israël, il campait ainsi un Palestinien… Comme dans le téléroman *Virginie*, de 2006 à 2010. Une proximité qu'il explique par ses origines sépharades du Maroc. « C'est sûr qu'au niveau culturel, je suis mille fois plus proche d'un Maghrébin que d'un Juif polonais. On est des Méditerranéens. »

Si cela a donné lieu à des situations « vraiment cocasses » (« je pense que la confusion — est-il musulman, juif ? — est demeurée pendant longtemps dans l'esprit de certains producteurs »), la situation ne l'a jamais dérangé. « Au contraire, je suis toujours flatté. C'est sûr que parfois, c'était délicat. J'étais inquiet avant de recevoir tel texte. Mais ça s'est toujours bien passé. » C'est le sens global de l'œuvre qui lui importe. Le respect.

Est-ce que ça facilite la compréhension de l'autre, de se mettre dans sa peau ? Ariel Ifergan pense que oui. Un exercice obligé chez les comédiens, qui ne peuvent pas juger leur personnage. « Une chose est sûre, ça aide à ne pas voir les choses en noir et blanc. Et malheureusement, ce qui m'inquiète, c'est ça, la tendance… »

RETOUR TRÈS ATTENDU

LUCAS DEBARGUE

Phénoménal pianiste



…une vraie apparition dans un univers classique
C. Huss, *Le Devoir*

Un programme à la hauteur de son génie!
Œuvres de Scarlatti, Medtner, Ravel, Liszt

19 janvier 2020, 14h30
Maison symphonique

Présenté par showone PRODUCTIONS

placedesarts.com
514 842-2112 / 1 866 842-2112

PLUS DE 25 000 BILLETS VENDUS!

réalisation Annabelle Mauger & Julien Baron

IMAGINE VAN GOGH

L'EXPOSITION IMMERSIVE



DÈS LE 5 DÉCEMBRE 2019 | Arsenal art contemporain Montréal

BILLETTERIE : imagine-vangogh.ca

BILLETS MAINTENANT DISPONIBLES

tandem EXPOSITIONS Encore PRODUCTIONS ARSENAL contemporary art contemporain NEW YORK TORONTO MONTREAL FIMALAC Québec ZINC

Art inuit ou art actuel ?

Le travail de Shuvinai Ashoona déborde du cadre des racines culturelles dont il est issu

CRITIQUE
NICOLAS MAVRIKAKIS
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Les musées et galeries accueillent de plus en plus d'art créé par des artistes des Premières Nations. Certains trouvent le moyen de s'en plaindre, y voyant une domination du politiquement correct, les œuvres ainsi conviées ne correspondant pas toujours à nos critères esthétiques. Que répondre ? Que c'est très bien ainsi ! Nos certitudes en matière d'art et de bon goût sont aussi remises en question à travers des créations qui ne correspondent pas toujours au dogme artistique dominant.

À la galerie Leonard et Bina Ellen, des œuvres de Shuvinai Ashoona, artiste née en 1961 à Kinngait au Nunavut, permettront déjà d'interroger notre vision de ce qui est ou devrait être l'art créé par une Inuite. Nous sommes ici loin du rendu formel ou du choix des sujets de la sculpture en pierre à savon, en os de baleine ou de l'*inukshuk*. Mais ce n'est pas pour autant que Shuvinai Ashoona se refuse totalement à mettre en scène des sujets qui pourraient sembler traditionnels. Ainsi, un dessin montre deux personnes découpant un phoque. L'artiste nous offre une relecture de l'art inuit traditionnel qui, malgré ce qu'on a pu en penser pendant longtemps, se dévoile comme beaucoup plus qu'un spectacle folklorique pour Blancs occidentaux.

Et la réalité de la vie des Inuits continue d'avoir sa place dans les images d'Ashoona. En même temps, elle travaille ces thèmes en les poussant plus loin, en élargissant leurs résonances. Elle nous montre par exemple des images de globes, d'univers habités de réels animaux sauvages (ours, narvals…) ou de créatures et de monstres inventés qui soulignent comment nos mondes réels et imaginaires sont interconnectés. Dans une œuvre intitulée simplement *Composition*, on a le sentiment que la chaîne formée par des humains et des animaux de la Terre qui se tiennent par la main symbolise comment notre monde est viable, à condition de reconnaître sa nature interrelationnelle. Le système écologique de la Terre est une imbrication entre toutes les formes de vie quelle que soit la latitude où elles sont implantées…

Les dessins de grand format de Shuvinai Ashoona, réalisés avec des marqueurs fins et des crayons de couleur sur du papier, s'inscrivent donc avec originalité dans la démarche de sa cousine germaine Annie Pootoogook (1969–2016), morte dans de bien tristes conditions, ou de sa grand-mère Pitseolak Ashoona (1908–1983).

Malgré toutes les qualités de l'œuvre de cette artiste, la commissaire de cette expo semble croire encore en la nécessité de justifier la pertinence de son exposition dans une galerie d'art. À un mur, un panneau explicatif insiste sur la reconnaissance de son travail sur la scène internationale. L'inclusion des œuvres de cette artiste dans le livre *Vitamine D2* portant sur le dessin — livre publié aux célèbres Éditions Phaidon — ainsi que leur présentation dans des expositions à Bâle en Suisse, à Sydney en Australie, à North Adams au Massachusetts ou à Santa Fe au Nouveau-Mexique justifieraient la consécration de son travail ici, au Canada… Comme quoi nous avons encore besoin du regard approbateur des autres pour être sûrs que notre art mérite d'être célébré. Pourtant, même sans cela, son travail mérite notre attention.

Il y a une quinzaine d'années, un directeur de musée auquel on reprochait de ne pas montrer assez d'œuvres créées par des femmes ou des Autochtones nous répliquait qu'il ne choisissait pas l'art fait par des femmes, des Noirs, des Autochtones, des homosexuels ou des handicapés [sic], mais des œuvres de qualité. Il semblait croire que nos critères esthétiques ne sont pas conditionnés par nos identités, qu'ils sont transhistoriques et transculturels. Qui oserait encore de nos jours proclamer ce genre de vision réductrice ? Et ce, même si, à l'évidence, le travail d'Ashoona déborde du cadre des racines culturelles dont il est issu.

Cartographier des univers

Shuvinai Ashoona. Commissaire : Nancy Campbell, assistée de Justine Kohleal. À la galerie Leonard et Bina Ellen jusqu'au 18 janvier.



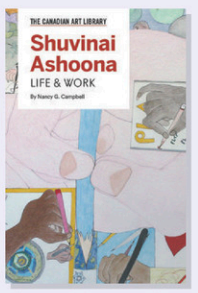






La réalité de la vie des Inuits continue d'avoir sa place dans les images d'Ashoona. En même temps, elle travaille ces thèmes en les poussant plus loin, en élargissant leurs résonances.

PAUL LITHERLAND



Et un livre

Cette exposition de l'œuvre de Shuvinai Ashoona est présentée au moment même où un livre — préparé lui aussi par Nancy Campbell — est publié sur son travail par l'Institut de l'art canadien. Cet organisme fondé en 2012 par Sara Angel tente de remédier au manque de recherche et d'éducation en art canadien. L'IAC organise des conférences gratuites, des expositions virtuelles sur son site Internet. Il publie aussi en anglais et en français six livres en ligne par an, ouvrages que vous pouvez télécharger. Certains peuvent aussi être achetés en version papier (malheureusement en anglais). Ont déjà été écrits des ouvrages sur Tom Thomson, Ozias Leduc, Paul-Émile Borduas, Françoise Sullivan, Greg Curnoe, General Idea... En décembre 2019 sortira un Jean-Paul Riopelle par François-Marc Gagnon, grand historien de l'art décédé en mars dernier. En 2020 suivront des ouvrages sur Sorel Etrog, Mary Pratt et Annie Pootoogook.

★★★★★
« UN GRAND FILM. NIELS SCHNEIDER, HALLUCINANT. »
TÉLÉRAMA

★★★★ « PUISSANT ET POIGNANT. »
ÉCRAN LARGE

★★★★ « IMPRESSIONNANT D'AUTHENTICITÉ. »
L'EXPRESS

★★★★ LE FIGARO

★★★★ LE PARISIEN

★★★★ « REMARQUABLE! »
L'OBS

« BOULEVERSANT! »
ÉCRAN LARGE

« SAISISSANT! »
PARIS MATCH

GRAND PRIX
PRIX DU PUBLIC
PRIX DU JURY JEUNES
MEILLEUR ACTEUR
SAINT-JEAN-DE-LUZ FESTIVAL 2019

PALME DE BRONZE
VALENCE FESTIVAL 2019

PRIX DU PUBLIC
PRIX DE LA CRITIQUE
MEILLEURE ACTRICE
MEILLEUR ACTEUR
WATERLOO FESTIVAL 2019

COUP DE CŒUR DU PUBLIC
COUP DE CŒUR DU JURY - LA CARTE
COUP DE CŒUR JURY - ÉTUDIANTS
COUP DE CŒUR JURY - LA MAIF
LES RENCONTRES CINESSONNE FESTIVAL 2019



NIELS SCHNEIDER VINCENT ROTTIERS ELLA RUMPF

SYMPATHIE POUR LE DIABLE

UN FILM DE GUILLAUME DE FONTENAY

PROJECTIONS SPÉCIALES EN PRÉSENCE DU RÉALISATEUR
CE SOIR AU QUARTIER LATIN À 19H ET LE 1ER DÉCEMBRE AU CINÉMA BEAUBIEN À 14H30

13 ANS +

PRÉSENTEMENT AU CINÉMA

LesFilmsSeville

Hommage à Vienne MC

LE CONCERT DU NOUVEL AN



Photo de Chris Lee

L'ORCHESTRE STRAUSS de MONTRÉAL
Christoph Campestrini, chef d'orchestre (Vienne)

Chanteurs européens, danseurs de salon et ballet

Profitez de mélodies populaires tirées de valses et d'opérettes!

placedesarts.com 1er janvier • 14 h 30

514.842.2112 • salutetovienna.com/montreal

Produit par Attila Glatz Concert Productions



François Morelli, *Soulèvements*, 2019
GUY L'HEUREUX

La complexité d'un trait

Mille-feuilles propose peut-être une énième exposition de dessins, mais celle-ci est audacieusement subjective

CRITIQUE
JÉRÔME DELGADO
COLLABORATEUR LE DEVOIR

On associe souvent l'œuvre sur papier, notamment le dessin, à l'intimité, à la fragilité et même à la simplicité. Un trait et, pfiou, c'est fait. Sauf que le dessin peut aussi être monumental, solide, complexe. L'exposition *Mille-feuilles. Quand le dessin a lieu*, à la Maison des arts de Laval, rend compte de la multitude de voies et de formes qu'un trait, aussi simple soit-il, peut prendre.

Quinze artistes ont été réunis par l'historienne de l'art Lise Lamarche. Quinze dessinateurs, devrait-on dire, bien que certains soient connus comme sculpteurs (Michel Goulet, Louise Viger), comme peintres (Louise Robert, Trevor Gould) ou comme auteurs d'installations (Karilee Fuglem, Simon Bilodeau).

La professeure retraitée de l'Université de Montréal n'a pas emprunté sa nouvelle carrière de commissaire d'expos pour dicter un abrégé quelconque. Sa troisième expo en six ans n'a rien de didactique. Pas de sous-thèmes, pas de panneaux indicateurs, pas de parcours déterminé. Comme le dessin, *Mille-feuilles* est libre d'usage.

L'âme d'historienne de la commissaire ne s'exprime que dans les références qu'elle cite dans l'opuscule de l'expo. Elle se montre même redevable envers ceux qui l'ont précédée en proposant une « petite liste (vraiment trop courte) » d'expositions de dessins au Québec.

Subjective, voire passionnelle, plutôt que théorique, la sélection inclut des « figures tutélaires » en Suzanne Pasquin et André Jasmin, deux artistes qui ont transmis à Lise Lamarche « la connaissance du fusain, de la gouache et de la transparence ». Elle honore aussi deux cas récents d'art public (son expertise comme chercheuse) sur le territoire lavallois (lieu de sa résidence). Ceux-ci concernent les œuvres de l'amphithéâtre voisin de la Maison des arts inauguré en 2017, notamment celle de feu Louise Viger, que l'expo salue dès son seuil.

Papiers, tissus, tampons…

Deux « traits » traversent *Mille-feuilles* : la richesse des matériaux et l'importance du processus de création. « Quand le dessin a lieu », il n'a pas nécessairement lieu sur une feuille de papier. Sur mille plutôt, ou sur cent, comme chez Stéphanie Beaulieu et ses photocopies recto verso. Ou sur un nombre imprécis de pages, comme dans le carnet de travail de François Morelli — *le* dessinateur de l'expo.

Les feuilles, elles, ne sont pas qu'en papier. Pour les jeux de lumière, d'ombres et d'invisibilité de son installation aérienne *Sans titre (waves)*, Karilee Fuglem utilise du polyester. Jannick Deslauriers dessine, elle, un paysage de fils électriques avec du tulle, de la soie et du plastique pour sa sculpture *Ligne brisée*.

Au-delà de la question des matériaux, peut-être même à cause de cette question, *Mille-feuilles* ne fait abstraction ni des outils (les tampons encreurs chez Morelli ou chez Louise Robert) ni du mobilier d'appoint. Dans le cas de *En répétition*, d'Anthony Burnham, il ne s'agit pas seulement d'un présentoir contenant des œuvres, mais de « dix dessins et une sculpture ». Parler outils et mobilier, c'est évoquer l'atelier et, donc, le travail derrière l'œuvre.

Protocolaire, le dessin ? Il suit à tout le moins certains rituels. Autre dessinatrice émérite, Renée Lavaillante affiche son processus de création aux côtés de l'œuvre terminée, preuve que l'une ne va pas sans l'autre, preuve que l'un et l'autre sont d'égale importance.

Au sujet de *Ce que la main a vu…*, Lavaillante écrit : « Cycle de travaux à l'aveugle. Il y aura trois chutes de petits galets. À trois reprises, je remplacerai chaque galet par un gaufrage, puis tenterai, à tâtons et les yeux clos, de retrouver ces saillies. Le crayon marque cette recherche à l'aveugle. »

Le travail à l'aveugle a été un procédé marquant au début de la carrière de Raphaëlle de Groot, artiste de la collecte et de la rencontre. Ses *Dévoilements* (1996-2001), à la fois stage dans une réserve muséale et portraits de religieuses, n'auraient pas été possibles sans le protocole qu'elle a imposé, à elle et aux membres d'une congrégation. « Je les dessinais à l'aveugle pendant qu'elles, à l'aveugle, dessinaient une couronne de profession », explique un des cartels de De Groot.

La mise en place de toutes ces aventures exploite quelques points communs. Le travail en série, ou exercice « en répétition », rapproche ainsi Burnham de De Groot, ainsi que des aquarelles de Trevor Gould ou celles, presque miniatures, de Jean-François Lauda. Malgré quelques murs diviseurs, la salle d'expo demeure une aire ouverte où les œuvres, même à distance, se répondent.

Le dessin, art sans limites, est magnifié par la monumentale proposition *in situ* de Morelli, inscrite à coups de tampons encreurs dans le foyer du théâtre. Le personnage plus grand que nature de *Soulèvements*, certains pourraient le voir comme la silhouette géographique de Laval. Sans limites, vous dit-on.

Mille-feuilles. Quand le dessin a lieu
À la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval, jusqu'au 9 février

SUR LE RADAR

Récits baroques

La photographie de Matthieu Brouillard est à ranger dans cette zone où les plus sombres réalités donnent lieu à des épopées fantaisistes. Fortement narratives et baroques, les images de celui qui occupe depuis 2019 les fonctions de photographe en chef du Centre canadien d'architecture sont à l'honneur à la galerie La Castiglione. L'exposition comprend deux séries. *Christian F., parapentiste malvoyant* (2016) confronte cécité et liberté. La seconde, *Fragments de la ruine mère* (2019), inédite, fait d'une architecture en ruine (une ancienne base aérienne nazie) un lieu aux mille récits. Bien que pas nouvelle, l'approche de Brouillard exalte couleurs et lignes, à la manière d'un Robert Polidori, pour rendre aux bâtiments chaleur et humanité.

Matthieu Brouillard
À La Castiglione
jusqu'au 14 décembre.

Jérôme Delgado



« Sans titre (poussins) », de la série *Fragments de la ruine mère*, 2019

Gigueurs d'aujourd'hui

Avec *Sonore Dés_accord*, le chorégraphe Benjamin Hatcher propose une exploration et une modernisation de l'expression québécoise traditionnelle

ENTREVUE
SYLVIE ST-JACQUES
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Avec *Sonore Dés_accord*, le chorégraphe Benjamin Hatcher compose un espace de rencontre des corps, porté par des danseurs en quête d'exploration de la précarité et de la fragilité des relations humaines. La recherche de soutien et de reconnaissance constitue le moteur de cette pièce rendue par sept interprètes formés en gigue traditionnelle ou contemporaine.

« Je côtoie le milieu de la gigue depuis une douzaine d'années. C'est un mouvement qui tapisse de plus en plus le paysage de la danse. La pratique de la gigue célèbre l'expression québécoise traditionnelle, tout en participant à une modernisation de cette forme de danse », partage Benjamin Hatcher. Figure bien connue du circuit de la danse montréalaise, Benjamin Hatcher a dansé *Carmina Burana* et autres grandes œuvres au sein des Grands ballets canadiens, avant de se frotter au contemporain (*Les petites sociétés, L'exil/l'oubli*...) du côté de la Fondation Jean-Pierre-Perreault.

Sa fascination perpétuelle pour les séquences rythmiques a justement pris forme pendant ses années avec Jean-Pierre Perreault. « C'est un univers sonore qui m'a beaucoup marqué : l'écoulement du temps, le battement rythmique et sonore, le travail de groupe avec les pieds. Je réalise à quel point ce travail est resté proche de moi, et ce, de façon viscérale. » C'est toutefois en 2003, lors de la création d'une pièce pour Les sortilèges, que Benjamin Hatcher s'est d'abord initié aux subtilités et aux rudiments de la gigue. La possibilité d'entrer en déséquilibre, les élans physiques portés tantôt musclés, tantôt empreints de délicatesse, la sonorité des pieds... Toutes ces possibilités séduisent et inspirent le chorégraphe qui, 16 ans plus tard, renoue avec ce genre, s'entourant d'un groupe de danseurs qui, selon lui, constituent « le noyau fort du mouvement de la gigue contemporaine ».

« Ce sont des danseurs très polyvalents, avec de l'expérience en ballet, en danse urbaine, en capoeira, en danse contemporaine... Ce genre de bagage est très intéressant pour un créateur. »

L'unité dans la diversité

Le travail de recherche et d'amalgame de la gigue et du contemporain, poursuit le créateur, lui a permis de réaliser des explorations corporelles et de faire émerger une signature chorégraphique personnelle. « Je suis davantage intéressé à la gigue en tant que langage en soi et capable de créer un dialogue avec les interprètes que par son côté virtuose. Cela me fascine de constater comment la gigue peut être très éclatée et extrêmement précise ; combien elle peut demander une grande méticulosité. »

Benjamin Hatcher promet « une pièce où ça bouge beaucoup physiquement. Du travail de solo, des échanges intimes en duo... La somme du travail entre interprètes pouvant être exprimée de manière tantôt intimiste, tantôt dans une grande exubérance.» Accordant une grande importance à l'intention du geste, à l'importance du toucher, du regard et du contact entre les interprètes, le langage chorégraphique de Benjamin Hatcher parle d'altruisme, de solidarité...

« Avant tout, je veux engager et interpeller le spectateur, pour qu'il se sente concerné par l'évolution de ces personnages qui composent un collectif, une mini-société qui trouve l'unité dans la diversité. La gigue prend son pouvoir dans sa façon d'être une expression collective, comme un slogan qui serait scandé dans la rue par des jeunes en train de manifester pendant le Printemps érable ! »

La vulnérabilité de la condition humaine est au cœur de la pensée créatrice de Benjamin Hatcher, qui a voulu faire écho au besoin de compassion interpersonnelle qui, selon lui, manque cruellement à notre époque. « J'ai senti le besoin de réagir aux discours de jugement, d'intolérance et d'indifférence qui domine le monde, en réunissant un collectif d'individuels auquel le spectateur peut s'identifier. Ces danseurs incarnent la recherche d'une nouvelle façon de faire, de voir la vie, et même, un renouveau spirituel. »

Sonore Dés_accord
De Benjamin Hatcher. Au théâtre aux Écuries, les 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13 et 14 décembre, 20 h.

Avant tout, je veux engager et interpeller le spectateur, pour qu'il se sente concerné par l'évolution de ces personnages qui composent un collectif, une mini-société qui trouve l'unité dans la diversité

BENJAMIN HATCHER







Benjamin Hatcher promet « une pièce où ça bouge beaucoup physiquement ».
VANESSA FORTIN



Le chef d'orchestre Hans Swarowsky était resté très discret sur ses activités pendant la Deuxième Guerre mondiale.
ARCHIVES HANS SWAROWSKY AKADEMIE

La musique universelle de Hans Swarowsky

Peu connu du grand public, il fut pourtant un chef déterminant du XXe siècle

ÉCLAIRAGE
CHRISTOPHE HUSS
LE DEVOIR

Le chef Hans Swarowsky (1899-1975) est plus connu pour son legs pédagogique que pour son héritage discographique. Au moment où paraît, sur étiquette Profil, un coffret commémoratif, un article de la *Neue Zürcher Zeitung*, en Suisse, met l'accent sur le passé d'un « Oskar Schindler de la musique » pendant ses années polonaises à Cracovie durant la Seconde Guerre mondiale.

« Goebbels envoya un émissaire, Rainer Schlösser, qui, en ma présence, par une diatribe hautement dramatique, enclencha mon renvoi immédiat et mon remplacement par le très solide nazi monsieur Konwitschny, *persona grata* chez ces messieurs. [...] Deux semaines plus tard, je vis arriver les chars russes et sautai dans le dernier train. Les musiciens voulaient me retenir, mais je connaissais trop bien les deux mouvements de résistance : le catholique polonais et le communiste... »

Cette confession de Hans Swarowsky n'est pas une révélation. Cette lettre du 16 mars 1964 à Fred K. Prieberg, le plus grand historien de la musique sous le Troisième Reich, clôt l'ouvrage de référence *Musik im Ns-Staat* paru en 1982. Le crime du chef d'orchestre Hans Swarowsky aux yeux du chef de la propagande Goebbels avait été de refuser que l'on joue la *9e Symphonie* de Beethoven, bref que l'on chante « tous les hommes seront frères », à des Allemands et à des Polonais dans une salle décorée de drapeaux à croix gammées.

Un passé discret

Ces actions, Hans Swarowsky ne s'en est jamais vanté. Swarowsky était un Viennois. S'il est né à Budapest, en 1899, c'est parce que sa mère, Leopoldine, 18 ans, actrice du Théâtre populaire de Vienne, l'a conçu hors mariage et est allée se mettre au vert pour lui donner naissance. Le père ne fut jamais connu. Swarowsky fit mine d'accorder crédit à l'hypothèse qu'il puisse s'agir de l'archiduc Otto François Joseph (1865-1906). En 1933 un père « officiel » notarié lui fut trouvé, un industriel catholique bon teint, certificat d'aryanité oblige. C'était plus sûr pour ce qui s'en venait, car tout porte à croire que son géniteur fut Josef Kranz, l'homme le plus riche de la monarchie, un banquier juif, fils d'un rabbin d'Auschwitz, en Pologne. C'est lui qui paya pour l'éducation de Hans et fournit le luxueux logis à sa mère et à sa sœur.

Swarowsky était resté très discret sur ses activités pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le livre de Fred K. Prieberg est le seul qui fait mention de lui. Le nom de Swarowsky n'apparaît ni dans *The Inextinguishable Symphony* de Martin Goldsmith, ni dans *Hitler and the Power of Aesthetics* de Frederic Spotts, ni dans *Polisierte Orchester* de Fritz Trümpi ou *Les voix étouffées du IIIe Reich* d'Amaury du Closel.

Quelle étrange destinée, en considérant sa très probable origine juive, que de voir ce chef diriger l'Orchestre du Gouvernement général de Cracovie ! Swarowsky y a été placé car il est un protégé de Richard Strauss.

À Cracovie, il est donc assujetti au gouvernement de Hans Frank, surnommé le « Bourreau de la Pologne », condamné à mort à Nuremberg. Ce que prétend l'article de Corina Kolbe paru dans la *Neue Zürcher Zeitung* du 23 novembre à Zurich, à partir d'entretiens réalisés avec Manfred Huss, président de l'Académie Swarowsky et éditeur d'une édition augmentée du livre du chef d'orchestre (*Wahrung der Gestalt. Le respect des formes*), c'est qu'une fois en place à Cracovie, Swarowsky utilisa l'orchestre et le chœur pour faire sortir du camp de Płaszów des juifs et des résistants. « C'est de ce camp que venaient les juifs sauvés par Oskar Schindler », écrit Corina Kolbe.

Du blanc dans le noir

Ces révélations font tout à fait sens. Swarowsky, qui avait passé une bonne partie des années nazies en Suisse et à Salzbourg, avait offert à l'Angleterre son aide en tant qu'espion (« ses honoraires étaient versés à New York à son fils Anton », nous révèle Kolbe). Il était sur une voie de garage en Allemagne.

De son côté, Hans Frank en menait large en Pologne. Dès 1982, Fred K. Prieberg montrait que la musique était son talon d'Achille. Prieberg relate un épisode du 11 juin 1944 où Richard Strauss avait sommé Frank de relâcher des personnes de sa connaissance « qui croupissait

Au concert cette semaine

Festival Bach. Semaine finale du festival avec, notamment, la venue de Maurice Steger dimanche à 18 h à la salle Bourgie, le concert du violoncelliste Christian-Pierre La Marca, lundi, et Les Idées heureuses, mercredi, au même endroit à 19 h 30, la première partie de l'*Oratorio de Noël*, mardi et mercredi, avec Kent Nagano à la Maison symphonique, Reinhard Goebel, jeudi, à Saint-Viateur et The Knights, en clôture, samedi, à Saint-Pierre-Apôtre.

Maxim Rysanov. Le grand altiste et chef revient à I Musici, après un premier contact éblouissant pour un concert autour de Schubert et Britten. Le compositeur anglais sera illustré à travers ses *Lachrymae* et sa *Sinfonietta*. Schubert sera entendu en version originale (*Symphonie no 5*) ou en tant qu'inspirateur : *Der Erlkönig* d'Akhunov et *Fantasy Homage to Schubert* de Tabakova. À la salle Bourgie, jeudi 5 décembre à 19 h 30.

dans ces stupides camps de concentration », liste de noms à l'appui.

Selon Manfred Huss interrogé par *Le Devoir* : « Strauss n'a apparemment pas eu de succès avec sa demande, mais Swarowsky savait s'y prendre. La passion de Frank pour la musique l'amenait à vouloir avoir à Cracovie un orchestre de pointe. C'était le levier pour Swarowsky pour prétendre qu'il n'y avait plus assez de musiciens disponibles et qu'il avait le choix entre pas d'orchestre ou un orchestre et un chœur avec des gens libérés des camps. Swarowsky a fourni l'orchestre et Frank lui a évité en décembre 1944 d'être arrêté par la Gestapo »

Selon Manfred Huss, Swarowsky « a aidé directement au moins 80 personnes, plus 200 musiciens qu'il a intégrés à l'orchestre », mais on ne sait pas exactement combien de personnes il a pu sauver.

Bourreau certes, mais personnage complexe et tiraillé, Frank, de son côté, désobéissait aux ordres de Berlin demandant de réserver aux Allemands la musique de l'Orchestre du Gouvernement général de Cracovie. Frank avait ouvert les concerts à tous et organisait des reprises uniquement pour les Polonais.

La position de chef de l'orchestre personnel du « Bourreau de la Pologne » à Cracovie en 1944, à l'ombre des pires camps de concentration et d'extermination, a probablement nui à la carrière de Hans Swarowsky. Après sa fuite de Cracovie par le dernier train, il a été hébergé et caché par Richard Strauss au sud-ouest de Munich.

La liste grise

Après la guerre, Swarowsky figura brièvement sur la liste « grise » des Américains, puis fut rapidement dénazifié. En public, il n'a rien dit, il ne s'est vanté de rien.

Swarowsky fit sa carrière essentiellement à Vienne avec 1000 représentations de concerts et d'opéras après la guerre, dont 500 avec l'Orchestre symphonique de Vienne.

Mais ce que l'on retient de lui, c'est sa carrière de pédagogue puisque, enseignant la direction d'orchestre à Vienne, il est le patriarche qui a formé entre autres Claudio Abbado, Zubin Mehta, Mariss Jansons, Jesús López Cobos, Dimitri Kitaenko, Giuseppe Sinopoli ou les frères Adam et Iván Fischer.

Swarowsky a aussi réalisé 200 enregistrements à peu près tous oubliés aujourd'hui. Pour l'étiquette Profil, Reinhard Kapp de l'Université de Vienne et la Hans-Swarowsky-Akademie, présidée par Manfred Huss, ont travaillé à la compilation d'un coffret de 11 CD.

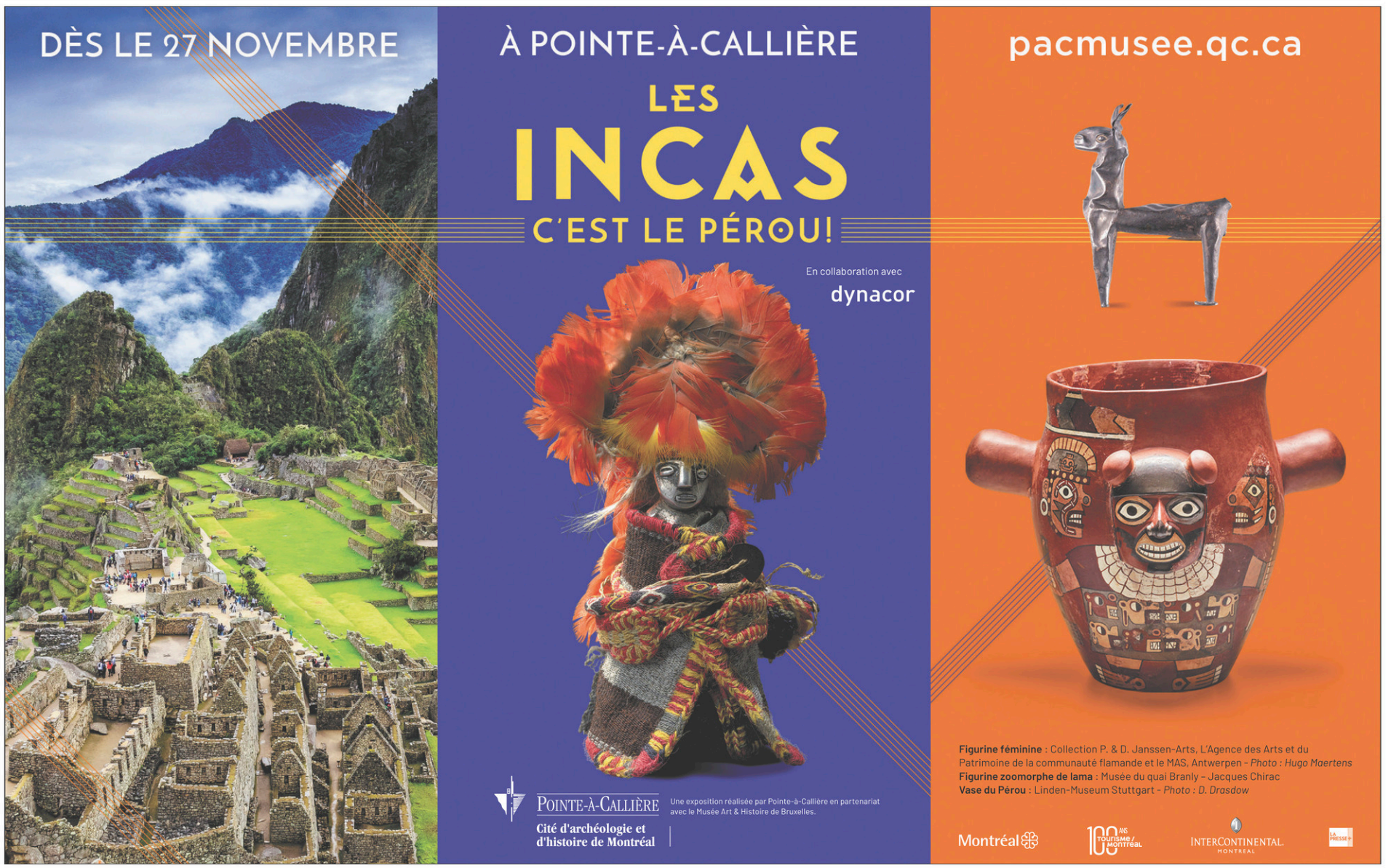
L'intérêt de ces documents datés (avec quelques distorsions parfois) est essentiellement historique, puisqu'on redécouvre esthétiquement celui qui a formé de grands chefs des 40 dernières années. On n'y déniche pas de « références », mais on rencontre un musicien d'une « honnêteté fanatique par rapport à la partition », pour reprendre les mots de Claudio Abbado et comme en témoigne la *9e Symphonie* de Schubert.

Swarowsky file droit et clarifie les architectures. Cet esprit, Hermann Scherchen et ensuite Michael Gielen l'ont incarné avec plus de panache et des orchestres plus affûtés (Gielen). Mais le portait est juste, avec notamment la *3e Symphonie* de Mahler, dont Swarowsky possédait la partition annotée par Mahler après la première exécution et, en fin de coffret, deux disques rares et précieux consacrés à Wagner et à Johann Strauss enregistrés en grande partie avec le Philharmonique tchèque.

On trouve même un disque étrange, totalement expérimental : les *Concertos nos 21* et *27* de Mozart avec Friedrich Gulda en 1963 qui tente, musicalement, le diable, comme Swarowsky l'avait fait, dans sa vie, 19 ans plus tôt !



Hans Swarowsky The Conductor
Œuvres de Mozart, Haydn, Beethoven, Mahler, Schubert et autres, Profil, 11 CD, PH 18061.



COMPILATION



20 ans d'une pas pire épopée
★★★★
Daniel Boucher, Boucane bleue

Huit « grosses tounes » pour « 20 ans d'une pas pire épopée », c'est peu, n'est-il point ? C'est tout ce qu'un *elpé* (LP, comme dans *long-playing*) peut prendre, ô dépit. Et pourquoi pas une patente à deux pans, sapristi, un double album pour tout dire ? Pensez qu'on s'est passé de *Deviens-tu c'que t'a voulu* ? C'est pourtant LA question à laquelle répond cette ponction du corpus, cette compilation pas piteuse : pertinence partout. Daniel Boucher s'est inventé une langue, profusion d'expressions décomplexées, de néologismes épatants, posée sur des musiques imparables, autant les pétarades que les petits bruitages. Payante ou pas payante, la huitaine privilégiée le répète à perpette : c'est le pied, du Boucher. *La désise* autant qu'*Embarques-tu*, *La patente* autant que *Le soleil est parti*. La p'tite dernière, la plus-value de l'opération, qui s'appelle opportunément *Les gâteaux de fête*, proclame la suite à pleins poumons : « On aura des soleil, on aura des tempêêêêtes ! »
Sylvain Cormier

NÉOCLASSIQUE



Heliopause
★★★ 1/2
Anne Müller, Erased Tapes

Après des années de collaborations fécondes avec Agnes Obel, Nils Frahm, Ólafur Arnalds et combien d'autres, la violoncelliste allemande Anne Müller fait pour la première fois œuvre seule, et pas seulement en partie : entièrement. Piano, violoncelle, arrangements, tout est d'elle — et même le titre, du nom de la frontière entre le puissant vent solaire et l'espace interstellaire où les tensions doivent supposément se résoudre, est en phase avec ce retranchement soudain. *Heliopause* incarne ainsi un voyage qu'on dira initiatique : avec ses glissandos de cordes raides, ses voix humaines comme des apparitions, son contrepoint et ses arpèges venteux, ses variations au violoncelle (robuste *Solo ? Repeat !*) et son concert d'irradiations, la fracture est évidente. Le monde nouveau où se trouve Anne Müller, bien qu'indéfini, est terriblement présent. On pourra lui trouver une certaine austérité rationnelle, mais ce premier album reste d'une maîtrise absolue et emmène en apesanteur, là où tout reste à réinterpréter, même soi.
Geneviève Tremblay

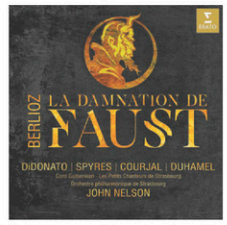
COMPILATION



En studio avec Serge Gainsbourg
★★★★
Gainsbourg et divers artistes, Mercury / Universal

Cela se présente comme le complément audio d'un livre chic intitulé *Le Gainsbook*. Vendu séparément. Pour peu que l'on hume de près la chose, on reconnaît des odeurs : à quelques versions inédites près (des prises instrumentales, surtout), il s'agit plus exactement d'une sorte de *best of* des nombreux coffrets parus ces dernières années : ici la compilation *Jane et Serge 1973*, là l'édition 40e anniversaire d'*Histoire de Melody Nelson*, jusqu'à rapatrier au passage une version de *Bloody Jack* chantée par France Gall sur une compile Pop à Paris. Si *L'intégrale* (vingt disques) constitue la source de base, on se sert chez *Mister Melody*, qui fait en quatre riches disques le tour de la diaspora des interprètes du fournisseur à tête de chou. Pour qui n'a pas pu s'offrir ces fabuleux objets, c'est une consolation pas ruineuse. Pour les fous qui ont déjà tout, c'est embêtant : comment vivre sans les douze minutes du *jam* de *Lola Rastaquouère* ?
Sylvain Cormier

CLASSIQUE



Hector Berlioz
★★★★ 1/2
La damnation de Faust, Erato 2 CD, 0190295417352

La discographie de *La damnation de Faust* est sinistre et sinistrée. Même les « références » sont grevées de défauts : petites coupures dans la partition chez Markevitch, Gedda en forme moyenne chez Colin Davis. Gardiner est le meilleur choix, malgré le chœur à l'accent anglais. John Nelson nous arrive donc comme un messie, puisque le projet a le même cadre (concerts à Strasbourg, solistes identiques) que ses sublimes *Troyens*, disque de l'année 2017. Au final, il s'agit du 1er choix discographique, même s'il ne s'agit pas du miracle attendu. Premier atout : une vraie direction dramatique, la meilleure avec Markevitch et Gardiner, éloquente sur le chœur (scène de la taverne), habituel parent pauvre, et dans les interventions de Courjal, qui compense un plafonnement dans les aigus par une incarnation parfaite (incantation des follets). Le petit bémol ce sont les deux vedettes : DiDonato et Spyres. Il n'y a sans doute pas mieux au monde et ils sont excellents, mais ils semblent fatigués et on les rêvait encore plus lumineux et parfaits...
Christophe Huss

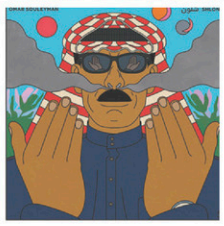
HIP-HOP



Gentil pour un Noir
★★★ 1/2
Raccoon City, Rico Rich Productions

Quel titre ! Quel EP, aussi ! Retenons deux choses de *Gentil pour un Noir* du MC montréalais Raccoon City, son second cette année : d'abord, le jeune rappeur, rompu aux joutes oratoires du circuit WordUp ! Battle, possède un vibrant talent de parolier. Un vocabulaire riche, un flair pour les assonances et les consonances, un sens du récit et de la nécessité d'être cohérent, surtout, à propos de son statut d'Afro-Québécois autant que de l'amour (étonnante et osée *Trotter dans la tête* !). Ensuite, Raccoon se révèle un fin mitrailleur de rimes à la prosodie calibrée et intelligible, rappant dans un français normatif (parfois coloré d'expressions anglaises) jamais coincé. Bien qu'il nous prévienne que nous devrions « arrêter de me comparer » sur la suave *Comparer*, sa verve et l'ambiance générale de ses productions, du trap au son new-yorkais des années 1990, rappellent à notre mémoire le style d'Obia le Chef, un autre champion du WordUp ! Battle. Lancement le 14 décembre à Montréal au Ministère, et le 21 au Dagobert de Québec.
Philippe Renaud

DABKA ÉLECTRONIQUE



Shlon
★★★ 1/2
Omar Souleyman, Mad Decent

L'énigmatique barde syrien à moustache et à lunettes noires, charismatique sorcier du son et désormais chouchou des pistes de danse « hipster » a autant, avec ses centaines d'enregistrements, fait émerger en Occident une version modernisée et lourdement « claviérisée » de la dabka traditionnelle (sorte de danse en ligne syrienne) que façonné un son nouveau, entre poésie ancienne et dance-music. Sur ce second opus chez Mad Decent (la maison du DJ Diplo), *Shlon*, le mystique, toujours à cheval entre le bon goût et le ringard, apparaît plus « professionnel » — en témoigne ce son raffiné plus près de l'acid house ou de l'EDM, presque du hip-hop parfois (*Shi Tridin*). La voix est plus au-devant. Sa signature électro hyperactive (avec passages de baglama et de flûte) n'en est que plus mystérieuse. Grand mage stoïque, Souleyman chante l'amour et la romance, oui, mais aussi la douleur (*Mawwal*, touchante), dans sa typique prononciation empoignée. *Shlon*, c'est le même bon vieux Omar, en version plus consciente et sentie.
Sophie Chartier

CLASSIQUE



Hector Berlioz
★★★★★
Symphonie fantastique, Les Francs-Juges, Harmonia Mundi HMM 902 644.

C'est avec l'orchestre qu'il a fondé que François-Xavier Roth enregistre cette *Fantastique*. La démarche est synonyme de recherche sur des sonorités fruitées d'instruments d'époque et d'un travail particulier sur les cordes (archet, vibrato, portamentos). Roth et Les Siècles avaient accompli le parcours en 2009 dans un CD publié par Actes Sud. Ils semblaient alors vouloir, avec quelque raideur, prouver le bien-fondé de leur démarche, alors que, dix ans plus tard, tout est beaucoup plus détendu dans une approche plus ludique d'un sujet parfaitement dominé. Et la *Fantastique* devient un feu d'artifice d'élans, d'emportements et d'idées comme on n'en avait pas connu depuis Paul Paray en 1959 et Charles Munch en 1962. Le seul *Bal* résume par son tourbillon forcené le tumulte qui agite Berlioz. La synthèse entre le soin du détail et l'éloquence dramatique marque une grande interprétation dans laquelle la connaissance du style et des instruments devient un moyen et non une fin. Les deux ultimes mouvements donnent des frissons.
Christophe Huss

ÉLECTRONIQUE



Multiquest Niveau 1 : Camouflé
★★★ 1/2
RAMZi, Fati Records

L'œuvre de la compositrice québécoise Phoebé Guillemot (RAMZi) est une jungle. Elle a présenté huit albums ces six dernières années qui tracent les contours d'un riche et étrange univers constitué de collages sonores, d'échantillonnages de voix, de langues et d'instruments de toutes sortes, percussions d'Asie du Sud, cymbales balinaises, flûtes latino-américaines, etc. Ses belles harmonies sont colorées par les effets de studio du dub jamaïcain et moulées pour former cette forêt de breakbeats humides et de balearic house enveloppante. RAMZi déploie ainsi sa vision d'un genre de house rappelant celui pratiqué par quelques Britanniques (surtout) au début des années 1990 (on pense à The Orb, à Banco de Gaia, au projet System7 de Steve Hillage), mais rafraîchie par l'imprévisibilité des compositions Guillemot, parfois remuées par des rythmes d'influence brésilienne ou indienne — le vétéran compositeur et réalisateur Bally Sagoo lui offre même un remix ! L'inattendu à chaque détour de ce disque luxuriant et confortant.
Philippe Renaud

LIRE

Un cahier 100 % jeunesse



Grand angle

La chimie des « dream teams »

La chimie des *dream teams*

Regard sur la dynamique et la mécanique derrière *Le poisson et l'oiseau* et *Jack et le temps perdu*

GRAND ANGLE

MARIE FRADETTE
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Si la création d'un album jeunesse n'implique pas toujours la participation d'un duo auteur(-trice) et illustrateur(-trice), elle permet parfois des rencontres aussi improbables que fascinantes. Kim Thúy et Rogé tout comme Stéphanie Lapointe et Delphie Côté-Lacroix sont de ces couples formés un peu de façon inattendue, comme un cadeau, mais pour qui le travail doit avant tout être un voyage, une traversée, un échange humain et mutuel.

L'histoire derrière *Le poisson et l'oiseau*, album éminemment artistique signé Kim Thúy et Rogé et tout juste paru à La Bagnole, est portée avant tout par l'amitié, la liberté et la lenteur. C'est en 2014 aux îles de la Madeleine que Rogé, admiratif, avoue à l'autrice de *Vi* vouloir travailler avec elle.

Si l'histoire a germé un moment dans la tête de l'écrivaine, la rédaction s'est faite rapidement. L'illustrateur y va d'ailleurs d'une analogie entre le titre de l'album et leur caractère bien différent.

« Ça va vite dans la tête de Kim ! Moi, je me sens plus poisson. Plus lent. Je me fraye un chemin tranquillement. Alors qu'elle, c'est tellement l'oiseau. Elle bat des ailes vite et elle *flye* assez haut », dit-il en riant au bout du fil. C'est d'ailleurs inspiré par l'écriture dépouillée et poétique de Thúy que Rogé a orienté son travail.

« Depuis un moment, je travaillais beaucoup à l'huile, au fusain, mais son texte m'a fait penser à l'eau, alors l'aquarelle s'est imposée. J'ai aussi choisi d'utiliser l'encre de Chine, rappelant les origines de Kim », explique le créateur. Le projet a mis quelques années à se peaufiner, années pendant lesquelles le duo a développé une amitié solide, le livre devenant même prétexte à se voir et à se raconter.

« Les livres dont je suis le moins satisfait, c'est sans doute les projets dans lesquels je n'ai pas eu accès à l'auteur. Kim et moi, au contraire, on se visitait. Et elle est vraiment franche, alors quand elle aime on le sait, quand elle n'aime pas on le sait aussi. Ça, c'est important pour moi. Quand tu as accès à l'émotion de l'autre, que son regard te parle beaucoup, c'est porteur et ça nourrit. »

Au-delà de l'amitié, qui sert ici le projet, Kim Thúy est d'avis que se donner le luxe du temps assure une belle finalité. « Quelque part, je crois que la confiance mutuelle et le temps, avec qui on ne peut pas tricher, ont fait en sorte qu'à la fin du projet, on ne pouvait plus séparer les illustrations du texte. Les dessins révèlent les mots et ceux-ci sont là pour bien les soutenir sans qu'il y ait une conversation bruyante entre les deux, mais une fluidité. C'est une fusion totale. Comme quand on prépare un ragoût. Ça prend du temps. On peut bien le mettre dans un *pressure cooker*, la viande va ramollir plus rapidement, mais le goût, cette espèce de mariage parfait entre les ingrédients qui fait qu'on ne peut plus les séparer l'un de l'autre, ça ne peut se faire qu'avec du temps. »

L'importance de favoriser les rencontres et les échanges entre humains revient aussi dans le discours de Delphie Côté-Lacroix et Stéphanie Lapointe lorsqu'elles racontent le travail derrière *Jack et le temps perdu* pour lequel elles viennent de remporter le Prix du Gouverneur général. Mais pour parvenir à cette fusion des idées dont parle Kim Thúy, il faut savoir lâcher prise.

« Quand on choisit des gens et qu'on croit en eux, il faut leur laisser de l'espace, et c'est à partir du moment où la confiance est là entre deux partenaires qu'il se passe quelque chose de magique. C'est le grand défi d'ailleurs, celui d'avoir une vision, de garder le cap, mais de savoir aussi se retirer, laisser la place à l'autre, se dire qu'on le fait à deux, le projet. Et c'est un miracle quand ça arrive », confie Stéphanie Lapointe tout soulignant le talent et la sensibilité de Delphie Côté-Lacroix, qui a su mettre son âme dans le livre.

L'illustratrice insiste aussi sur cet équilibre trouvé à force d'échanges et de discussions. « On a fait un travail de débroussaillage et d'orientation



Le duo illustratrice-autrice Delphie Côté-Lacroix et Stéphanie Lapointe raconte le travail derrière *Jack et le temps perdu*, pour lequel elles viennent de remporter le Prix du Gouverneur général.
VALÉRIAN MAZATAUD
LE DEVOIR



Le poisson et l'oiseau
★★★★ 1/2
Kim Thúy et Rogé, La Bagnole, Montréal, 2019, 36 pages (5 ans et plus)



Jack et le temps perdu
★★★★ 1/2
Stéphanie Lapointe et Delphie Côté-Lacroix, Éditions XYZ, Montréal, 2018, 112 pages (12 ans et plus)



sur le ton pour que ce soit juste. À la fois pour trouver une entente entre ce que Stéphanie avait en tête et ce que je me sentais à l'aise de faire. Je n'aurais probablement pas créé ce Jack et cet univers toute seule, sans *feedback*. Le retour de Stéphanie a vraiment amené les dessins où ils sont en ce moment. L'échange nourrit le projet et le mène ailleurs. Un peu comme le tout est plus grand que la somme des parties. La collaboration élève le niveau. »

Au-delà de ces conditions gagnantes que sont le temps, l'écoute et la liberté, les quatre artistes s'entendent sur l'importance du voyage, du parcours entrepris pour arriver au produit final. Un échange qui, comme le raconte Kim Thúy, ouvre sur la découverte de l'autre, mais aussi sur une connaissance de plus en plus grande de soi.

« On est des êtres humains et on a tous nos forces et nos faiblesses. Parfois, on le réalise grâce au regard de l'autre. Par exemple, un poisson qui vit toujours sous l'eau sans se sortir la tête ne peut pas savoir que l'oiseau existe, que voler existe. La rencontre de l'autre, ça peut aussi être la rencontre de nos limites. Quand tu es face à tes limites, tu peux aussi être face à toi-même et à tes valeurs, à ce que tu es vraiment, et c'est là que ça peut éclore. »

Quelque part, je crois que la confiance mutuelle et le temps, avec qui on ne peut pas tricher, ont fait en sorte qu'à la fin du projet, on ne pouvait plus séparer les illustrations du texte

KIM THÚY

Exigeants et impitoyables

LOUIS HAMELIN



Il y a trois critiques littéraires qui vivent sous mon toit, dont deux qui se consacrent exclusivement à la littérature pour enfants. Ces deux-là n'analysent jamais en profondeur les textes qu'on leur soumet. Pas plus qu'ils ne les abordent dans une perspective historique, ou ne les situent dans leur contexte linguistique, socio-économique ou psychologique. Ils ne sont même pas toujours d'humeur à les commenter.

Mes enfants appartiennent à cette espèce honnie de critiques qui « résument l'histoire » — c'est même l'hommage le plus senti qu'ils puissent décerner à un livre —, même si le mot « résumer » n'a pas grand-chose à voir avec les fiévreux comptes rendus à tiroirs des aventures de l'agent Jean par mon fils de neuf ans. Leur méthode est simple : ils lisent, ou pas. Leur verdict est toujours sans appel.

Une fois, j'ai rapporté du Salon du livre des Premières Nations (SLPN) de Québec une histoire de superhéros mohawk dans laquelle je voyais un *hit* assuré auprès de mon petit garçon. L'indifférence glaciale de l'accueil réservé à cet Iroquois revu et corrigé par l'idéologie des *comics* Marvel m'a permis de sympathiser avec les éditeurs qui vivent régulièrement ce genre de déceptions. Qui suis-je pour discuter des coups de cœur de la chair de ma chair ?

Récemment, ma progéniture m'a obligé à lui lire un ouvrage de pure propagande dont l'auteure, Andrea Lynn Beck, est sans doute payée au nombre de petits unifoliés qu'elle réussit à caser dans ses dessins. Le texte ressemble à ceci : « Alors, prépare-toi à voyager pour découvrir notre beau pays. Bonjour, Canada ! » Après, on a droit aux castors, aux orignaux et à la police montée, sans oublier les champs de blé de la Saskatchewan et de l'Alberta, vierges de tout hydrocarbure !

Bonjour, Canada ! (Scholastic, 2017, traduit de l'anglais par Isabelle Montagnier) figure dans la même collection que *Merci, Canada !* et *Le Canada, c'est moi*. Il doit y avoir, quelque part, de belles subventions à la clef. Or, les petits ont beaucoup aimé, et ils ont sans doute raison : le Canada est, plus que jamais, un merveilleux conte pour endormir les enfants. Cette année, cédant à une impulsion, j'ai rapporté de Kwahiatonhk ! (autrement dit, le SLPN) un livre inuit dont la facture sobre et les couleurs sombres avaient accroché mon œil chez Hannenorak — qui est toujours, soit dit en passant, le seul éditeur autochtone du Québec.

Unikaangit. Légendes inuites (2019) est le fruit d'un travail collectif réalisé à Inukjuak, dans le Nunavik. Les dessins sont signés « Wazak et les élèves de l'école Innalik ». Quant à l'auteur réel, tout aussi collectif, il se perd dans la nuit des temps polaire où ont survécu la mémoire et l'imaginaire de ce peuple qui a parfois été qualifié de « plus endurant » de la planète. La coordonnatrice du projet, Maude Ostiguy-Lauzon, a officié à la « libre interprétation des légendes. »

Ce livre pour enfants, que j'avais à peine eu le temps de feuilleter, me plaisait bien avec ses illustrations naïves, son texte économe en lettres cursives et son look résolument artistique. On était bien loin de la bédé contemporaine et de ses prétentions à se vêtir d'une dignité de « roman graphique » qui n'est rien d'autre, au fond, qu'un sceau de marketing. Mais je savais avoir tout à craindre de la réception critique de cette nouveauté sur la rue Fréchette, à Sherbrooke, l'expérience m'ayant enseigné que le trait de crayon minimaliste et l'austère simplicité des mythes ancestraux suscitent rarement l'adhésion des plus jeunes.

Puis le soir du test est arrivé, je me suis assis au bord d'un petit lit et ma grande fille de six ans a rencontré Inuppasugjiuq, « le géant des vastes terres du Nunavik et du Nunavut ». La qualité d'audition était totale. Je n'ai jamais autant senti qu'un livre, par ma voix, parlait directement à l'imagination d'un enfant.

« Le jeu préféré des Qalupiluks est de capturer les enfants qui s'aventurent trop tard sur le bord de l'eau. » Quand, sous ses yeux, le Qalupiluk s'empare d'un petit Inuit et le jette à la mer dans un « splash ! », elle rit. Mais aussitôt après, la vue du petit corps dérivant « à jamais sous l'eau glaciale » lui inspire un long silence recueilli.

Son frère nous a maintenant rejoint et les deux, captivés, font ensemble la connaissance de Mahaha, ce « personnage sinistre de la toundra arctique » qui, avec ses grandes mains chatouilleuses, « chatouille jusqu'à la mort ». Comment peut-on être en même temps aussi comique et terrifiant ? Ça nous change du *Ô Canada* qui fait des bulles… L'épisode des doigts coupés de la déesse Sedna impressionne beaucoup mes chéris. Et en apprenant que le Turngaq peut « provoquer la perte de mémoire pour nous faire oublier (son) passage sur notre route », ils s'exclament : « Alors nous l'avons peut-être déjà rencontré ! » Ça se pourrait bien, les enfants. Ça se pourrait…

ALBUM



Chez toi chez moi

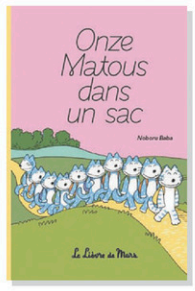
★★★★

Marianne Dubuc, Casterman, Paris, 2019, 32 pages (pour les 2-7 ans)

Il n'y a pas beaucoup de texte dans ce nouvel album de Marianne Dubuc (*Le Lion et l'oiseau, Au carnaval des animaux*) : qu'un petit paragraphe par page. Il ouvre pourtant à un récit beaucoup plus vaste, minutieusement et abondamment illustré dans chacun des tableaux du quotidien d'un immeuble, au 3, rue des Biscottes, où logent des familles de lapins, de hérissons, de souris, de renards et de chats, puis un ours et une chouette. Les amateurs des aventures de Facteur Souris retrouveront avec bonheur l'esthétique caractéristique de l'auteure, marquée par le souci du détail qui titille la curiosité des tout-petits, comme ces apparitions impromptues de personnages rencontrés dans d'autres contes célèbres, qui viennent rajouter un niveau de lecture sans pour autant perturber le cours des petites intrigues qui s'y entremêlent. La richesse de chacun des tableaux permet qu'on s'y attarde longtemps, quitte à oublier un peu l'histoire… Et à aller se coucher sans se rendre jusqu'à la fin.

Amélie Gaudreau

ALBUM



11 matous dans un sac

★★★★

Noboru Baba, Le Lièvre de Mars, Varennes, 2019, 52 pages (pour les 2-6 ans)

La maison d'édition Le Lièvre de Mars poursuit magnifiquement sa mission de donner une nouvelle vie à des classiques de la littérature jeunesse d'ailleurs méconnus chez nous avec ce petit conte irrévérencieux et charmant, le quatrième d'une série d'albums du Japonais Noboru Baba parus entre 1967 et 1996 et qui ont été adaptés pour la scène et les écrans. On y suit les aventures périlleuses d'une bande de chats pas tellement prudents ni obéissants, qui, à force de ne pas écouter les consignes, se retrouvent esclaves d'un monstre rieur. Leur entêtement à ne pas suivre les règles leur sera finalement salvateur… Le récit, habilement construit malgré les répétitions et son caractère hautement prévisible, est admirablement servi par des illustrations en apparence assez brouillonnes, mais plus généreuses et complexes qu'elles n'y paraissent. Voilà un titre qui fait le bonheur des minets bibliophiles d'âge préscolaire, qui demanderont qu'on leur relise souvent, souvent.

Amélie Gaudreau

ALBUM



Le fermier amoureux

★★★ 1/2

Pim Lammers et Milja Praagman, La courte échelle, Montréal, 2019, 34 pages (pour 3 ans et plus)

L'amour nous fait parfois perdre tous nos moyens. Ce conte campagnard moderne décrit à merveille cette sensation unique à travers la valse-hésitation d'un fermier tellement distrait par ses sentiments pour son vétérinaire qu'il en perd la capacité de s'occuper adéquatement de sa ménagerie et de ses champs. Les animaux joueront à leur façon aux cupidons pour retrouver leur gardien tel qu'ils le connaissent, même si la timidité de ce dernier ne leur facilite pas la tâche… Le Néerlandais Pim Lammers, dont le premier livre abordait la notion de la transidentité, offre ici un récit fort amusant pour les tout-petits grâce à ses situations loufoques et qui met en lumière la diversité sexuelle sans la marginaliser. Un album charmant et magnifiquement illustré.

Amélie Gaudreau

ALBUM



Elijah Betz, le renne (punk) d'Angleterre

★★★

Hélène Gloria et Olivier Chéné, D'eux, Sherbrooke, 2019, 48 pages (à partir de 5 ans)

Drôle d'histoire de Noël, qui n'en est pas vraiment une, que ce récit d'émancipation d'Elijah Betz, un renne du père Noël qui se rebelle et part à Londres, avec l'ambition de former un groupe de punk en cultivant l'apparence et l'attitude rebelles qui vont de pair… Et finit par trouver que tous ceux qu'il côtoie et les lieux qu'il fréquente ne sont « pas très punk ». Le succès de sa formation avec une bande de musiciens « pas très punk » le ramènera par un « souverain » hasard à ses origines. Cette sympathique fable sur la quête d'identité, bourrée de références amusantes à la culture punk, propose par la bande une virée dans quelques lieux emblématiques de la ville qui l'a vue naître. De quoi prolonger l'expérience de lecture dans d'autres documents consacrés à la capitale anglaise et pour certains parents, sortir des boules à mites leurs musiques d'adolescence…

Amélie Gaudreau







Les thèmes abordés dans le roman graphique ces dernières années sont multiples et éclatés.
VALÉRIAN MAZATAUD
LE DEVOIR

À l'assaut d'un format pluriel

Si le roman graphique existe depuis un bon moment déjà du côté adulte, sa présence dans le monde de la littérature jeunesse est en essor

GRAND ANGLE
MARIE FRADETTE
COLLABORATRICE LE DEVOIR

De l'amitié à l'intimidation en passant par quelques traversées formatrices et artistiques, les thèmes abordés dans le roman graphique ces dernières années sont multiples et éclatés. On souligne au passage le tendre *Louis parmi les spectres* (La Pastèque, 2016), de Fanny Britt et Isabelle Arsenault, *Le tragique destin de Pepito* (Comme des géants, 2016), de Pierre Lapointe et Catherine Lepage, une histoire d'intimidation déconcertante, ou encore *Ramures* (Bayard, 2016), de Bellebrute (Marianne Chevalier et Vincent Gagnon), dans lequel le duo racontait l'amour, la solitude et l'enracinement.

Les plus petits ne sont pas en reste avec *Même pas vrai* (La Bagnole, 2016), de Larry Tremblay et Guillaume Perreault, qui nous présentait Marco, 7 ans et demi, petit garçon à l'imagination débordante.

En 2019, la production ne décélère pas, au contraire. Catherine Trudeau et Cyril Doisneau se servent du genre pour explorer l'univers de Réjean Ducharme dans *Bérénice ou la fois où j'ai presque fait la grève de tout* (La Bagnole). Enzo jase musique manouche dans *Ça sent le swing !* (La Bagnole).

Monsieur Ed réédite *Le lion de Jacob,* de Russell Hoban et Alexis Deacon. Tout récemment, La courte échelle emboîtait le pas avec *Enterrer la lune,* dans lequel Andrée Poulin raconte l'histoire d'une petite Indienne qui, comme 4,2 milliards de personnes sur la planète, n'a pas accès à des installations sanitaires ; alliant poésie et illustrations, l'autrice offre finalement un roman poétique à tendance graphique.

L'appellation

Ce dernier titre laisse place, encore plus que tout autre, à un questionnement sur l'appellation roman graphique. Pour Frédéric Gauthier, cofondateur des éditions La Pastèque, l'expression peut effectivement porter à confusion, mais cela reste en fin de compte de la bande dessinée. « Il y a eu une évolution de la bande dessinée jeunesse vers la forme du roman : longue pagination, illustrations monochromes, format qui s'apparente au roman, mais en son essence, ça reste pas mal du pareil au même. »

On se souvient du *Voleur de sandwichs* (La Pastèque, 2014), de Patrick Doyon et André Marois, que l'éditeur ne considère pas comme un roman graphique, mais comme « un album ou un roman illustré, un hybride entre le roman illustré et la bande dessinée ». Le flou persiste.

L'autrice et éditrice Nadine Robert, qui publiera d'ailleurs trois bandes dessinées et deux romans graphiques en 2020 sous la bannière Comme des géants, souligne aussi ces frontières poreuses : « Le roman graphique est une bande dessinée au format un peu plus ambitieux et "déconstruit". Il permet beaucoup de libertés, dans son contenu et dans sa forme, et cela explique pourquoi il est difficile à définir. »

Pourquoi le roman graphique ?

Si l'arrivée du format en littérature générale a permis de décloisonner le genre de la bande dessinée, tout en démontrant que la bédé était capable d'investir des sujets intimistes et non seulement des histoires de superhéros, sur quoi repose alors son arrivée en jeunesse ?

Pour Nadine Robert, elle s'inscrirait dans une évolution de la littérature jeunesse et une diversification du répertoire, qui enrichit l'offre.

« Il est vrai qu'il y a 25 ans, la création de romans graphiques pour la jeunesse était assez rare, mais c'est un genre littéraire qui s'est bien installé au fil des 10 dernières années. Le lectorat pour le roman graphique s'est aussi développé et plusieurs jeunes le préfèrent au roman. » Elle assure par ailleurs qu'il y avait au départ une résistance du milieu scolaire à intégrer la bande dessinée en classe, comme si elle n'était pas un genre littéraire. Le roman graphique, avec ses sujets multiples et plus « littéraires », dit-elle, a contribué à estomper la résistance.

En parallèle à cette inscription toute naturelle dans l'histoire de la littérature jeunesse, il y a dans la foulée de ces publications une volonté d'attirer les lecteurs. Habitués à la lecture d'images grâce aux albums ou aux documentaires, les enfants de 7-8 ans découvrent naturellement et sans heurt le roman graphique, estime Nadine Robert. Les séries, dans le roman graphique, seraient aussi, selon Frédéric Gauthier, une bonne façon non seulement de titiller le lecteur, mais de maintenir son intérêt.

« Nous misons sur le développement de quelques séries, comme *Le facteur de l'espace*, de Guillaume Perreault, et *13e avenue*, de François Vigneault et Geneviève Pettersen. On voit l'avidité que de jeunes lecteurs et lectrices ont à suivre de longues séries de manga, par exemple, et on n'a jamais pris le risque de développer en ce sens. C'est donc avec le désir de pousser nos créateurs à se projeter dans de grands récits que nous souhaitons aller de l'avant dans le roman graphique jeunesse. »



Un territoire à conquérir

La bédé jeunesse d'ici se taille lentement une place dans le cœur des lecteurs

GRAND ANGLE
FRANÇOIS LEMAY
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Selon un rapport publié en 2010 par le Conseil canadien sur l'apprentissage, les bandes dessinées favoriseraient la compréhension de textes chez les jeunes garçons, considérés généralement comme moins habiles en lecture que les jeunes filles. Presque 10 ans plus tard, les éditeurs québécois ont-ils répondu à l'appel ? En en discutant avec des spécialistes de la question, on comprend que si des efforts sont faits en ce sens, il y a encore beaucoup de chemin à parcourir.

Denis Côté, qui a signé près d'une soixantaine de livres jeunesse depuis 1983, et qui enseigne la bédé jeunesse à l'Université du Québec à Trois-Rivières, fait partie des observateurs les plus crédibles de cette tranche de notre marché littéraire. Et il explique que ça ne fait pas si longtemps que l'on s'intéresse à ce genre au Québec : « Durant les années 1970, il y a eu des tentatives pour faire des albums en bédé jeunesse. Mais, la plupart du temps, c'était des produits dérivés de séries télévisées comme le *Capitaine Bonhomme* ou *Bobino*, et ça n'avait pas tellement de succès. La bédé jeunesse plus sérieuse, ça fait 15 ou 20 ans maximum qu'on en fait. »

Et même là, toujours selon lui, certains de nos meilleurs bédéistes jeunesse, comme Jacques Lamontagne (qui signe la série *Druides*), ou encore Julie Rocheleau (dessinatrice de la série *Fantomas*, chez Dargaud), préfèrent travailler en France et sont très peu connus de ce côté-ci de l'Atlantique. Et comme on publie très peu dans ce genre, les parents finissent par acheter de la bédé jeunesse européenne plutôt que de fouiller pour trouver ce qui se publie ici, toujours selon Denis Côté.

À la maison d'édition La Pastèque, 15 % du catalogue est maintenant composé de bédés jeunesse

Si les éditeurs québécois sont de plus en plus conscients du manque d'offre, et font des efforts en ce sens, c'est quand même avec une certaine prudence qu'ils entrent dans ce marché. Frédéric Gauthier, cofondateur de la maison d'édition La Pastèque, consacrée à la bande dessinée, en est bien conscient. De 10 à 15 % du catalogue est maintenant composé de bédés jeunesse. « On a vu *L'agent Jean* et son succès phénoménal prendre cette place de marché de la bédé d'aventures humoristique, celle qui était occupée par *Spirou*, par exemple. Nous, on n'a pas la même approche, on fait comme on a fait avec la bédé et le roman graphique pour adultes.

Ça a commencé avec *Jane, le renard et moi* (Isabelle Arsenault et Fanny Britt) et, avec cette bédé, on a pu sentir un intérêt de la part du lectorat. Même chose pour les *Paul* (Michel Rabagliati). Depuis qu'ils sont entrés dans le réseau scolaire, ils sont enseignés chez les jeunes de 8 à 10 ans, on le constate dans les salons



Si les éditeurs québécois sont de plus en plus conscients du manque d'offre, et font des efforts en ce sens, c'est quand même avec une certaine prudence qu'ils entrent dans le marché de la bédé jeunesse.
VALÉRIAN MAZATAUD
LE DEVOIR

On dirait que les parents trouvent qu'il y a, peut-être, quelque chose de moins noble dans la bédé que dans les livres jeunesse plus traditionnels
LUCIE PAPINEAU

du livre. Beaucoup de jeunes viennent nous rencontrer et la fameuse phrase "pour les 7 à 77 ans", associée au lectorat de Tintin, s'applique parfaitement à cette série. »

Idem aux Éditions de La Bagnole, maison spécialisée en littérature jeunesse, qui a lancé sa collection de bédés jeunesse, Mes albums à bulles, il y a de cela quatre ans. Lucie Papineau, directrice de la collection, estime que la production dans ce créneau représente environ 10 % de la production totale.

« Ça fait quatre ans que cette collection existe parce que je trouvais qu'il y avait très peu de bédés pour les tout-petits. Nos livres sont destinés à des enfants qui apprennent à lire, ou qui ne savent pas encore lire. Donc ce sont les parents qui leur font la lecture. Ce n'est pas un créneau qui est si facile que ça et ce n'est pas celui qui vend le plus. Oui, il y a quelques titres populaires chez les ados, mais pour ce qui est de la bédé pour les tout-petits, ce n'est pas encore très populaire. On dirait que les parents trouvent qu'il y a, peut-être, quelque chose de moins noble dans la bédé que dans les livres jeunesse plus traditionnels. »

Une question de sous

Lorsque l'on pose la question à Lucie Papineau, à Frédéric Gauthier et à Denis Côté, à savoir pourquoi c'est si compliqué à faire, les trois répondent grosso modo la même chose : ça coûte cher en titi ! Selon Denis Côté, il ne faudrait pas négliger les maigres avances (un premier paiement fait aux auteurs avant même que le livre ne soit sorti et dont la somme sera déduite des recettes éventuelles) offertes ici. « Elles sont beaucoup plus grosses en Europe qu'ici, parce que les éditeurs ont moins d'argent. Les créateurs n'ont pas nécessairement envie d'embarquer dans un projet pour lequel ils ne feront peut-être même pas leurs frais. »

Évidemment, il est injuste de comparer le marché européen à celui d'ici, qui est beaucoup plus petit. Frédéric Gauthier et Lucie Papineau en sont conscients. « C'est beaucoup de travail pour un illustrateur. Ce sont de gros projets qui sont difficiles à rentabiliser. On donne des avances qui ne correspondent pas à l'ampleur de la tâche. C'est difficile quand on sait qu'on va vendre 2000 exemplaires, au mieux », explique-t-elle.

Toutefois, il y a maintenant une volonté, et les stratégies qui viennent avec, chez les éditeurs de mieux occuper cet espace, comme le dit Frédéric Gauthier : « On s'est ouverts à développer ce créneau-là puisqu'il y a de l'intérêt. Quand on a développé le projet *13e Avenue* [François Vigneault et Geneviève Pettersen], l'idée était de s'inspirer des mangas [bandes dessinées japonaises], qui sont très populaires chez les jeunes. L'idée est de travailler ça sous forme de série avec une fin qui invite le lecteur à lire le prochain numéro, et de faire de trois à cinq albums. C'est la première fois qu'on travaille de cette façon. Par exemple, pour *Le facteur de l'espace*, ce n'était pas planifié qu'il y en ait d'autres. C'est le succès du tome 1 qui a ouvert la porte à des suites. Il y a même une série d'animation et un jeu vidéo, inspirés du facteur, qui sont en développement. Alors, la bédé jeunesse nous mène à autre chose ! »

Le chemin est encore long, mais, au moins, les premiers pas sont faits et ils semblent mener vers la bonne direction. Reste à voir, maintenant, si le créneau de la bédé jeunesse va véritablement emboîter le pas à celui de la bédé pour adultes, qui se porte relativement bien ici. C'est à suivre.

BANDE DESSINÉ



Les règles... quelle aventure !
★★★★
Élise Thiébaut et Mirion Malle, Les Éditions du Remue-Ménage, Montréal, 2019, 71 pages (pour préados, ados, et les autres !)

Voilà exactement le genre de plaquette sur laquelle on aurait tous voulu tomber un jour, préados ou ados, filles ou garçons. Rempli d'humour et factuellement irréprochable, ce guide décomplexé sur les menstruations épate par son approche d'équilibriste, à cheval entre science et culture, entre croyances (balayées) et références (savamment articulées). À la plume, la journaliste et féministe Élise Thiébert manie le fleuret avec aplomb, distillant son savoir avec juste ce qu'il faut de légèreté et de gaillardise pour dissiper tous les malaises. La dessinatrice et blogueuse Mirion Malle ajoute un grain de sel bien personnel à cette entreprise inclusive française aux contours féministes assumés qui connaît ici une nouvelle incarnation toute québécoise grâce aux éditions du Remue-ménage. La mise en page ludique et aérée fait le reste. À laisser traîner subtilement (ou pas) partout.
Louise-Maude Rioux Soucy

BANDE DESSINÉE



Elma, une vie d'ours
T. 2 : Derrière la montagne
★★★ 1/2
Textes d'Ingrid Chabbert, dessins de Léa Mazé, Paris, Dargaud, 2019, 45 pages (4 à 10 ans)

« Petit singe, ta vie n'est pas une vie, c'est un destin », lance Papa ours à Elma, sa fougueuse, un brin colérique, et immensément câline petite fille choisie. On retrouve le duo désassorti en pleine course contre la montre, aux abois devant la montée des eaux maudites qui menacent leur monde. Comme Baloo avec Mowgli, Papa ours a résolu d'aimer et de protéger cette petite d'humain comme si elle était de son sang, attachement qu'elle lui rend bien. Cette tendresse partagée habite toutes les cases de Léa Mazé dont le trait beau et délicat atteint des trésors de finesse et d'inventivité. Sa palette mordorée est traversée de bleus chauds et découpée en cases aériennes et futées qui donnent aux textes charmants, mais un peu convenus d'Ingrid Chabbert (une prophétie, encore, vraiment ?!) un souffle épique certain. Un tendre récit d'apprentissage qui pique juste ce qu'il faut.
Louise-Maude Rioux Soucy

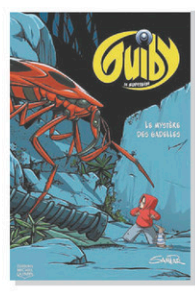
BANDE DESSINÉE



Olga
T. 3 : Par-dessus la tête
★★★★
Élise Gravel, texte en français d'Iris Boudreau, Éditions Scholastic, Toronto, 2019, 185 pages (8 à 12 ans)

Olga et son inséparable olgamus, Bof, sont de retour pour de nouvelles aventures métaphysico-scientifiques. Cette fois, la zoologiste en herbe et sa créature extraterrestre (un adorable croisement entre un cochon dodu, un chien pelé et un ornithorynque pour ses pattes palmées) en ont plein les bras avec sept bébés olgamus au frais dans le frigo. Écrit sur le ton délicieux d'un carnet d'observation, ce récit nous plonge dans leur quotidien chamboulé avec beaucoup d'humour et de verve. De toute évidence, la formule n'est pas épuisée, et on y plonge avec le même plaisir vif qu'on avait eu à découvrir le monde décalé d'Olga au premier tome. Élise Gravel a le chic pour imaginer des héroïnes complexes, à la fois uniques en leur genre et universelles d'esprit. Elle a surtout le génie d'infuser ici un peu de science et de magie à une série qui ne manque ni de sel ni de crocs. Craquant.
Louise-Maude Rioux Soucy

BANDE DESSINÉE



Guiby, le superbébé
T. 1 : Le mystère des gadelles
★★★
Sampar, Éditions Michel Quintin, Montréal, 2019, 64 pages (8 à 10 ans)

À trois ans et demi, Guiby maîtrise déjà l'art de la double vie : bambin le jour, génie aventurier la nuit. Le héros de Sampar, Samuel Parent à la ville, emprunte au look du bébé joufflu autant qu'à celui du grand ado efflanqué, tétine à la bouche et kangourou rouge enfoncé sur la tête. À ses côtés, un rat mal équarri et un petit monstre ébouriffé lui tiennent lieu de complices. Si on excepte la mise en place, un brin longuette et didactique, cette aventure du superbébé né en 2013 en couverture souple se déplie rondement dans *Le mystère des gadelles*, une première version cartonnée qui débute au moment où disparaît le lapin de Mady, la petite voisine. Les dessins sont magnifiques, nous plongeant dans un bestiaire mêlant insectes réels et créatures fabulées plus grandes que nature. Le grand format sied à merveille à l'énergie frondeuse de Guiby. Le texte reste un peu convenu, mais le tout exhale une belle énergie, petits frissons en prime.
Louise-Maude Rioux Soucy



Depuis quelque temps, auteurs, illustrateurs et éditeurs jouent d'audace et d'inventivité pour décoincer le genre.
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Le documentaire dans tous ses états

La diversité formelle du documentaire jeunesse laisse place à mille et un possibles

CRITIQUE CROISÉE
MARIE FRADETTE
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Si le documentaire n'est encore pour plusieurs qu'un ouvrage de vulgarisation présenté le plus souvent de façon schématique avec encadrés, photographies et autres détails plutôt formels, force est de constater que, depuis quelque temps, auteurs, illustrateurs et éditeurs jouent d'audace et d'inventivité pour décoincer le genre. Coup d'œil sur un courant qui se poétise.

Ainsi en est-il, par exemple, de l'abécédaire, ouvrage en apparence essentiellement didactique qui a pour mission bien précise de présenter l'alphabet aux petits. Mais comment faire pour revoir le tout sans emprunter des ornières ?

Christiane Duchesne s'est posé la question en 2009 avec son livre-disque *Wapiti !* (La montagne secrète), fouillant de nouveaux mots, autres que ce sempiternel « wagon », par exemple, lorsque vient le temps de parler du « w ».

Sans exploiter d'autre support que le livre, Iris Amizlev et Pnina C. Gagnon relèvent le défi à leur façon. Depuis le « a » de l'abeille au « z » du zèbre, *Tout le monde dort* (Le passage) raconte la vie et le sommeil du monde animal, le tout en laissant défiler l'alphabet.

Ainsi apprend-on que le vervet, petit singe d'Afrique, dort assis dans les arbres ou en équilibre sur une branche, que le sommeil du xiphophore, poisson d'eau douce, « ressemble à un état de rêve éveillé ».

Non seulement la plupart des animaux mis en scène permettent au lecteur de découvrir certaines espèces moins connues, mais la signature graphique prend des airs d'œuvre d'art. Pnina C. Gagnon illustre chaque animal de façon intuitive, enveloppant chacun d'eux d'une aura poétique.

On entre dans cet ouvrage comme on entre dans un musée, en silence, se délectant de chaque tableau, se laissant porter par l'univers particulier de chaque animal.

En éternel et fabuleux cabotin, Olivier Tallec offre pour sa part avec *L'abécébêtes* (Actes Sud Junior) un truculent et décalé tour de l'alphabet. Chaque lettre devient un poème loufoque dans lequel l'allitération ou l'assonance assurent le rythme.

Ainsi, en est-il de l'âne albinos, qui « assis sur son ananas arrose abondamment les ailes de l'albatros accordéoniste », ou encore « du renard rasant une rainette en ramequin se raidit en raison des railleries d'un rat rieur en redingote ».

C'est donc 26 lettres et autant d'histoires surréalistes qui trouvent écho dans les illustrations colorées et évocatrices de Tallec. Reprenant l'essentiel du poème, elles ajoutent à la folie de l'ensemble, créant un tout à la fois instructif — les enfants apprendront beaucoup de nouveaux mots — et délirant.

En complément

***Mon premier livre d'art. Le sommeil* de Shana Gozansky (Phaidon).** Cet album propose à travers 34 tableaux d'artistes de divers horizons une plongée dans les bras de Morphée. Le texte met en lumière l'importance de dormir, phénomène qui trouve écho dans les peintures ou les sculptures choisies. Ainsi en est-il, par exemple, de l'œuvre de William Turner, *Coucher de soleil écarlate*, choisie par l'autrice pour représenter le moment d'aller au lit. Brillante façon d'initier les petits à l'art.

***Mémoires d'une pelure* d'Angèle Delaunois et Benjamin Deshaies (Les 400 coups).** Depuis la pomme, qu'elle recouvre d'un beau rouge, jusqu'à ce jour où elle se fait dépouiller de sa chair, la pelure entreprend un long voyage dans une immense boîte, entourée de coquille d'œuf, de vieux pain, de vers de terre et autres bestioles. Puis, le printemps venu, elle devient terre, prête à aller nourrir le pommier qui l'a vue naître. Simple, concis, ce petit album permet de se placer à hauteur de la nature et de sentir de près l'importance et la beauté du compostage.

***Tout le monde à table !* d'Alexandra Maxeiner et Anke Kuhl (La joie de lire).** Après *La famille dans tous ses états*, le duo s'attaque à l'alimentation. Depuis notre façon de manger jusqu'à notre rapport à la nourriture, ce dernier aborde différents sujets, allant du gaspillage à la disette en passant par les méthodes de production. C'est, en fin de compte, un tour d'horizon riche en pistes de réflexion présenté sous forme de capsules. Le tout avec humour et désinvolture.

Raconter la vie

Si l'histoire de l'humanité a été racontée plusieurs fois, que notre passage sur la Terre depuis la naissance jusqu'à la mort l'a été tout autant, Christian Borstlap et Bruno Gibert ont respectivement trouvé un angle singulier pour le faire à leur tour sans jouer de répétitions. « Il y a très longtemps, bien avant que de longs fils blancs se mettent à pousser sur nos oreilles… Un mélange de poussière d'étoiles, de météores, de lumière solaire et d'autres choses encore inexpliquées créa… la vie »

Ainsi s'amorce *À propos de la vie* (Comme des géants), album documentaire dans lequel Borstlap retrace non pas l'évolution de l'homme, mais ce qui témoigne de la vie : la respiration, la perception, le mouvement, la survie, l'immensité et le microcosme, et plus encore.

En peu de mots, mais appuyé d'illustrations à la fois tendres et intemporelles, c'est l'essence de ce qui constitue l'existence qui nous est présentée. Dans ce qu'elle a de plus simple et de plus complexe.

Les tableaux se suivent et ne se ressemblent pas, offrant à l'œil averti le loisir de découvrir la vie ici, là, cachée, prête à sauter. Adapté d'un court-métrage d'animation, l'album est le premier livre carboneutre de Comme des géants. Quand tout concourt à créer du sens.

La vie, c'est aussi, d'un point de vue mathématique, un nombre infini de chiffres. Souffler 90 bougies d'anniversaire par exemple, c'est profiter de 4692 dimanches, c'est vivre 32 850 jours, c'est se coucher et se lever 32 800 fois, en ajoutant 50 nuits blanches, c'est naître et mourir une fois et c'est 4 000 000 000 de battements de cœur. Voilà du moins ce que nous raconte Bruno Gibert dans *Toute une vie en chiffres* (Actes Sud Junior).

Bien sûr, ces résultats sont la somme d'une moyenne établie à partir d'Occidentaux — de Français plus précisément — omnivores, issus de la classe moyenne.

Les heures passées au téléphone, au bureau, sous la douche, la quantité de viande ingérée excluent ici bon nombre de citoyens.

Malgré ce côté peu inclusif, l'exercice est intéressant et permet de prendre le pouls différemment de notre mode de vie. Les illustrations faites de lignes pures — qui rappellent d'ailleurs celles de Cécile Gariépy (que l'on a pu découvrir avec l'album tout carton *Coup de vent* paru à La Pastèque) — assurent un bel équilibre avec le texte.

Tout le monde dort / Abécébêtes // À propos de la vie /// Toute une vie en chiffres

Iris Amizlev et Pnina C. Gagnon, Les éditions du passage, Montréal, 2019, 62 pages (7 ans et plus) / Olivier Tallec, Actes Sud Junior, Paris, 2019, 58 pages (5 ans et plus) // Christian Borstlap, traduit par Nadine Robert, Comme des géants, Montréal, 2019, 56 pages (5 ans et plus) /// Bruno Gibert, Actes Sud Junior, Paris, 2019, 56 pages (8 ans et plus)

S'il te plaît, dessine-moi un labo

Un bédéreportage présente 44 laboratoires de France

ENTREVUE
STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

L'acronyme du LAPA résume un nom à coucher dehors, le Laboratoire archéomatériaux et prévision de l'altération, rattaché au Commissariat à l'énergie atomique de France. Le site du plateau de Saclay, à une vingtaine de kilomètres au sud de Paris, propose « une belle architecture d'après-guerre », comme le résume le chapitre qui lui est consacré dans le nouveau livre *Dans le secret des labos* (Dupuis).

« Tout a été construit dans les années 1950. En béton armé », ajoute une bulle de cette très instructive et non moins originale bédé, qui fait faire un tour de France guidé des centres de recherche. Ce pays est trop souvent ramené à son patrimoine naturel et culturel. Voici plutôt son portrait du côté cérébral, scientifique et technique. Le dessin est en lignes claires, les explications aussi.

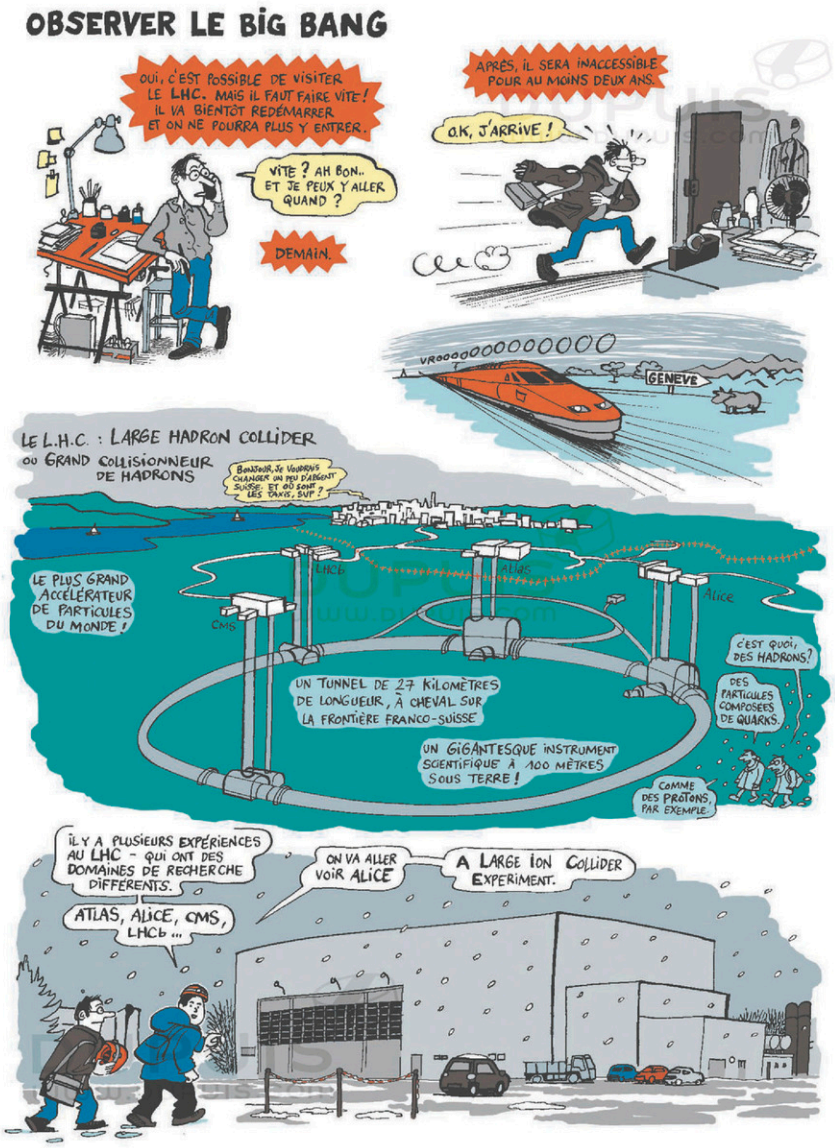
Dans le cas du LAPA, le bédéiste reporter Jean-Yves Duhoo raconte et illustre les recherches menées sur la ferraille à l'intérieur du béton armé et de constructions plus anciennes. Les analyses permettent de comprendre les « archéomatériaux », mais aussi de s'atteler à la « prévision de l'altération » pour mieux construire des édifices capables de résister des millénaires s'il le faut, par exemple pour entreposer des déchets nucléaires.

De 9 à 99 ans

Ce travail exemplaire découle d'une proposition du journal *Spirou*, qui cherchait à illustrer une rubrique scientifique pour les jeunes de 9 à 99 ans. L'album de près de 200 pages reproduit une bonne part des planches de la série Le Labo.

« La bande dessinée, c'est mon langage à moi, dit au *Devoir* le bédéiste joint à Paris. Le dessin permet une compréhension facile de domaines parfois complexes, ce qui constitue le défi de la vulgarisation. Le dessin permet en plus une approche humoristique. En tout cas, c'est une de ses composantes qui permet de dédramatiser des questions lourdes. On pourrait se dire, oh là là, la physique, je n'y comprends rien. Pourtant, quand on dessine les explications de manière très simples, c'est très efficace et ça devient très abordable. »

La mécanique de ce bédéreportage est expliquée par une planche d'introduction, comme de fait. L'auteur y raconte avoir visité des laboratoires pendant dix ans, toujours avec la même démarche, en prenant contact avec une première personne, puis une autre, jusqu'à ce que le réseau de savants s'étende à la France entière. À tout coup, le reporter atypique se donnait comme règle de visiter ces « endroits extraordinaires parfois complexes », comme il l'écrit dans l'album.



Jean-Yves Duhoo hésite à hiérarchiser ses sites pour citer un chouchou. Un peu forcé, il avoue tout de même avoir été impressionné par le Grand collisionneur de hadrons, près de Genève.
ILLUSTRATION JEAN-YVES DUHOO

Mammouth en stock

L'album présente 44 laboratoires au total, répartis autour de quatre thèmes : espace et temps (le temps atomique, les trous noirs, les particules de l'espace...) ; au cœur de la matière (observer le Big Bang, petits et gros cristaux...) ; le vivant (génétique du mammouth, stress des plantes, horloges biologiques...) ; et le génie humain (l'homme de Néandertal, la Sainte-Chapelle, le TGV, la recherche musicale...).

Jean-Yves Duhoo hésite à hiérarchiser ses sites pour citer un chouchou. Un peu forcé, il avoue tout de même avoir été impressionné par le Grand Collisionneur de hadrons, près de Genève. L'anneau souterrain de près de 27 kilomètres de circonférence permet d'observer les forces en présence dans le Big Bang.

Le reporter au crayon ajoute avoir eu de la difficulté à organiser les rencontres avec certains centres et n'avoir abandonné le traitement que d'un seul sujet, celui concernant les mathématiques fondamentales. « J'avais affaire à des gens qui exploraient des concepts en travaillant avec des ordinateurs. Visuellement, je n'ai pas su comment aborder cette question. J'ai besoin de m'appuyer sur des éléments visuels qui me parlent à moi. »

Je devais voir sur place. Je faisais des photos pour aide-mémoire, mais l'essentiel, c'est ce que je perçois moi, visuellement. Je n'ai jamais fait de reportage d'après photos sans être allé sur place. L'important, c'est la présence, la perception de l'espace, des machines, des couleurs, des ambiances particulières. C'est aussi une rencontre avec les scientifiques qui m'expliquent ce qu'ils font, là où ils le font.

JEAN-YVES DUHOO

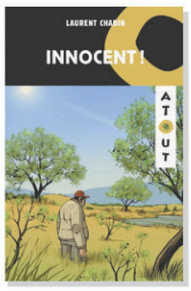
Toutes les pages, toutes les informations ont été vérifiées par des experts. Le va-et-vient entre le reporter et son sujet a permis d'affiner le vocabulaire, de décanter les explications. « Les scientifiques ont cette tendance naturelle à préciser les précisions et donc à rajouter du texte. J'ai freiné cette habitude pour rester simple. »

Jean-Yves Duhoo s'engagera probablement dans une nouvelle série pour *Spirou* concernant cette fois les techniques et les sciences de l'environnement. On se le souhaite.



Dans le secret des labos
Jean-Yves Duhoo, Dupuis, Charleroi, 2019, 192 pages

Se méfier des apparences



Innocent !
★★★ 1/2
Laurent Chabin, Éditions Hurtubise – Atout, Montréal, 2019, 148 pages (10 ans et plus)

Il peut sembler un peu prématuré de proposer une enquête policière à des préadolescents. Puis, on se dit que les émotions fortes et l'intensité font certes partie de la vie des enfants grands et petits et que si « la chose » est bien ficelée…

Rassurez-vous tout de suite, elle l'est ! Laurent Chabin est un vieux routier ayant déjà écrit plus d'une vingtaine d'histoires pour ados et préados en plus de son abondante contribution d'auteur de polars pour adultes. Un pro. Un orfèvre du genre.

Son histoire met en scène Thomas, 11 ans, témoin d'une scène traumatisante au beau milieu de ses vacances d'été : il découvre le cadavre d'une femme assassinée près de la rivière. Sous le choc, il entend aussi une sorte de plainte qui s'élève dans l'air du matin alors qu'il voit Bébé, l'idiot du village, quitter en courant les lieux du crime. Qu'il le veuille ou non, Thomas devient le témoin-clé de l'affaire.

Un alibi béton

Les policiers mettent rapidement la main sur Bébé et retrouvent sur lui le foulard de la victime, Norah : tout semble l'accabler. Mais les apparences sont souvent trompeuses et, au moment où les ragots se mettent à voler dans toutes les directions, on relâche bientôt Bébé, qui a un alibi béton.

Et l'assassin court toujours… On ne vous en dira pas plus, sinon que Thomas est vraiment au cœur de l'histoire et que son sens de l'observation aidera à faire la lumière sur tout cela.

L'histoire est menée rondement, habilement, avec Thomas la plupart du temps dans la position du narrateur, ce qui permet au jeune lecteur de vivre l'aventure intensément, de l'intérieur. Les personnages sont crédibles, l'écriture vive, sans compromis… et votre ado aura eu l'occasion de vibrer sérieusement, bien assis dans son fauteuil. *Cool.*

Michel Bélair

Le jeune réfugié



Le garçon au fond de la classe
★★★ 1/2
Onjali Q. Raúf, traduit de l'anglais par Marie Leymarie, illustré par Pippa Curnick, Gallimard Jeunesse, Paris, 2019, 317 pages (9 à 12 ans)

Bouleversée par les images du petit Alan Kurdi, réfugié s'étant noyé dans la mer Égée, l'autrice anglaise d'origine bangladaise Onjali Q. Raúf se rend peu après dans un camp de réfugiés à Calais. C'est là qu'elle puise l'inspiration de son premier roman, *Le garçon au fond de la classe*, où l'on suit les péripéties de quatre enfants de neuf ans souhaitant aider leur nouvel ami, Ahmet, courageux réfugié syrien s'exprimant en kurde, à retrouver ses parents.

Porté par la voix de l'un des quatre attachants jeunes Anglais, dont nous découvrirons graduellement l'identité au fil du récit, histoire de déjouer les attentes, *Le garçon au fond de la classe* aborde la crise des migrants telle que vécue par les élèves d'une école provenant de différentes classes sociales. À travers le regard naïf, bien intentionné et rempli d'empathie du personnage principal, Onjali Q. Raúf aborde par la bande l'intimidation, le racisme systémique, l'injustice sociale, le laxisme politique et le pouvoir des médias.

Gros programme, direz-vous. Certes, mais ne craignez rien pour vos jeunes lecteurs puisque l'autrice traite habilement chaque sujet avec des explications claires et concises ainsi qu'avec des exemples de la vie quotidienne en faisant entrer en scène des personnages adultes, lesquels ne sont pas tous vertueux ni ouverts d'esprit. Pas plus que les enfants d'ailleurs, dont certains sont cruels et aucunement charitables. Bref, comme dans la vie.

Tendre, drolatique et touchant, *Le garçon au fond de la classe* s'avère un roman vibrant, mené tambour battant, avec des moments tour à tour plausibles, cocasses et choquants. On tiquera peut-être devant quelques grosses ficelles et coups de théâtre, mais on ne résistera pas à la générosité, à la témérité et à la débrouillardise des petits héros. Et on se laissera surtout prendre par l'émotion devant la résilience d'Ahmet.

Manon Dumais



Le monde a changé. Catherine Girard-Audet en a conscience. Signant depuis 12 ans *L'ABC des filles, guide pratique pour les adolescentes*, elle a ajouté dans les éditions 2019 et 2020 un lexique sur l'identité sexuelle.
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Les mots pour le dire

Comment la littérature pour ados parle-t-elle de sexualité aux jeunes ?

GRAND ANGLE
NATALIA WYSOCKA
LE DEVOIR

« Qu'est-ce que ça fait, en dedans, quand on sent le poids de quelqu'un que l'on aime sur soi ? Quand ses mains froides entrent en dessous de notre t-shirt pour la toute première fois ? » Pour parler de sexualité dans *Fé M Fé*, Amélie Dumoulin a choisi le pouvoir de l'évocation. « Je n'avais vraiment pas envie de faire de la *porn* d'ados ! Plutôt que d'offrir une sexualité graphique, je souhaitais exprimer des choses par la littérature. Passer par les sens. »

Et les sens explosent dans son roman qui suit Fé, presque 15 ans, qui s'éprend de la styliste Fé(lixe). Au cœur de ce récit, un désir « de célébrer ». « Quand je l'ai écrit, je vivais dans le Village. Et je voyais de plus en plus de filles se tenant par la main, s'embrassant. Je trouvais ça super beau. Il y a des endroits dans le monde où ça chie, où on se fait tuer parce qu'on est gai ou lesbienne. Mais ici, même si c'est loin d'être parfait, ça se peut. »

Amélie Dumoulin éprouvait toutefois « un petit sentiment d'imposture » : « Je ne suis pas lesbienne. » Comment a-t-elle trouvé une telle justesse de ton ? « En posant des questions super gênantes à mes amies qui le sont ! Genre, quand vous étiez amoureuses à 14 ans, est-ce que vous regardiez vraiment les filles qui vous plaisaient ? Est-ce que ça passait par le corps ? » Elle a eu les réponses. Puis des conseils de son « écrivami » Simon Boulerice, modèle en littérature jeunesse, pour recevoir les *coming out* d'ados, leurs confessions bouleversantes.

Ado, qu'aurait-elle aimé lire dans les romans ? « J'aurais aimé me faire parler de cul, mais d'une bonne manière ! » La manière fine et éclatante qu'elle a employée pour parler



d'amours homosexuelles dans *Fé M Fé* et sa suite, *Fé Verte*, a fasciné. « Ce n'était pas calculé, mais le roman est arrivé dans une mouvance. Il faut se le dire : les choses ont bougé depuis les cinq dernières années. »

Q pour *queer*

Le monde a changé. Catherine Girard-Audet en a conscience. Signant depuis 12 ans *L'ABC des filles, guide pratique pour les adolescentes*, elle a ajouté dans les éditions 2019 et 2020 un lexique sur l'identité sexuelle, où elle définit les termes « cisgenre », « *queer* » et « pansexualité ». « Je suis née en 1981. À l'époque, soit tu étais gai, hétéro ou bi. Maintenant, c'est bien plus éclaté. Les jeunes rejettent ces étiquettes ; elles existaient déjà par le passé, mais elles étaient moins bien vues ou abordées. » Pour l'abécédaire, elle a invité Laurence Beaupré-Battisti à écrire sur son expérience de femme trans. « Je voulais savoir comment on se sent, comment se passe la transformation ; avoir la perspective de quelqu'un qui le vit, c'est encore plus riche. »

En parallèle de son guide, Catherine Girard-Audet écrit la série *Léa Olivier*, où la sexualité est plus « délicate ». « Comme j'ai des lectrices de 9 ans, on n'est pas dans le graphique, on est dans le sentiment. » Sa pétillante héroïne terminant le secondaire, l'autrice planifie d'écrire « la première fois » de Léa. « Ce serait hypocrite de ne pas l'aborder. Je voulais attendre qu'elle soit rendue à un bon moment dans sa vie amoureuse, que ce soit consentant, sans pression. Après tout, on parle d'intimité entre deux personnes. C'est subtil, complexe. »

Geneviève Labelle insiste sur l'importance de bien traduire cette complexité. « Si on vise une éducation sexuelle pour les ados par la littérature, il faut amener du contexte, des émotions, des questionnements. » Bien plus que de simples scènes descriptives. Si la sexologue et psychothérapeute devait conseiller un auteur jeunesse pour mieux traiter de tels sujets, elle insisterait sur l'importance de ne pas « généraliser sa propre expérience, de ne pas reproduire des clichés, des stéréotypes, des visions négatives et étroites de la sexualité ». Bref, de se questionner. « Je comprends la différence entre une fiction et la réalité, et je suis d'accord avec la liberté de l'artiste, mais on est quand même responsables de ce qu'on met sur la place publique. »

Sur cette place, les jeunes lecteurs commencent enfin à avoir lentement accès à plus de personnages LGBTQ+. « C'est intéressant de libérer l'espace pour des gens qui ne pouvaient pas s'identifier à des modèles auparavant, dit Geneviève Labelle. Or, il faut être vigilant et le faire adéquatement, sans blesser les minorités qui doivent déjà se battre pour exister. Si on aborde les enjeux trans, par exemple, il faut se tenir à jour du vocabulaire. Il y a des choses qu'on disait il y a cinq ans qu'on ne dit plus. Il faut bien traduire les réalités, faire preuve de sensibilité. Après, on peut faire vivre ce qu'on veut à notre personnage. »

De Marie-Tempête à Lili-la-Lune

Adolescente, Amélie Bibeau trouvait les personnages des romans pour son âge drôlement sages : « Je trouvais tout aseptisé, censuré. » Puis, elle est tombée sur la série *Marie-Tempête*, de Dominique Demers, et celle des *Cassiopée*, de Michèle Marineau. « C'est la première fois qu'on en parlait de façon honnête. »

C'est cette consigne qu'elle s'est donnée en se lançant dans l'écriture des quatre tomes de *Lili-La-Lune*. Être honnête. Réaliste. Pas question d'enjoliver. D'autant plus qu'elle aborde la grave question des agressions sexuelles, de leurs conséquences, ce qui arrive lorsqu'on porte plainte. La scène où l'héroïne se fait agresser a été difficile à écrire pour la Sherbrookoise. « Il fallait que je sois juste. Et crue. Mais pas déplacée. Chaque mot a été pesé. Évalué, réévalué. Trop ? Pas assez ? Il y a le mot "pénis" une fois. Il est voulu. »

Pour parler de sexualité saine et consentante, Amélie Bibeau passe par la suggestion, joue avec les images et les arrêts sur ces dernières. Devant une scène se terminant par une main glissée sous la jupe, « le lecteur de 18 ans comprend ce qui se passe ; celui de 12 pense qu'il touche sa cuisse, c'est tout ».

Grâce à son authenticité, la créative autrice reçoit souvent des remerciements. « C'est rare qu'on parle de vraies affaires comme ça ! » lui a écrit une fan de Lili. Or, c'est un lecteur de *Derrière le masque*, sa nouvelle série consacrée à la lutte et à la sexualité du point de vue d'un ado de 17 ans, qui lui a fait le compliment suprême : « C'est le roman le plus adolescent que j'aie jamais lu. »

Papi Hubert

LOUIS CORNELLIER



Selon une idée reçue, le Québec moderne, en abandonnant la pratique religieuse, se serait converti à l'esprit scientifique. Permettez-moi d'en douter. Il ne s'agit pas, en effet, de se croire scientifique pour l'être.

Dans un rapport publié en 2013, le Conseil supérieur de l'éducation affirmait que « la science demeure, encore aujourd'hui et dans bien des écoles, une discipline passablement délaissée ».

En septembre 2019, dans *Québec Science,* le journaliste Joël Leblanc disait avoir rencontré, lors de ses tournées dans les écoles, des centaines d'enseignantes « souffrant d'une allergie aux sciences », une attitude attribuable à leur manque de formation en la matière et à de mauvais souvenirs scolaires reliés à cet univers. Elles ne sont pas seules.

Dans les médias grand public, les sujets scientifiques ne cartonnent pas vraiment. Quand il m'arrive d'en traiter dans cette chronique, je suis bien conscient que je m'adresse à un lectorat plus restreint que quand je parle de politique, par exemple. La science, au Québec, tout le monde se dit pour, mais peu nombreux sont ceux qui la chérissent vraiment.

D'où l'importance d'une figure séduisante comme celle d'Hubert Reeves, maître d'une vulgarisation scientifique capable de faire aimer la composition des étoiles au quidam. Il y a, au Québec, d'autres astrophysiciens de talent versés en vulgarisation, comme Pierre Chastenay et Jean-René Roy. Le charisme de Reeves, cependant, est inégalable.

Avec son allure et son ton de bon grand-père, le scientifique octogénaire sait charmer. Reeves, en effet, n'est pas qu'un savant ; c'est un conteur et un poète qui donne aux connaissances une vibration humaine.

Dans *Le chemin de l'école* (Leméac, 2019), Yvon Rivard affirme que, « si l'étude des sciences rebute, c'est qu'on les a déconnectées [...] des émotions pour les confier aux bons soins des seules aptitudes intellectuelles ». Dans *Comment je vois le monde* (Champs, 2017), Albert Einstein écrit que « l'esprit scientifique, puissamment armé en sa méthode, n'existe pas sans la religiosité cosmique », c'est-à-dire sans le désir d'« éprouver la totalité de l'Étant comme un tout parfaitement intelligible ».

On ne fait pas de la science que pour faire marcher des choses, mais parce qu'on veut comprendre profondément le monde et sa source. En chantant, selon les titres de ses plus célèbres ouvrages, la « patience dans l'azur » et les « poussières d'étoiles », Reeves retrouve l'émotion dans sa quête de vérité.

Dans *Je chemine avec Hubert Reeves* (Seuil, 2019, 128 pages), un recueil d'entretiens avec l'éditrice Sophie Lhuillier destiné aux jeunes qui cherchent leur voie professionnelle, le scientifique raconte, très simplement, son parcours et explique les raisons qui l'ont motivé à devenir astrophysicien. Son charisme, encore une fois, opère.

Né en 1932 de parents qui n'étaient pas des scientifiques, Reeves dit devoir l'élan de sa vocation à sa grand-mère conteuse et au père Louis-Marie, un moine trappiste, ami de la famille, qui l'a initié à la botanique.

Quand on lui demande, vers 6-7 ans, au catéchisme, qui sont les êtres invisibles, le petit Hubert, au lieu de répondre « les anges », dit « les microbes ».

Il n'a jamais été un premier de classe, confie-t-il, mais il a eu la grâce, dès le début, d'être habité par le « démon de la connaissance ». C'est l'essentiel, évidemment, diront toutes les personnes de culture, mais que faire quand la famille échoue à transmettre cette curiosité ? Il reste l'école, bien sûr, mais aussi, dit Reeves, le travail de vulgarisation.

Et la grande force de Reeves, dans cette mission, tient à sa capacité d'insuffler un caractère humain aux sciences de la nature. Spécialiste de la physique nucléaire et plus précisément des éléments chimiques que sont le lithium, le béryllium et le bore, dont il a contribué à établir les origines, Reeves ne perd jamais de vue, comme le note son éditrice, que, dans l'aventure scientifique, « intelligence et émotion sont complémentaires » et « nécessaires à la compréhension du monde ».

S'il aime tant l'astrophysique, explique-t-il, s'il la considère comme la discipline idéale pour donner le goût de la science à tous, jeunes comme retraités, c'est, dit-il, « parce que les étoiles inspirent le rêve autant que la rationalité ».

Charmant papi encore débordant d'énergie intellectuelle à 87 ans, Hubert Reeves est un inspirant modèle pour une jeunesse en quête d'aventure et de vérité.

Militant écologiste résolu qui rappelle la nécessité de se méfier des positions radicales, scientifique agnostique qui laisse une porte ouverte au mystère, Reeves invite au dépassement, tout en soulignant les dangers — il parle d'expérience, confie-t-il — d'un excès d'ambition. Avec lui, la science est toujours aimable.



Dans *Cerfeuil*, joyau oublié de l'auteur Ludwig Bemelmans publié en 1953, un cerf se lie d'amitié avec un arbre. Cette histoire parle de l'interdépendance de la faune et de la flore, de la résilience de la nature devant l'homme. C'est plus actuel que jamais.
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Amoureux de la lecture, un classique à la fois

Malgré l'offre colossale de nouveautés jeunesse, une poignée d'éditeurs se tournent vers le passé pour y puiser des trésors

GRAND ANGLE
ANNE-FRÉDÉRIQUE HÉBERT-DOLBEC
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Au Québec, bon an, mal an, plus d'un millier de nouveaux livres pour enfants et adolescents se disputent les tablettes des libraires, produits d'un effort colossal d'imagination et de virtuosité. Et le zèle paie : un ouvrage sur trois vendu dans la province se destine à un public jeunesse.

Malgré le renouvellement perpétuel de l'offre, une poignée d'éditeurs tournent leur regard vers le passé pour y puiser des trésors, incontournables ou méconnus, dont le génie demeure imperméable au cruel passage du temps.

Au cours des derniers mois, en plus de nouvelles éditions des intemporels *Cendrillon*, *Jacques et le haricot magique* et *Les trois petits cochons*, des adaptations illustrées de *Maria Chapdelaine*, *Rose Latulipe*, *Roméo et Juliette* et *Comme une peau de chagrin* se sont notamment retrouvées sur les rayons.

« Le temps est un bon indicateur de la valeur d'une œuvre », souligne Damien Hervé, directeur éditorial aux Éditions Auzou, qui est à l'origine de mises à jour de contes parmi les plus célèbres des frères Grimm et de Hans Christian Andersen, ainsi que des *Fables* de La Fontaine.

« Si ces histoires sont considérées comme des classiques, ce n'est pas un hasard. Elles sont partie prenante de notre patrimoine culturel, et il n'en tient qu'à nous de les défendre encore, pour qu'elles traversent un nouveau siècle. »

Ce devoir de mémoire l'a incité à publier un recueil de légendes et de contes québécois qui n'existaient jusqu'alors que dans la tradition orale. « Lorsque l'écrivaine Martine Latulippe était monitrice dans des camps de vacances, elle racontait les histoires de la Dame blanche, de Rose Latulipe, d'Alexis le trotteur et du Bonhomme Sept Heures aux enfants ; des récits qui se transmettent autour du feu depuis des générations, mais qui sont néanmoins en train de se perdre. En les réécrivant, on les préserve de l'oubli », raconte M. Hervé.

Des œuvres qui voyagent

Nadine Robert, fondatrice de la toute jeune maison d'édition Le Lièvre de mars, a fait de la réédition d'albums épuisés des six dernières décennies sa mission principale. « Cette idée provient du constat que la durée d'un livre, en 2019, est très courte. C'est vertigineux de songer à tous les recueils qui ont été publiés et qui sont tombés dans l'oubli, dont certains ont une valeur incommensurable. »

L'éditrice s'intéresse notamment aux œuvres internationales originales ou issues de la tradition orale, qui ont connu, dans leur pays respectif, un grand succès auprès des enfants. On retrouve donc, dans son catalogue, des récits en provenance du Japon, de la République tchèque, de la Finlande et de la Russie.

« Ces œuvres résonnent toutes encore aujourd'hui et permettent aux enfants de réfléchir à des enjeux qui les touchent directement. Dans *Cerfeuil*, par exemple, joyau oublié de l'auteur américain Ludwig Bemelmans publié en 1953, un cerf se lie d'amitié avec un arbre. Cette histoire parle de l'interdépendance de la faune et de la flore, de la résilience de la nature devant l'homme. C'est plus actuel que jamais. »

En plus de permettre à une nouvelle génération de découvrir et de s'approprier une œuvre marquante, la réédition de livres jeunesse est une occasion de leur donner une nouvelle vie auprès d'éditeurs internationaux. Tout récemment, le Groupe d'édition la courte échelle a vendu les droits du roman *Un été de jade*, de Charlotte Gingras, en Russie, ainsi que la série « Rosalie » en Iran.

« Le premier tome, *Les catastrophes de Rosalie*, a été publié en 1987, indique Marième Talbot, présidente-directrice générale du Groupe. C'est incroyable que ça suscite encore autant d'intérêt. C'est une grande fierté pour nous d'être capables de suivre les tendances et d'innover, tout en créant des œuvres qui sont assez universelles pour rejoindre des jeunes d'une autre génération ou d'un autre pays. »

Des enjeux de marketing

Un tel travail de réédition suppose bien entendu son lot d'enjeux. Ces classiques doivent bien souvent subir une petite modernisation afin de répondre aux attentes des jeunes d'aujourd'hui.

Bien que les éditeurs s'entendent pour dire que les textes ne nécessitent que des modifications mineures, les illustrations originales sont systématiquement améliorées, ou tout simplement mises de côté pour une version plus actuelle.

« Ce serait un sacrilège de toucher aux *Fables* de La Fontaine, soutient M. Hervé. Chaque virgule est en soi un chef-d'œuvre. C'est plutôt du point de vue graphique qu'on fait évoluer l'œuvre, en priorisant un illustrateur actuel ou en modifiant le format. »

Même son de cloche du côté du Groupe d'édition la courte échelle. « On relie tous les textes pour s'assurer qu'il n'y a pas de décalage, mais on n'ira pas jusqu'à ajouter des cellulaires pour actualiser l'œuvre. Pour donner un petit vent de fraîcheur, on retravaille plutôt la maquette graphique et la présentation », précise Mme Talbot.

Ces mises à jour permettent, la plupart du temps, d'abolir la méfiance que suscitent parfois les « vieux livres ». « Je suis constamment en réflexion afin de trouver les meilleurs moyens de les promouvoir, signale Mme Robert. Ce sont bien souvent les adultes qui entretiennent des préjugés sur la pertinence de ces œuvres. C'est malheureux, car les enfants vont adopter toutes les histoires qui leur parlent, peu importe l'époque. »

L'accueil comme condition d'intégration des immigrants

Gregory Charles lance une série documentaire sur ce qui devrait être « une danse à deux »

ENTREVUE
CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR



En invitant chez lui, pour sa série documentaire, Fady, Ivoirien d'origine libanaise, aujourd'hui chef du Service de police de Longueuil, Gregory Charles souhaite recréer l'ambiance familiale d'ouverture au monde. ICI RADIO-CANADA

Pour Gregory Charles, l'immigration devrait être une expérience heureuse. Et pour réussir cette expérience, il faut qu'il y ait des ouvertures du côté des accueillis, comme du côté des accueillants. L'immigration, « c'est une danse à deux », dit-il en entrevue.

Depuis quelque temps déjà, Gregory Charles a choisi de s'employer à faciliter l'intégration des nouveaux arrivants au Québec. Après avoir produit la série de capsules *Je suis Québécois*, dans laquelle il explique le Québec et certains aspects de la langue française aux immigrants, voici qu'il lance la série documentaire *Le vrai nouveau monde*, où il rencontre des immigrants aux profils divers, et permet à son public de les connaître.

Cette démarche, explique-t-il de long en large, lui est notamment inspirée de ses parents, qui aimaient recevoir chez eux des personnes provenant de tous les coins du monde. Il garde un souvenir attendri de ces soirées aux parfums internationaux, où l'on causait autant de politique que de gastronomie. En invitant chez lui, pour sa série documentaire, Fady, Ivoirien d'origine libanaise, aujourd'hui chef du Service de police de Longueuil, ou Cintia, journaliste vénézuélienne venue au Québec pour protéger sa liberté d'expression, il souhaite recréer l'ambiance familiale d'ouverture au monde.

« Mon père était un nouvel arrivant dans les années 1960 », raconte-t-il en entrevue téléphonique. Anglophone originaire de Trinidad et Tobago, Lennox Charles n'a longtemps parlé qu'en français à son fils Gregory, pour s'assurer que celui-ci maîtrise bien cette langue. Jusqu'à la fin de sa vie, lui qui a été happé par une déneigeuse à Montréal, en 2018, Lennox Charles a aussi œuvré pour favoriser l'intégration des immigrants, notamment à travers l'organisme communautaire PROMIS, dans Côte-des-Neiges. Mais l'idée de cette série documentaire est aussi venue à Gregory Charles depuis qu'il préside les cérémonies d'accession à la citoyenneté canadienne, organisées tous les mois par le gouvernement fédéral.

« Je suis devenu très conscient des leitmotive et des motivations qui accompagnent cette réception de citoyenneté, dit-il en entrevue. Je ne compte plus le nombre de gens qui m'ont mis leurs enfants dans les bras en disant : "C'est pour elle ou c'est pour lui qu'on vient ici". » Cette arrivée en sol québécois, il souhaite donc qu'elle se passe le mieux possible.

À titre d'exemple, il cite encore son père, qui, après avoir longtemps demandé qu'on le rapatrie dans son pays, a finalement décidé d'être enterré à côté de Pierrette, sa femme. Or, pour rester ainsi au Québec, il faut l'aimer, dit-il. Certains des immigrants qu'il rencontre dans sa série documentaire vivent au Québec depuis longtemps, d'autres moins. Leurs parcours sont variés. Fady est arrivé au Québec comme étudiant étranger, tandis que Cinthia a fui la répression au Venezuela. On rencontrera aussi un Mexicain qui a été immigrant illégal aux États-Unis avant de venir pour la première fois au Québec comme travailleur saisonnier, un Congolais désormais établi à Joliette qui a vu sa famille mourir durant la guerre, ou une Vietnamienne qui a tout laissé derrière elle avec sa famille, avant de s'arrêter dans un camp de réfugiés à Hong Kong et de s'établir ici.

« Ça n'est pas une série moralisatrice », dit Gregory Charles, qui voulait tout simplement « documenter » l'immigration dans sa diversité pour éviter, notamment, de tomber dans la logique creuse des chiffres. Il relève d'ailleurs qu'on a beau parler énormément de la quantité d'immigrants que le Québec veut accepter, la majorité de ces immigrants ne reste pas au Québec. Plusieurs immigrants ont confié à Gregory Charles avoir trouvé particulièrement difficile de se faire des amis ici.

Gregory Charles aborde aussi un autre écueil à l'immigration, la question de la reconnaissance des équivalences de formation. Il évoque la situation de son propre père, orthopédiste de formation, qui n'a pas travaillé dans son domaine précis au Québec parce que la reconnaissance de ses diplômes a trop tardé à venir.

« Leur histoire m'est familière », dit-il au sujet de ces gens qu'il a rencontrés. En créant la série de capsules *Je suis Québécois*, Gregory Charles souhaitait aussi rendre le Québec plus intelligible aux nouveaux arrivants. Par le biais de ces capsules, il leur explique par exemple, avec un peu d'histoire, ce que sont les cégeps, ou encore le mouvement féministe québécois.

Pour apprendre le français parlé au Québec, il suggère l'apprentissage de diverses chansons, québécoises ou françaises. Une façon d'apprendre la langue qui a fait ses preuves, assure-t-il.

Le vrai nouveau monde
Radio-Canada, samedi, 19 h



C'est une portée sociale que la réalisatrice Geneviève Rioux a souhaité atteindre avec *Moi, j'habite nulle part*. Ce drame se déroule dans une maison d'hébergement pour femmes et est tourné à hauteur d'enfant.

ICI RADIO-CANADA

Courts en séries

En prenant le temps de s'y attarder, on s'aperçoit que la websérie courte est en explosion au Québec

GRAND ANGLE
NATALIA WYSOCKA
LE DEVOIR

Autrefois, l'appellation « série courte » évoquait les mots « petit sketch », « petit gag », « petit *punch* ». En bref, le style popularisé par *Bref*. Les mini-épisodes créés par l'humoriste français Kyan Khojandi qui, encore aujourd'hui, demeurent un modèle du genre. Mais la websérie se multiplie. Le format explose. Et sa portée va au-delà du rire. Même si on s'esclaffe toujours en court.

« C'est vrai qu'il y a beaucoup d'humour, d'ironie, remarque Geneviève Rioux. C'est le *fun*, c'est bon pour la société. » C'est toutefois une portée sociale que la réalisatrice a souhaité atteindre avec *Moi, j'habite nulle part*. Se déroulant dans une maison d'hébergement pour femmes, et tourné à hauteur d'enfant, ce drame teinté d'espoir aborde le sujet de la violence conjugale. Son espoir à elle ? « Que la série puisse sauver quelqu'un. »

Et elle ne parle pas de façon métaphorique. Quand elle dit sauver, elle veut réellement dire sauver. Car, dans ce cas précis, le format court acquiert une puissance autre que simplement créatrice. Il permet à celles qui sont prises dans un cercle de violence de visionner la série rapidement. Loin des regards.

En écrivant le scénario avec Gabriel Sabourin, Geneviève Rioux avait d'ailleurs en tête une mère dont le mari est rendu dangereux, qui n'ose pas parler, ou demander de l'aide. Qui a peur pour ses enfants, qui se demande comment elle pourra payer le loyer. « Je voulais que cette spectatrice puisse regarder notre série en cachette. Qu'elle puisse se dire que partir est possible. Et que dans les maisons d'hébergement, elle sera accueillie gratuitement. Encadrée. »

Chaque épisode se termine ainsi sur le numéro de SOS violence conjugale. Et le propos, qui offre des parcelles de lumière, des idées d'issues, permet de croire qu'une autre vie, dénuée de violence, est à portée de main.

Une deuxième saison est présentement en processus de création. Parlant de création, cette grande téléphage et bouquineuse qu'est Geneviève Rioux ajoute trouver dans la série courte sur le Web un parallèle avec la lecture. « De la même façon que l'on peut décider de visionner un seul épisode ou plusieurs, on peut choisir de lire deux ou trois chapitres à la fois, ou dévorer un roman en quelques heures. »

Et son expérience du format ? « Pendant un moment, je pensais que la websérie courte était réservée aux trentenaires, répond-elle honnêtement. Moi, je n'ai pas 30 ans… mais j'ai des choses à dire ! Aujourd'hui, je vois que ça peut toucher toutes les générations. Et *L'âge adulte*, j'adore ça ! »

Pendant un moment, je pensais que la websérie courte était réservée aux trentenaires. Moi, je n'ai pas 30 ans… mais j'ai des choses à dire ! Aujourd'hui, je vois que ça peut toucher toutes les générations.

GENEVIÈVE RIOUX

Elle n'est pas la seule. Pour une nouvelle fois, l'œuvre brillante imaginée et scénarisée par Guillaume Lambert se retrouve en nomination aux C21 International Drama Awards de Londres, dont les lauréats seront annoncés le 5 décembre. Et pas contre n'importe qui : contre sa série préférée à lui, *Fleabag*. C'est aux côtés de ce succès surprise signé par l'Anglaise Phoebe Waller-Bridge que « *Adulthood* » compétitionnera pour le titre de *Best returning comedy-drama series*. Une catégorie que l'on pourrait appeler « Meilleur série comique-dramatique qui n'en est pas à sa première saison ».

L'âge adulte chez les grands

Les exploits de *L'âge adulte* ne s'arrêtent pas là. L'ensemble est aussi en lice pour le prix de la meilleure série dramatique courte et numérique en compagnie de… *Fourchette*, de Sarah-Maude Beauchesne. Énième preuve, s'il en fallait une, que le format se porte bien, très bien au Québec. « On est en train de défoncer le plafond de verre avec des projets portés par une écriture forte. »

Et c'est en force que Guillaume Lambert est arrivé, en 2017, avec ses dialogues mordants, ses situations somptueuses. « Il y avait un *momentum*, croit le créateur. Et un grand intérêt pour les formes nouvelles. »

En pleine forme, son écriture drôle, fine et teintée juste ce qu'il faut de « ark caca, ark caca », a séduit sur trois saisons. « J'y suis allé avec mon cœur », révèle celui qui, dans sa démarche artistique, sent le besoin de « faire explorer les formats ». Et qui a trouvé dans celui de la série courte « un terrain de jeu peu exploré ». « Le Web m'a permis de créer un triptyque kaléidoscopique de points de vue. De réaliser tous mes fantasmes. »

Et ce, à sa façon, avec sa signature si particulière. Malgré le budget parfois solidement serré. « Je ne sais pas si l'on devient créateur du Web par passion ou par défaut, souligne le finissant en cinéma de l'INIS cuvée 2010. Mais, dans tous les cas, et dans la contrainte, on réussit à offrir des produits forts et originaux. »

Car la télé traditionnelle au Québec est encore, selon Guillaume Lambert, « un peu conservatrice ». « Je pense toutefois que, d'ici quelques années, la notion de format va se transformer. On ne parlera plus de Web, de petit écran, de court, de long. On va simplement parler de contenu. »

Une idée que partage Éric Piccoli, un vétéran de la websérie d'ici. « Vétéran ? *Man*, je me sens vieux. » D'accord, on reprend : jeune vétéran. C'est que le trentenaire joue avec le format depuis une décennie déjà. Après avoir exploré la science-fiction avec *Temps mort*, puis *Projet M*, l'inspiré cinéaste et producteur de Babel Films a pris une voie qu'il qualifie de « peut-être plus sociale » avec la célébrée série *Écrivain public*.

Prise de risque

Justement, il est en plein montage de la troisième saison de cette œuvre aux accents documentaires mettant en vedette Emmanuel Schwartz. Homme occupé, il travaille aussi sur l'adaptation de *Je voudrais qu'on m'efface*, en compagnie de Florence Lafond.

Cette websérie de huit épisodes de quinze minutes est inspirée du premier roman d'Anaïs Barbeau-Lavalette, paru en 2010. Le récit du livre se déroule à Hochelaga. Éric Piccoli a choisi de transposer l'action ailleurs. Raison ? « Je trouvais que j'avais fait le tour d'Hochelag'avec *Écrivain public*, répond-il. Nous allons donc tourner à Saint-Michel, où j'ai grandi. Et l'autoroute 40 va jouer un rôle omniprésent dans le visuel. »

Côté jeu, le format court permet de s'amuser, de créer, d'aller plus loin. « Les habitudes des gens ont changé, la télévision s'est transférée sur le Web. Et elle s'est transformée. Elle répond de plus en plus aux envies du public. » Et ces envies, quelles sont-elles ? « Une certaine prise de risque. Du contenu qui n'a pas été filtré par des millions de processus. Des sujets abordés de façon honnête, parfois crue. »

En effet, contrairement à l'idée reçue voulant que les spectateurs douillets aiment se réfugier au chaud dans une bulle de contenu consensuel classique, selon le réalisateur, c'est en sortant des sentiers rebattus deux cent soixante-douze fois que l'on réussit à les séduire.

Éric Piccoli, par exemple, ne prévoyait pas qu'*Écrivain public* plairait autant au public, justement. « J'essaie de faire des projets à pertinence sociale, qui ouvrent des discussions. De là à dire que je m'attendais à ce que parler de pauvreté et d'analphabétisme pogne… ! »

Cela dit, le temps est peut-être venu pour plus de compassion, plus d'ouverture, plus de douceur. « Les gens sont écœurés d'être cyniques et découragés. Ils ont besoin d'histoires qui dénoncent, qui créent des ponts et un dialogue. »

Et quand les dialogues à l'écran sont aussi bien écrits en plus, le format court convient — et convainc.



Pour une nouvelle fois, *L'âge adulte*, l'œuvre brillante imaginée et scénarisée par Guillaume Lambert, se retrouve en nomination aux C21 International Drama Awards de Londres, dont les lauréats seront annoncés le 5 décembre.

ICI TOU.TV



LES FILMS À VOIR À LA TÉLÉ

Source : Mediafilm

SAMEDI

LE BON CÔTÉ DES CHOSES
(3) (Silver Linings Playbook), É.-U. 2012. Comédie dramatique de David O. Russell avec Bradley Cooper, Jennifer Lawrence, Robert De Niro. - Un enseignant bipolaire récemment sorti de l'hôpital psychiatrique fait la connaissance d'une jeune veuve à l'équilibre mental fragile déterminée à le conquérir. **ARTV 12h**

SOUTH PARK : PLUS GRAND, PLUS LONG ET SANS COUPURE
(4) (South Park : Bigger, Longer & Uncut), É.-U. 1999. Film d'animation de Trey Parker. - Dans une petite ville du Colorado, des parents sont outrés par le langage ordurier que leurs enfants ont appris au cinéma. **Z 14h**

JUMEAUX
(5) (Twins), É.-U. 1988. Comédie d'Ivan Reitman avec Arnold Schwarzenegger, Danny DeVito, Kelly Preston. - Un colosse part à la recherche de sa mère, entraînant avec lui son frère jumeau, un petit escroc qui ne lui ressemble pas du tout. **V 14h**

L'ÈRE DE GLACE. LA DÉRIVE DES CONTINENTS
(4) (Ice Age : Continental Drift), É.-U. 2012. Film d'animation de Steve Martino. - À l'ère préhistorique, un cataclysme planétaire provoqué par un écureuil sépare brutalement un mammouth, un tigre et un paresseux de leurs familles respectives. **TVA 14h15**

HAUT DANS LES AIRS
(3) (Up in the Air), É.-U. 2009. Comédie dramatique de Jason Reitman avec George Clooney, Anna Kendrick, Vera Farmiga. - L'existence nomade d'un consultant pour une firme de licenciement de personnel est menacée par une jeune collègue chargée de réduire les coûts et de sédentariser la main d'œuvre. **ARTV 14h30**

POURQUOI LUI?
(5) (Why Him?), É.-U. 2016. Comédie sentimentale de John Hamburg avec Bryan Cranston, James Franco, Zoey Deutch. - Quelques jours avant Noël, un millionnaire du Web excentrique et vulgaire s'emploie à convaincre un imprimeur collet monté et son épouse qu'il est digne de marier leur fille. **MAX 15h30**

LE 2E VOYAGE. L'ILE MYSTÉRIEUSE
(5) (Journey 2 – The Mysterious Island), É.-U. 2012. Aventures de Brad Peyton avec Dwayne Johnson, Josh Hutcherson, Vanessa Hudgens. - Aidé par son beau père, un pilote d'hélicoptère et la fille de ce dernier, un adolescent réussit à trouver l'île de l'Atlantide, où s'est réfugié son grand-père explorateur. **V 16h**

DOCTEUR DOLITTLE
(4) (Dr. Dolittle), É.-U. 1998. Comédie fantaisiste de Betty Thomas avec Eddie Murphy, Kristen Wilson, Oliver Platt. - L'existence d'un médecin est bouleversée quand, grâce à un don refoulé depuis l'enfance, il devient capable de parler aux animaux. **TQ 18h**

OÙ SONT PASSÉS LES MORGAN?
(5) (Did You Hear About the Morgans?), É.-U. 2009. Comédie sentimentale de Marc Lawrence avec Hugh Grant, Sarah Jessica Parker, Sam Elliott. - Témoin d'un meurtre et menacé par le tueur, un couple new-yorkais en crise est contraint par le FBI de se cacher dans un village du Wyoming sous une fausse identité. **MAX 18h**

HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS
(4) (Harry Potter and the Chamber of Secrets), É.-U. 2002. Drame fantastique de Chris Columbus avec Daniel Radcliffe, Rupert Grint, Emma Watson. - Au péril de leur vie, trois apprentis sorciers enquêtent sur le mystère entourant la chambre des secrets de leur école. **V 18h**

LA LÉGENDE DE TARZAN
(5) (Legend of Tarzan, The), É.-U. 2016. Aventures de David Yates avec Alexander Skarsgard, Margot Robbie, Christoph Waltz. - Après avoir échappé à sa capture dans la jungle congolaise, Lord Greystoke, alias Tarzan, part délivrer son épouse Jane, détenue par un vil émissaire du roi de la Belgique. **TVA 18h30**

GAZON MAUDIT
(4) Fr. 1994. Comédie sentimentale de Josiane Balasko avec Josiane Balasko, Victoria Abril, Alain Chabat. - Mécontente des nombreuses absences de son mari, une mère de famille se laisse séduire par une lesbienne qui s'installe chez elle. **ARTV 19h**

IT'S A WONDERFUL LIFE
(2) É.-U. 1946. Comédie fantaisiste de Frank Capra avec James Stewart, Donna Reed, Lionel Barrymore. - Un ange descend du ciel pour montrer à un ingénieur découragé tout le bien qu'il a réalisé dans sa vie. **CTV et NBC 20h**

SHERLOCK HOLMES
(4) G.-B. 2009. Drame policier de Guy Ritchie avec Robert Downey Jr., Jude Law, Rachel McAdams. - Le détective Sherlock Holmes et son fidèle associé, le médecin John Watson, cherchent à neutraliser un meurtrier mégalomane ressuscité d'entre les morts. **MAX 20h**

LA TOUR SOMBRE
(5) (The Dark Tower), É.-U. 2017. Aventures de Nikolaj Arcel avec Idris Elba, Matthew McConaughey, Tom Taylor. - Un garçon se retrouve transporté dans une autre dimension, où un chevalier affronte un diable surpuissant pour la sauvegarde d'une tour mythique, dont dépend la survie de notre monde. **TVA 20h45**

LE MUR DE L'ATLANTIQUE
(5) Fr. 1970. Comédie de Marcel Camus avec Bourvil, Peter McEnery, Sophie Desmarets. - En 1943, un aubergiste normand est mêlé malgré lui à l'évasion d'un aviateur anglais et à un vol de documents à l'état-major allemand. **TFO 21h**

LA RUMEUR COURT
(5) (Rumour Has It), É.-U. 2005. Comédie sentimentale de Rob Reiner avec Jennifer Aniston, Kevin Costner, Mark Ruffalo. - Après avoir découvert que sa famille a inspiré l'histoire du film *The Graduate,* une jeune femme cherche à en savoir plus sur ses véritables origines. **ELLE 21h**

DEADPOOL
(4) É.-U. 2016. Science-fiction de Tim Miller avec Ryan Reynolds, Morena Baccarin, Ed Skrein. - Atrocement défiguré à la suite d'une expérience l'ayant doté de pouvoirs d'autoguérison, un mercenaire mal embouché entreprend d'éliminer l'individu responsable de sa condition. **V 21h30**

POUVOIR D'EXÉCUTER
(5) (Absolute Power), É.-U. 1996. Drame policier de Clint Eastwood avec Clint Eastwood, Gene Hackman, Ed Harris. - Un cambrioleur est témoin du meurtre de la femme d'un milliardaire par les hommes du président des États-Unis. **TQ 22h**

SOUTH PARK : PLUS GRAND, PLUS LONG ET SANS COUPURE
Voir samedi, 14h. **Z 23h**

LE BON CÔTÉ DES CHOSES
Voir samedi, 12h. **ARTV 23h**

ROBIN DES BOIS
(4) (Robin Hood), É.-U. 2010. Drame épique de Ridley Scott avec Russell Crowe, Cate Blanchett, Mark Strong. - À l'aube du XIIIe siècle, un archer anglais de retour des Croisades s'illustre lors d'une tentative d'invasion française fomentée par un cruel conseiller de l'inique roi Jean. **TVA 23h15**

CHARADE
Voir dimanche, 21h. **TFO 23h30**

UN CADAVRE SOUS LE CHAPEAU
(3) (Miller's Crossing), É.-U. 1990. Drame de mœurs de Joel Coen avec Gabriel Byrne, Marcia Gay Harden, Albert Finney. - Après une liaison avec la maîtresse de son patron, le bras droit d'un magnat de la pègre se met au service d'un rival méfiant. **RC 0h30**

SHERLOCK HOLMES
Voir samedi, 20h. **MAX 0h30**

LE MUR DE L'ATLANTIQUE
Voir samedi, 21h. **TFO 1h30**

DIMANCHE

EMILY DICKINSON. L'HISTOIRE D'UNE PASSION
(4) (A Quiet Passion), G.-B. 2016. Drame biographique de Terence Davies avec Cynthia Nixon, Jennifer Ehle, Duncan Duff. - La vie de la poète américaine Emily Dickinson, marquée par son affection pour les membres de sa famille et son sacrifice d'une vie amoureuse, tous deux sublimés dans son art. **TVA 10h**

DOCTEUR DOLITTLE
Voir samedi, 18h. **TQ 12h**

SALT
(4) É.-U. 2010. Thriller de Phillip Noyce avec Angelina Jolie, Liev Schreiber, Chiwetel Ejiofor. - Une agente de la CIA en fuite tente de prouver son innocence après qu'un ressortissant russe l'eut accusée d'être une espionne au service de son pays. **Z 14h**

L'ARME FATALE 2
(4) (Lethal Weapon 2), É.-U. 1989. Drame policier de Richard Donner avec Mel Gibson, Danny Glover, Joe Pesci. - Deux inspecteurs disparates poursuivent des truands qui se révèlent être des agents sud-africains protégés par leur immunité diplomatique. **V 14h**

LE PETIT PRINCE
(4) (The Little Prince), Fr. 2015. Film d'animation de Mark Osborne. - Dans un monde totalement régi par la rationalité économique, une petite fille est initiée par son excentrique voisin à l'histoire du *Petit Prince* et à son art de vivre. **TVA 14h15**

HISTOIRE DE JOUETS
(3) (Toy Story), É.-U. 1995. Film d'animation de John Lasseter. - Animés d'une vie propre, les jouets d'un petit garçon vivent des aventures périlleuses lorsqu'ils tombent entre les mains d'un jeune voisin malicieux. **RC 15h**

OÙ SONT PASSÉS LES MORGAN?
Voir samedi, 18h. **MAX 15h30**

WIMBLEDON
(4) É.-U. 2004. Comédie sentimentale de Richard Loncraine avec Paul Bettany, Kirsten Dunst, Sam Neill. - Lors de son tournoi d'adieu, un joueur de tennis sur le déclin se remet à gagner lorsqu'il s'éprend d'une jeune consœur américaine. **V 16h30**

ROSE BONBON
(4) (Pretty in Pink), É.-U. 1986. Comédie dramatique d'Howard Deutch avec Molly Ringwald, Andrew McCarthy, Jon Cryer. - Les tribulations sentimentales d'une adolescente, fille de chômeur, étudiant dans une école fréquentée par des jeunes de milieux aisés. **MAX 17h30**

POUR L'AMOUR DE DIEU
(4) Can. 2011. Drame sentimental de Micheline Lanctôt avec Madeleine Péloquin, Victor Andrés Trelles Turgeon, Ariane Legault. - À la fin des années 1950, une adolescente découvre qu'une religieuse et un jeune prêtre sont épris l'un de l'autre. **ARTV 20h**

CHARADE
(3) É.-U. 1963. Comédie policière de Stanley Donen avec Audrey Hepburn, Cary Grant, Walter Matthau. - À la mort de son mari, une jeune femme découvre qu'il détenait le secret d'un trésor. **TFO 21h**

À TRAVERS L'UNIVERS
(3) (Across the Universe), É.-U. 2007. Comédie musicale de Julie Taymor avec Jim Sturgess, Evan Rachel Wood, Joe Anderson. - Les tribulations sentimentales et politiques d'un groupe de jeunes artistes marginaux à New York au cours des années 1960. **MAX 21h30**

ET SI ON VIVAIT TOUS ENSEMBLE?
(5) Fr. 2011. Comédie dramatique de Stéphane Robelin avec Jane Fonda, Pierre Richard, Claude Rich. - Aux prises avec différents ennuis, cinq amis septuagénaires décident de vivre en communauté dans une grande maison. **TQ 22h**

HAUT DANS LES AIRS
Voir samedi, 14h30. **ARTV 23h**

HUGO
(3) É.-U. 2011. Aventures de Martin Scorsese avec Asa Butterfield, Chloë Grace Moretz, Ben Kingsley. - Un orphelin vivant incognito dans une grande gare parisienne découvre que le vieux marchand de jouets de l'endroit n'est autre que l'ancien roi du cinéma muet Georges Méliès. **TVA 23h15**

LE PASSAGE DU RHIN
Voir lundi, 21h. **TFO 23h31**

SUR LA ROUTE
(4) (On the Road), É.-U. 2011. Drame de mœurs de Walter Salles avec Sam Riley, Garrett Hedlund, Kristen Stewart. - À New York, en 1949, un aspirant écrivain se lie d'amitié avec un ex-détenu qui l'entraînera dans une série d'aventures à travers le pays. **RC 0h27**

CHARADE
Voir dimanche, 21h. **TFO 1h36**

LUNDI

12 CADEAUX DE NOËL
(5) (12 Gifts of Christmas), É.-U. 2015. Comédie sentimentale de Peter Sullivan avec Katrina Law, Aaron O'Connell, Donna Mills. - Une artiste fauchée devient acheteuse de cadeaux de Noël pour un publicitaire débordé de travail. **ELLE 18h**

LE CERCLE. LE POUVOIR DE TOUT CHANGER
(5) (The Circle), É.-U. 2017. Thriller de James Ponsoldt avec Tom Hanks, Emma Watson, Karen Gillan. - Une employée d'une firme de nouvelles technologies et réseaux sociaux accepte de participer à la mise à l'essai d'un nouveau système de surveillance planétaire. **MAX 21h**

LE PASSAGE DU RHIN
(5) Fr. 1960. Drame de guerre d'André Cayatte avec Charles Aznavour, Georges Rivière, Nicole Courcel. - Deux prisonniers de guerre français connaissent des destinées différentes. **TFO 21h01**

UN BALCON SUR LA MER
Voir mardi, 21h. **TFO 23h30**

12 CADEAUX DE NOËL
Voir lundi, 18h. **ELLE 0h**

ANGE ET GABRIELLE
(5) Fr. 2015. Comédie sentimentale d'Anne Giafferi avec Patrick Bruel, Isabelle Carré, Alice de Lencquesaing. - Le patron d'une agence d'architectes apprend que son fils, qu'il n'a jamais reconnu, a mis enceinte la fille d'une pharmacienne. **TVA 0h35**

LE PASSAGE DU RHIN
Voir lundi, 21h. **TFO 1h31**

MARDI

GALÈRE AU BRÉSIL
(4) (Going to Brazil), Fr. 2016. Comédie dramatique de Patrick Mille avec Vanessa Guide, Alison Wheeler, Philippine Stindel. - Parties au Brésil assister au mariage d'une amie, trois jeunes Françaises sont embarquées dans une folle aventure après avoir provoqué la mort accidentelle du marié. **VIE 13h**

LE STAGIAIRE
(4) (Intern, The), É.-U. 2015. Comédie de Nancy Meyers avec Robert De Niro, Anne Hathaway, Rene Russo. - Las de la retraite, un veuf de 70 ans devient stagiaire pour un site Internet de mode dirigé par une trentenaire. **TVA 19h30**

UN BALCON SUR LA MER
(5) Fr. 2010. Drame sentimental de Nicole Garcia avec Jean Dujardin, Marie-Josée Croze, Toni Servillo. - Dans les années 1980, un agent immobilier entame une liaison passionnée avec une cliente, en qui il croit reconnaître son amour d'enfance à l'époque où ils habitaient Oran, en Algérie. **TFO 21h01**

DEMAIN ET TOUS LES AUTRES JOURS
Voir mercredi, 21h. **TFO 23h30**

UN BALCON SUR LA MER
Voir mardi, 21h. **TFO 1h30**

MERCREDI

DEMAIN ET TOUS LES AUTRES JOURS
(4) Fr. 2017. Drame de Noémie Lvovsky avec Luce Rodriguez, Noémie Lvovsky, Mathieu Amalric. - Une fillette de neuf ans est élevée seule par sa mère, une femme fragile, guettée par la folie. **TFO 21h**

UNE PETITE ZONE DE TURBULENCES
Voir jeudi, 20h59. **TFO 23h31**

MEURTRES À AVIGNON
(4) Fr. 2016. Drame policier de Stéphane Kappes avec Catherine Jacob, Laetitia Milot, Farouk Bermouga. - Pour élucider la mort d'une femme dont le squelette a été retrouvé dans une chambre forte du palais des Papes à Avignon, une commandante de la police judiciaire fait équipe avec sa nièce. **TV5 0h**

MON AMOUR
(3) (Bright Star), G.-B. 2009. Drame sentimental de Jane Campion avec Ben Whishaw, Abbie Cornish, Paul Schneider. - L'histoire d'amour tragique du poète John Keats avec la jeune voisine coquette et extravertie qui lui a inspiré certaines de ses plus belles œuvres. **TVA 0h35**

DEMAIN ET TOUS LES AUTRES JOURS
Voir mercredi, 21h. **TFO 1h30**

JEUDI

UNE PETITE ZONE DE TURBULENCES
(5) Fr. 2009. Comédie dramatique d'Alfred Lot avec Michel Blanc, Miou-Miou, Mélanie Doutey. - Un retraité hypocondriaque, convaincu d'être atteint d'un cancer, reçoit en rafale une série de mauvaises nouvelles qui déclenchent en lui une véritable crise névrotique. **TFO 20h59**

CAMP PAPILLON. UN ÉTÉ DE RÊVE
(5) (Camp papillon), Can. 2018. Documentaire de Guillaume Sylvestre. - Un camp de vacances québécois accueille chaque année 300 déficients intellectuels et handicapés, encadrés par une centaine de moniteurs âgés de 16 à 20 ans. **CD 22h**

POUR L'AMOUR DE DIEU
Voir dimanche, 20h. **ARTV 23h**

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
(2) (The Lord of the Rings : The Fellowship of the Ring), É.-U. 2001. Drame fantastique de Peter Jackson avec Elijah Wood, Ian McKellen, Viggo Mortensen. - Un groupe d'humains et de personnages fabuleux entreprennent un périple pour détruire un anneau magique convoité par un sinistre seigneur. **TVA 23h35**

UNE PETITE ZONE DE TURBULENCES
Voir jeudi, 20h59. **TFO 1h29**

VENDREDI

POUR L'AMOUR D'HOLLYWOOD
(2) (La La Land), É.-U. 2016. Comédie musicale de Damien Chazelle avec Ryan Gosling, Emma Stone, John Legend. - À Los Angeles, les trajectoires croisées d'une aspirante actrice et d'un pianiste de jazz intransigeant. **TVA 19h30**

MÉCHANTS PATRONS
(4) (Horrible Bosses), É.-U. 2011. Comédie de Seth Gordon avec Jason Bateman, Jason Sudeikis, Charlie Day. - Trois amis, dont les patrons sont respectivement un manipulateur arrogant, une obsédée sexuelle d'âge mûr et un noceur incompétent, font un pacte pour les éliminer. **MAX 20h**

JOURS DE TONNERRE
(5) (Days of Thunder), É.-U. 1990. Drame sportif de Tony Scott avec Tom Cruise, Robert Duvall, Nicole Kidman. - Un jeune homme doué pour la course automobile accède aux épreuves de championnat grâce aux judicieux conseils d'un mécanicien. **MAX 22h**

INTERSECTIONS
(5) Fr. 2012. Drame de David Marconi avec Roschdy Zem, Frank Grillo, Jaimie Alexander. - Dans le désert marocain, les conséquences d'un accident de la route sur diverses personnes, dont une riche Américaine qui complotait avec son amant le meurtre de son nouveau mari. **TVA 22h35**

JOYEUX NOËL
(3) Fr. 2005. Drame de guerre de Christian Carion avec Guillaume Canet, Daniel Brühl, Diane Kruger. - En 1914, à la veille de Noël dans les tranchées, trois régiments, français, écossais et allemands, décrètent une trêve et fraternisent. **ARTV 23h**

POUR L'AMOUR DE DIEU
Voir dimanche, 20h. **RC 23h05**

UN DÉBUT PROMETTEUR
(5) Bel. 2015. Comédie dramatique d'Emma Luchini avec Manu Payet, Veerle Baetens, Zacharie Chasseriaud. - De retour chez son père horticulteur, un écrivain désabusé et alcoolique s'éprend d'une pétillante joueuse de poker, dont son frère est également amoureux. **TFO 23h31**

DEUX JOURS, UNE NUIT
(2) Bel. 2014. Drame de Luc Dardenne avec Marion Cotillard, Fabrizio Rongione, Pili Groyne. - Soutenue par son mari, une employée en congé de maladie dispose d'un week-end pour convaincre ses collègues de renoncer à leur prime afin qu'elle conserve son emploi. **TQ 0h**

MÉCHANTS PATRONS
Voir vendredi, 20h. **MAX 0h**

LA FEMME INVISIBLE
(4) (The Invisible Woman), G.-B. 2013. Drame biographique de Ralph Fiennes avec Ralph Fiennes, Felicity Jones, Kristin Scott Thomas. - Au sommet de sa carrière et à la tête d'une famille de dix enfants, l'écrivain Charles Dickens s'éprend de l'actrice Nelly Ternan, alors âgée de 18 ans. **RC 0h37**

Légende

(1) Chef-d'œuvre; (2) Remarquable; (3) Très bon; (4) Bon; (5) Moyen; (6) Pauvre; (7) Minable

SUR VOS ÉCRANS – ENGAGEMENT



Une scène du documentaire *Opération Père Noël*, de Geneviève Albert
UNIS

AMÉLIE GAUDREAU
LE DEVOIR

La « vraie » magie de Noël

À quelques semaines de l'orgie de consommation des Fêtes, ce documentaire tout simple de Geneviève Albert met en lumière les (bonnes) actions d'un organisme qui, depuis 25 ans, permet à des milliers d'enfants québécois moins chanceux que les autres de ne pas se sentir complètement exclus et à des donateurs anonymes de faire un peu de bien. Opération Père Noël a des antennes à la grandeur du Québec et se fait recommander des familles dans le besoin par les DPJ et les CLSC de toutes les régions, même du Nunavut. L'organisation caritative, tenue à bout de bras par son couple fondateur, Normand Brault et Thérèse Guillemette, et des dizaines de bénévoles, donne la possibilité aux donateurs, qui restent anonymes, d'être jumelés à des enfants dont ils ont reçu la lettre demandant des cadeaux (des jouets, et parfois des biens de première nécessité...) au Père Noël, et de leur offrir les objets désirés... Le documentaire, qui raconte les différentes étapes de cette opération annuelle, donne la parole à de jeunes bénéficiaires (des enfants et un jeune couple qui attend son premier enfant) et à des donateurs auxquels ils sont jumelés sans le savoir, dont certains ont déjà profité des services de l'organisme et redonnent au suivant avec beaucoup d'émotion. Et c'est là une des grandes qualités de ce film : il met des visages et des voix sur la pauvreté, parfois invisible, qui sévit au Québec sans misérabilisme, sans jugement et avec une note d'espoir. Et donnera peut-être le goût à ceux qui le regarderont de faire leur part...

Opération Père Noël
UNIS, lundi, 21 h

Cheffe engagée

Les hasards de la production documentaire québécoise font que plusieurs films consacrés à des chefs cuisiniers d'ici ont pris l'affiche dernièrement. Après *Le goût du monde* et *Chef.fe.s de brousse*, qui se sont retrouvés sur vos écrans à la mi-novembre, voilà qu'on a droit au portrait d'une cheffe qui figurait d'ailleurs dans le second documentaire, la singulière Colombe Saint-Pierre. Le réalisateur Guillaume Sylvestre, qui avait déjà donné dans le documentaire « de cuistot » il y a une douzaine d'années avec *Durs à cuire*, mettant alors en vedette Normand Laprise et Martin Picard, braque cette fois sa caméra sur cette cheffe autodidacte, devenue une vedette dans son domaine, pour qui son art est un engagement social, politique et environnemental, qui se doit d'être pratiqué de façon durable et respectueuse de l'environnement et de ceux qui l'habitent et en vivent. Non, ce n'est pas une autre émission culinaire...



La singulière Colombe Saint-Pierre
EXPLORA

Colombe sauvage
Explora, vendredi, 21 h, Radio-Canada, mardi 3 décembre, 21 h

La dynastie américaine

On a bien l'impression de tout savoir de la famille « royale » des Américains, les Kennedy. Et pourtant, cette série documentaire produite pour le compte de CNN, qui raconte dans le détail le destin pas banal de cette célèbre famille, des années 1930 jusqu'à nos jours, donne souvent l'impression de révéler quelques informations inédites. Il faut être vraiment passionné par ce clan influent du XXe siècle pour les déceler... Cette chronique des succès et des revers de la famille la plus célèbre des États-Unis, très classique dans la forme et le propos et commentée par une armée de biographes et d'historiens, s'avère tout de même intéressante et, surtout, fort divertissante. Les six épisodes sont diffusés en rafale du lundi au mercredi, jusqu'au 11 décembre.

Les Kennedy : secrets et tragédies
Télé-Québec, dès lundi, 20 h



On a bien l'impression de tout savoir de la famille « royale » des Américains, les Kennedy. Et pourtant, cette série documentaire révèle des informations inédites.
TÉLÉ-QUÉBEC

Le visionnement en continu

L'Halloween est passée depuis maintenant un mois. Ça n'empêche pas les vampires de resurgir dans cette nouvelle série de science-fiction et d'horreur — une autre inspirée d'une série de bandes dessinées —, qui raconte la crise engendrée par la propagation d'un virus qui transforme ceux qui le contractent en êtres assoiffés de sang... Avec Ian Somerhalder, qui s'est fait connaître pour son rôle principal dans *The Vampires Dairies*, et Adrian Holmes, l'un des vedettes de la version canadienne-anglaise de *19-2*.

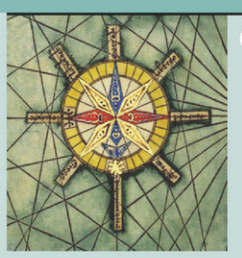
V Wars
Netflix, dès jeudi

SALLE BOURGIE

Le Temps des Fêtes à la salle Bourgie



5 à 7 Jazz
Quand décembre revient
Jeudi 12 décembre • 18 h
TRIO JULIE LAMONTAGNE
Une des pianistes québécoises les plus dynamiques interprète, avec ses musiciens, ses arrangements de pièces du populaire répertoire de Noël.



Cancionero de Uppsala
Dimanche 15 décembre • 14 h 30
LA NEF
4 chanteurs et 4 musiciens jouant sur instruments d'époque proposent leur interprétation de chants de Noël espagnols du XVIe siècle.



Intégrale des cantates de Bach • An 6
Samedi 21 décembre • 14 h 30
Dimanche 22 décembre • 14 h 30
ENSEMBLE CAPRICE
Cantates de J. S. BACH pour Noël et le Nouvel An

SALLEBOURGIE.CA

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
ARTE MUSICA
Présenté par TD

À NE PAS MANQUER

L'envers du crime

Vie privée, ségrégation raciale et manipulations médiatiques sont au cœur de la série *Truth Be Told* avec la formidable Octavia Spencer. Cette dernière prête ses traits à Poppy Parnell, une vedette du balado qui voit l'enquête pour meurtre lui ayant permis de faire ses marques dans le monde médiatique être rouverte bien malgré elle. Celle-ci doit confronter Warren Cave, l'homme qu'elle a contribué à mettre sous les verrous, incarné ici par Aaron Paul. Créée par Nichelle Tramble Spellman (*The Good Wife*), la série qui surfe sur la vague du *true crime* se déballera d'abord en trois épisodes offerts en rafale, puis à raison d'un épisode par semaine.

Truth Be Told

Apple TV+, dès le 6 décembre



SAMEDI

11/30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal	La Petite Vie	Le vrai nouveau monde		La guerre des mondes		Joanna		Le Téléjournal	Animaux sauvages	
TVA	TVA nouvelles	LA LÉGENDE DE TARZAN (2016) Alexander Skarsgård.			20h45 LA TOUR SOMBRE (2017) Idris Elba.					22h45 TVANou.	Cinéma
TQ	DOCTEUR DOLITTLE (1998) Eddie Murphy.		Grizzy/ Grizzy		Cette année-là		Belle et Bum		LES PLEINS POUVOIRS (1996) Gene Hackman.		
V	HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS (2002) avec Daniel Radcliffe, Emma Watson, Rupert Grint.							DEADPOOL (V.F.) (2016) avec Morena Baccarin, Ryan Reynolds.			
ICI RDI	Le Téléjournal	Découverte		Le National	Les grands reportages		Le Téléjournal	La Facture	Le Téléjournal	Le National	Le Téléjournal
TV5	Saison au zoo	Journal FR	Vivement dimanche!		300 choeurs: les stars chantent leurs plus grands tubes					22h50 Voisins	Journal/ L'invité
CANAL D	Enchères	Tour de Force	Les pires erreurs d'ingénierie		Le choc des bolides		30 ans de l'ENH / Martin Matte , Patrick Huard.		Déroute		Panique 401
CANAL VIE	De taudis à logis		Mères à boutte	Mères à boutte	Maison jackpot	Ma maison	Accros au look	Accros au look	Petits animaux en surpoids		Mar. aveugle
RDS	17h30 Antich.	Sports 30	HockeyQc.ca	FIFA Soccer de plage		FIFA Soccer de plage		L'antichambre		Sports 30	F1 Magazine
HISTORIA	Les pas de	De père en fils	Yukon Gold / De dures leçons		Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Extraterrestres
ICI ARTV	Les filles de Caleb		GAZON MAUDIT (1994) avec Alain Chabat, Victoria Abril.				Moi et l'autre	Moi et l'autre	Témoin indésirable		Cinéma
EXPLORA	Sauvetage	Sauvetage	Aux origines de l'histoire		La Semaine verte		La vie secrète des animaux du village			Outback	Pharmachien
Z	Seuls et tout nus		American Chopper (v.f.)		Les Brown / Paralysés		RESIDENT EVIL: L'AU-DELA (2010) Milla Jovovich.				Cinéma
sav-media	Archi branchés	Inflammatoires	Grand chapitre	Biblioth/ Thèse	Anxiété	20h50 Kick t	Inventer le ciel	21h50 Inventer le ciel		22h40 Inventer le ciel	
TFO	Les sapiens	18h35 Flip	Top!/ Top!	Amélie	Wapos Bay	La grande soif	LE MUR DE L'ATLANTIQUE (1970) Bourvil.			22h45 ONFR+	LE PARI
Planète	Globe cooker	Grands Mythes	Trois villes		Supernature / Adhérence		Histoires de fantômes		Les unités d'élite face aux attentats		
CBC	CBCNews	Hockey Central	LNH Hockey / Sabres de Buffalo c. Maple Leafs de Toronto (D)						Hockey / Vancouver vs Edmonton (D)		
CTV	CTV News Montreal		W5		IT'S A WONDERFUL LIFE (1946) avec Donna Reed, Lionel Barrymore, James Stewart.						CTV National
GBL	Global News	Global National	BorderSecur	BorderSecur	Home to Win / That's a (W)rap!		Private Eyes / Tex Therapy		Mary Kills People / Bloody Mary		Global News
ABC	15h30 Football	Football Score.	Football Score.	NCAA Football (D)							News
CBS	15h30 NCAA Football		Ch. 3 News	Friends	RobbieReindr	RobbieReindr	The Story of Santa Claus		48 Hours		News
PBS (33)	Time Goes By	Appearances	Fawlty Towers	Still Open	Miss Fisher's Murder Mysteries		Doc Martin		Shakespeare Hathaway		Austin City
UNIS	Le p'tit cabaret		Trait d'humour		Le punch	Balade	NUIT DE NOCES (2001) François Morency.				Watatatow
HBO1	Ice on Fire			19h40 Grey Gardens				21h25 61* (2000) avec Barry Pepper, Anthony Michael Hall.			
TVA Sports	Le TVA sports	Avant-match	LNH Hockey / Sénateurs d'Ottawa c. Flames de Calgary (D)					Le TVA sports	Dans le ring		

DIMANCHE

12/01	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal	Découverte		Gros labo	Tout le monde en parle				22h20 Journal	22h50 Sports	22h55 Country
TVA	TVA nouvelles	VLOG	Révolution / Finale			20h45 Studio G		21h45 TVANou.	22h15 Les beaux malaises		Cinéma
TQ	Les francs-tireurs		Y'a du monde à messe			20h35 Grands documentaires		21h35 Like!	22h05 ET SI ON VIVAIT TOUS ENSEMBLE?		
V	Cinéma	Occupation Double Afrique du Sud			Occupation Double		Occupation Double Afrique du Sud			Occupation Double	
ICI RDI	Le Téléjournal	Enquête		Le National	La Semaine verte		Le Téléjournal	Les coulisses du pouvoir		Le National	Le Téléjournal
TV5	Saison au zoo	Journal FR	On n'est pas couché						22h15 Champions du monde		Journal/ L'invité
CANAL D	Forces spéciales / La survie		Docu-D / Ce silence qui tue			La double vie	A la recherche de...		Parker: Sa ruée vers l'or		Dossiers NASA
CANAL VIE	Une garderie	Un safari	La famille Groulx		Les 7 petits Johnston		Les 9 visages de Jane		Les gratteux	Premier flip	Taudis à logis
RDS	Sports 30	Hockey 360°	LNH Hockey / Canadiens de Montréal c. Bruins de Boston (D)					L'antichambre (D)	Sports 30		Canadien
HISTORIA	Pawn Stars	Pawn Stars	Nos ancêtres les extraterrestres		JFK déclassifié / L'éclipse		Le mystère de l'or / Cap au Sud		La malédiction d'Oak Island		Armes
ICI ARTV	Pour emporter /	Guylaine Guay	Pour l'amour du country		POUR L'AMOUR DE DIEU (2011)			Quelle famille!	Témoin indésirable		Cinéma
EXPLORA	Stupidité	Stupidité	Les trains de l'impossible		Pharmachien	Planète techno	Sur les routes de la science		Découverte		Nature
Z	P. Lemieux	Garage	Ridicule	Comédie	Malades	Talk show	Galas ComédiHa! 2017		Mais pourquoi? / Religion		Barry
sav-media	17h50 Muraille	18h45 Nerds	19h10 Nerds	Histoire	De garde 24/7	Décor/ Guilleme	Couple nerds	Archi branchés	Inflammatoires	Kebec/ Histoire	Balado
TFO	Benjamin/ Idée	Petit ours	Berenstain	Maya/ Jour où	Citoyen monde	Citoyen monde	CHARADE (1963) Audrey Hepburn.			AmourRo	23h15 Mallette
Planète	17h00 L'accusé	Champs de bataille		Globe cooker	Trois villes		Grands Mythes	L'histoire dates	Archives	Viol, la vie d'après	
CBC	17h30 SHREK 2 (2004) Mike Myers.			Shrek the Halls	SHREK THE THIRD (2007) avec Eddie Murphy, Mike Myers.				CBC News: The National		CBCNews
CTV	16h25 LNF Football (D)			NFL on CTV	God Friended Me		Shark Tank		The Rookie / Breaking Point		CTV National
GBL	Global News	Global National	BorderSecur	BorderSecur	Modern Family	Carol's 2nd Act	NCIS: Los Angeles / Mother		Madam Secretary / Carpe Diem		Global News
ABC	News	News at 6:30	Funniest Home Videos		Santa Claus Is Comin' to Town		Shark Tank		The Rookie / Breaking Point		News
CBS	16h25 LNF Football (D)			60 Minutes		60 Minutes Presents		NCIS: Los Angeles / Mother		Madam Secretary / Carpe Diem	
PBS (33)	Great British Baking / Patisserie		A Place to Call Home		The Crimson Field		The Crimson Field		The Crimson Field		Home
UNIS	Les fermiers / Partager le savoir		Devenir adulte	Monde	Les Parent	Les Parent	Ecrivain public	Ecrivain public	Je suis trans	Je suis trans	21 jours
HBO1	16h55 BEWARE THE SLEN...		18h55 I Love You, Now Die		Enthusiasm	Enthusiasm	Watchmen		Silicon Valley	Mrs. Fletcher	Thrones
TVA Sports	RAW		Tirage au sort Euro 2020		L'ULTIME COMBAT (2008) avec Penn Badgley, Sean Faris.				Le TVA sports	Hockey / Drum./Rim.	

LUNDI

12/02	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	Discussions	Deuxième chance		Ruptures		Le Téléjournal		Sports/ On va se
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Un zoo pas	Boomerang	L'échappée / Temps suspendu		Boomerang		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Passe-Partout	Clovis	Génial!	Ça vaut le coût	Les Kennedy		Zone franche		Like-moi!	Mc$ween	Dans médias
V	Souper parfait	Occupation D	Avec mon ex	Rire et délire	Mets-y le	Mets-y le	L'Open Mic	Occupation D	Whiskey Cavalier		Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Mordus de politique		Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	Le roquefort, tout un fromage!		La guerre des trônes		Apocalypse Staline		Megastadium: le tour d'Europe		Journal/ C à dire
CANAL D	Douanes	Douanes	Enchères	Eboueurs	Les pires erreurs d'ingénierie		Les dossiers de la NASA		A la recherche de...		Alaska: La ruée
CANAL VIE	Premier flip	Soupers	Quoi ton plan?	Les gratteux	On efface et on recommence		Mariage à l'aveugle		Une garderie	Un safari	Big Love (v.f.)
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360°	L'antichambre	Blitz	20h15 Football (D)						
HISTORIA	La malédiction d'Oak Island		Compagnons d'armes		Le mystère de l'or confédéré		La malédiction d'Oak Island		La malédiction d'Oak Island		Malédiction
ICI ARTV	17h30 Histoires	Les belles histoires		Pour l'amour du country		Allegro Ma Non Troppo		Pavarotti, le chanteur populaire	5 degrés		
EXPLORA	Refuge de l'espoir / Axis mundi		Mexique sauvage		Vivre loin du monde / Ibiza		Reconstruire l'histoire		Sauvetage	Sauvetage	Origines
Z	Remorquage	Week-end	Science	Garage d'élite	Américars / Le top 50		Belle cubaine	Garage	Arrow / Frères et soeurs		Dexter
sav-media	17h50 Muraille	18h45 Nerds	19h10 Nerds	Histoire/ Nature	Archi branchés	Encore plus	Couple nerds	Inflammatoires	Question santé	Couple nerds	Grand chapitre
TFO	Les sapiens	Maxi/ Maxi	Top!/ Top!	Amélie	Boum, canon	Les jumelles	LE PASSAGE DU RHIN (1960) Charles Aznavour.				Cinéma
Planète	Femmes accusées		L'enquête de ma vie		Quintet incestueux				Sous emprise		Festivals
CBC	CBCNews	JFL: Gags	A MERRY MURDOCH CHRISTMAS (2015)				Frankie Drake Mysteries		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	The Big Bang	The Big Bang	All Rise		The Good Doctor		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	9-1-1 / The Christmas Spirit		Prodigal Son / Silent Night		FBI / Appearances		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	The Great Christmas Light Fight		The Great Christmas Light Fight		The Good Doctor		News
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	Rudolph Red Reindeer		All Rise		Bull / When the Rains Came		News
PBS (33)	PBS NewsHour		This Old House Hour		Antiques Roadshow		Antiques Roadshow		Independent Lens		Amanpour
UNIS	Cochon dingue	Goût du pays	Bouffe en cavale		Tournée générale		Opération père Noël		Chars	Eau fraîche	Hooké
HBO1	Cinéma	18h35 I Love You, Now Die Partie 2 de 2			Enthusiasm	Enthusiasm	His Dark Materials		Chernobyl / 1:23:45		Thrones
TVA Sports	17h00 JiC		LNH Hockey / Golden Knights de Vegas c. Rangers de New York (D)					Dave Morissette en direct		Le TVA sports	Dans le ring

François Dompierre, pluriel et précis

Le compositeur doué et boulimique se raconte à son fils Fred

CRITIQUE

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Dans la tête du compositeur François Dompierre, « la mélodie fait danser les mots au fur et à mesure qu'ils sont lus dans sa tête », s'épate son fils, Fred. En huit tableaux touchants, ce dernier décortique avec Vincent Mercier la connexion automatique, pour ne pas dire prodigieuse, qui a permis au mélodiste doué d'écrire de larges pans de la bande sonore de la vie culturelle québécoise dans *Allegro ma non troppo*.

Instinctif et précis, François Dompierre s'y révèle en improvisateur-né, bosseur infatigable doublé d'un créateur boulimique et pluriel. La musique n'est pas qu'un don pour lui, elle est aussi une bouée de secours qui le pousse vers l'avant, loin de ses peurs et de ses angoisses. Le ton est celui de la confidence, chaleureux, mais appliqué, régulier comme un métronome. Le créateur y parle de ses débuts, entre Félix Leclerc et Pauline Julien, de ses ritournelles publicitaires (*On est six millions, faut se parler !*), de son amour pour les comédies musicales (*Demain matin, Montréal m'attend*), les films et séries télévisées (*IXE-13*, *Le matou*).

Quelques regrets pointent ici et là : celui surtout de ne pas avoir assez fait de musique pour le simple plaisir, de la musique de concert, cette « musique inutile », qui peut « durer longtemps » et « même revivre ». Entre Sutton et Saint-Jean-de-Luz, François Dompierre cultive ces instants de grâce qu'il a enfin le temps de goûter pleinement après une vie pleine des rêves et volontés des autres. Et on se plaît à rêver pour lui d'un temps suspendu pour qu'il puisse encore nous raconter longtemps.

Allegro ma non troppo
François Dompierre en huit mouvements concertants
ICI Artv, lundi, 20h30



ARTV



ICI RADIO-CANADA

Retour sur la tragédie

Récit et mise en perspective de la tuerie de Polytechnique par ceux qui l'ont vécue de près

CRITIQUE
AMÉLIE GAUDREAU
LE DEVOIR

Chaque 6 décembre amène son lot de commémorations de la tragédie qui a secoué l'École polytechnique de Montréal et le Québec entier en cette date fatidique de 1989. Trente ans après la tuerie perpétrée par Marc Lépine, les publications et émissions spéciales en vue de ce sinistre anniversaire sont nombreuses, dont ce documentaire, narré par l'actrice Karine Vanasse, une des instigatrices et des interprètes du long métrage de fiction *Polytechnique* (2009).

Cette réalisation de Judith Plamondon (*L'amour à la plage*) nous fait revivre cette journée fatidique à travers les témoignages poignants de témoins et de survivantes, dont Nathalie Provost, qui a souvent pris la parole dans les médias à ce sujet au fil des années, mais aussi des étudiants présents dans les classes où Lépine a tué leurs collègues, qui restent profondément marqués par ces événements. Au-delà de la chronologie, détaillée et glaçante, l'intérêt de ce documentaire réside dans la mise en perspective qu'il propose sur la façon dont a été perçue cette tragédie au moment où elle s'est produite, par les médias, les autorités et la société en général. Le caractère antiféministe de ce crime épouvantable a mis du temps à faire son chemin dans le discours public. À cet effet, les interventions de Francine Pelletier, l'une des cibles désignées dans une lettre par Lépine, de Charles Tisseyre, qui était chef d'antenne à Radio-Canada à l'époque et de Christine St-Pierre offrent un éclairage intéressant sur l'évolution du discours sur la violence faite aux femmes et le féminisme, et donnent matière à réflexion.

Polytechnique : ce qu'il reste du 6 décembre

Radio-Canada, mardi, 20 h, et RDI, mercredi, 20 h

MARDI

12/03	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	La Facture	Bonne fête ComediHa!		Les grands reportages		Le Téléjournal		Sports/ On va se
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Un zoo pas	LE STAGIAIRE (2015) avec Anne Hathaway, Rene Russo, Robert De Niro.					TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Passe-Partout	Cochon dingue	Génial!	Moi j'mange	Les Kennedy		House of Cards (v.f.)		Poldark		Francs-tireurs
V	Souper parfait	Occupation D	Avec mon ex	Rire et délire	La trappe	La trappe	L'Open Mic	Occupation D	NCIS: Los Angeles		Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Mordus de politique		Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	Urgences		Le sommeil des animaux		Jeunesse arabe, yallah! / Liban		Kepler(s)		Journal/ C à dire
CANAL D	Célèbres et fauchés		Docu-D		Parker: Sa ruée vers l'or		Panique sur la 401		Les pires prisons du monde		Paranormal
CANAL VIE	Défi biscuits des Fêtes		Ma maison	Premier flip	Vendre ou rénover Vancouver?		Les héros de la réno		Quoi ton plan?	Les gratteux	Big Love (v.f.)
RDS	18h15 Hockey 360° (D)		LNH Hockey / Islanders de New York c. Canadiens de Montréal (D)					Sports 30	Hockey / Ottawa vs Vancouver (D)		
HISTORIA	La malédiction d'Oak Island		La malédiction d'Oak Island		Pawn Stars	Pawn Stars	Les a$ de la brocante		Les a$ de la brocante		Profession
ICI ARTV	17h30 Histoires	Les belles histoires		Quelle famille!	Les filles de Caleb		Les filles de Caleb		Témoin indésirable		Témoin
EXPLORA	Animo	S'aime chien	Mexique sauvage / Yucatan		Pharmachien	Pharmachien	Virus / Ebola		Nature en équilibre		Les maîtres
Z	Remorquage	Dans l'net	Les Brown: génération Alaska		Knightfall (v.f.)		Surnaturel		American Chopper (v.f.)		Dexter
sav-media	CORIM	Après/ Après	De garde 24/7	Décor/ Kick t	36.9° / Migraine de folie		Inventer le ciel		Anxiété: poison d'un société		L'ère robots
TFO	Les sapiens	Motel Monstre	Top!/ Top!	Amélie	Boum, canon	Les jumelles	UN BALCON SUR LA MER (2010)			22h50 Rideau	Mamie/ ONFR+
Planète	17h30 Gr. Cops	Les unités d'élite face aux attentats			Blue World	Namibie	Chasseurs d'aventures		Trois villes		Au fil du Gange
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Coronation St.	Coronation St.	Still Standing	Mr. Bean	Schitt's Creek	JFL: Gags	CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	The Resident		The Voice		Emergence		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Saturday Night Live Christmas				NCIS / Daughters		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Brad Paisley / Kelsea Ballerini		CMA Country Christmas				News
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	NCIS / Silent Service		FBI / What Lies Beneath		NCIS: New Orleans		News
PBS (33)	PBS NewsHour		Seeing Canada	Two for Rd.	Downton Abbey Live! The Spoiler Edition			The Brain Fitness Program			Amanpour
UNIS	Cochon dingue	Monde	Les Parent	Les Parent	NOUS SOMMES GOLD (2018) Emmanuel Scwartz.				Ciné tout court		Trait d'humour
HBO1	17h30 FlightOfTheConchords		My Favorite Shapes		Enthusiasm	Enthusiasm	Mrs. Fletcher	Silicon Valley	His Dark Materials		Thrones
TVA Sports	17h00 JiC		LNH Hockey / Maple Leafs de Toronto c. Flyers de Philadelphie (D)					Dave Morissette en direct		Le TVA sports	Dans le ring

MERCREDI

12/04	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	L'Epicerie	Les enfants de la télé		Plan B / Maman		Le Téléjournal		Sports/ On va se
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Un zoo pas	LOL :-)	Les invisibles		Philippe Laprise		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Passe-Partout	Cochon dingue	Génial!	Format familial	Les Kennedy / Frères d'armes		Les francs-tireurs		SOS sages-femmes		De garde 24/7
V	Souper parfait	Occupation D	Avec mon ex	Rire et délire	Ne jamais faire à la maison		L'Open Mic	Occupation D	SEAL Team: Coeur et courage		Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Mordus de politique		Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	Chacun son île / Iles Fox		Envoyé spécial				Chasseurs d'aventures		Journal/ C à dire
CANAL D	Célèbres et fauchés		Forces spéciales		Alaska: La ruée vers l'or		Affaires de familles		Les pires erreurs d'ingénierie		Mushers
CANAL VIE	A la conquête d'une maison		Design V.I.P.	Soupers	Petits animaux en surpoids		Mères à boutte	Mères à boutte	Les 9 visages de Jane		Big Love (v.f.)
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360°	LAH Hockey / Monsters de Cleveland c. Rocket de Laval (D)					L'antichambre (D)		Sports 30	Hors-jeu 2.0
HISTORIA	Les a$ de la brocante		Profession: brocanteur		De l'acier et du feu		De l'acier et du feu		Compagnons d'armes		L'acier et feu
ICI ARTV	17h30 Histoires	Les belles histoires / Le cercueil		Moi et l'autre	Les Orphelins de Duplessis		Les Orphelins de Duplessis		Les Orphelins de Duplessis		Orphelins Dup.
EXPLORA	Prédateurs		Mexique sauvage		Stupidité	Stupidité	Les trains de l'impossible		Les héros de l'espace		Routes science
Z	Remorquage	Dans l'net	Seuls et tout nus		Slobby	Trésors tech	Mais pourquoi? / Jeux vidéo		Maintenance	Barry	Dexter
sav-media	Anxiété: poison d'un société		Génie/ Mat Chi.	Encore plus	Kebec/ Art	Musée/ Art	Maîtres	21h50 Mat Chi.	Après/ Après	36.9° / Migraine de folie	
TFO	Les sapiens	Métiers/ Métiers	Top!/ Top!	Amélie	Boum, canon	Les jumelles	DEMAIN ET TOUS LES AUTRES JOURS (2017)			22h35 Magasin	Cinéma
Planète	Supernature / Adhérence		Histoires de fantômes		Femmes accusées		L'enquête de ma vie		Green Cops / Colombie		Trésors volés
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Coronation St.	Coronation St.	The Great British Baking Show		The Great British Baking Show		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Goldbergs	The Masked Singer		Almost Family		Stumptown / The Other Woman		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Survivor: Island of the Idols		Modern Family	Single Parents	NCIS: New Orleans / Inside Out		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	The Goldbergs	Schooled	Modern Family	Single Parents	Stumptown / The Other Woman		News
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	Survivor: Island of the Idols		SEAL Team / Kill or Cure		S.W.A.T. / School		News
PBS (33)	PBS NewsHour		The Farming Project		Nature		Nova / Ultimate Cruise Ship		SuperNature: Wild Flyers		Amanpour
UNIS	Cochon dingue	Louis la faune	Les fermiers		21 jours		Je suis trans	Je suis trans	Tournée générale		Ecrivain public
HBO1	16h35 AVA	18h25 BUZZ (2019) Buzz Bissinger.			Enthusiasm	Enthusiasm	Amanda Seales: I Be Knowin'		Ramy Youssef: Feelings		Thrones
TVA Sports	17h00 JiC		LNH Hockey / Avalanche du Colorado c. Maple Leafs de Toronto (D)					LNH Hockey / Sénateurs d'Ottawa c. Oilers d'Edmonton (D)			

JEUDI

12/05	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	Infoman	100 génies / L'espace		Enquête		Le Téléjournal		Sports/ On va se
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Refuge animal	Oeufs d'or	UN HOMME DE FAMILLE (2016) avec Gerard Butler, Alison Brie.				TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Passe-Partout	Cochon dingue	Génial!	Mc$ween	De garde 24/7		Dans les médias		House of Cards (v.f.)		di Stasio
V	Souper parfait	Occupation D	Avec mon ex	Rire et délire	Les jeux fous d'Ellen		L'Open Mic	Occupation D	Chicago Police		Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Mordus de politique		Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	Jeunesse arabe, yallah! / Liban		Victimes: leur vie a basculé		Urgences		Chérif / Cherif, fais-moi peur		Journal/ C à dire
CANAL D	17h00 30 ENH	Déroute	Les dossiers de la NASA		Les pires prisons du monde		Paranormal sur le vif		Camp Papillon, un été de rêve		
CANAL VIE	Mini-maisons sur mesure		Les 7 petits Johnston		La famille Groulx		Une garderie	Un safari	Premier flip	Design V.I.P.	Big Love (v.f.)
RDS	18h15 Hockey 360° (D)		LNH Hockey / Avalanche du Colorado c. Canadiens de Montréal (D)					L'antichambre (D)		Sports 30	Canadien
HISTORIA	Compagnons d'armes		De l'acier et du feu / La navaja		FantomWorks		Transmission	A fond	Hors route: défi extrême		Hors route
ICI ARTV	17h30 Grantche	Grantchester		Moi et l'autre	Amour du country / Cajun		Les filles de Caleb		Les filles de Caleb		Cinéma
EXPLORA	Animal Fight Club (v.f.)		Punda le zèbre		Nature en équilibre / Fundy		Pharmachien	Pharmachien	Mexique sauvage		Mexique
Z	Remorquage	Dans l'net	Ridicule	Malades	Galas ComédiHa! 2017		Talk show	Comédie	Tosh.0	P. Lemieux	Dexter
sav-media	17h30 Conféren	L'ère robots	Inventer le ciel		Maîtres	20h50 Histoire	Après/ Après	Génie/ Mat Chi.	Kebec/ Art	Encore plus	Anxiété
TFO	Les sapiens	Flip	Top!/ Top!	Amélie	Boum, canon	Les jumelles	UNE PETITE ZONE DE TURBULENCES (2009)			Cinéma	Tombe/ ONFR+
Planète	Quintet incestueux				Champs de bataille		Nature, l'empreinte de la guerre		Arts backstage	Namibie	Blue World
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Coronation St.	Coronation St.	WINDOW WONDERLAND (2013) Chyler Leigh.				CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	Young Sheldon	The Big Bang	David Foster: Off the Record				CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Neighborhood	The Unicorn	Superstore	Carol's 2nd Act	Evil / Exorcism Part 2		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	A Charlie Brown Christmas		SAME TIME, NEXT CHRISTMAS (2019) Lea Michele.				News
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	Young Sheldon	The Unicorn	Mom	Carol's 2nd Act	Evil / Exorcism Part 2		News
PBS (33)	PBS NewsHour		Made Here		Country Music				AgingBackwards3		Amanpour
UNIS	Cochon dingue	Hôpital vétérinaire		Louis la faune	Eau fraîche	Oiseaux	Hooké	Goût du pays	Bouffe en cavale		Peaky Blinders
HBO1	Very Ralph				19h55 Curb	20h25 Curb	Watchmen		Watchmen		Thrones
TVA Sports	17h00 JiC		LNH Hockey / Blackhawks de Chicago c. Bruins de Boston (D)					Dave Morissette en direct		Le TVA sports	LNH Hockey

VENDREDI

12/06	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		Etoiles sur glace		ICI on chante / Spéciale de Noël		Galas ComédiHa!		Le Téléjournal		Cinéma
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Refuge animal	POUR L'AMOUR D'HOLLYWOOD (2016) avec Emma Stone, Ryan Gosling.					TVA nouvelles	22h35 COLLISION (2013)	
TQ	Encore plus	Moi j'mange	Cette année-là		Y'a du monde à messe			Like-moi!	Zone franche		Belle et Bum
V	Souper parfait	Rire et délire	L'arbitre		Huissiers	Huissiers	Pompiers	Pompiers	Heure limite / La loi du talion		Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Décrypteurs	Le National	Le Téléjournal		Le Téléjournal		Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	On va s'aimer / Federico		Ma kitchen thérapie: Equateur		Abysses d'une légend		Chacun son île / Iles Fox		Journal/ C à dire
CANAL D	Affaires de familles		Douanes	Douanes	Jeunes pour prison / Bobby		60 jours en prison / Finir sans bavure			En prison	Forces
CANAL VIE	Mères à boutte	Mères à boutte	Premier flip	Design V.I.P.	Les héros de la réno		On efface et on recommence		Mères à boutte	Mères à boutte	Big Love (v.f.)
RDS	18h15 Hockey 360° (D)		LNH Hockey / Canadiens de Montréal c. Rangers de New York (D)					L'antichambre (D)		Sports 30	Canadien
HISTORIA	Hors route: défi extrême		Hors route: défi extrême		Les montagnards		Les montagnards		Les pas de	De père en fils	Yukon Gold
ICI ARTV	Moi et l'autre	Moi et l'autre	Dre Grey, leçons d'anatomie		Pour emporter		Lumière sur...		Luc Langevin, tours de ville		JOYEUX NOEL
EXPLORA	Des îles / Nées du feu		Planète techno	Pharmachien	Les maîtres des éléments / Feu		Colombe sauvage		Que mangera-t-on / Food 3.0		Manger
Z	Remorquage	Dans l'net	Garage	Belle cubaine	Les pires chauffards canadiens		Américars / Le top 50		Infiltration	Infiltration	Dexter
sav-media	CORIM	Arrêt monde	Archi branchés	Inflammatoires	Question santé	Couple nerds	CORIM	Encore plus	Grand chapitre	Biblioth	Katia Makdissi
TFO	Les sapiens	Subito texto	Top!/ Top!	Amélie	Boum, canon	Les jumelles	UNE SAISON EN FRANCE (2017)		Eriq Ebouaney.	Cinéma	Empreint
Planète	Blue World	Namibie	Chasseurs d'aventures		Sous emprise		Archaic Festivals		Globe cooker	Grands Mythes	Trois villes
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Still Standing	Kung Fu Panda	DR. SEUSS' HOW THE GRINCH STOLE CHRISTMAS (2000)				CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	L.A.'s Finest / Armageddon		Magnum P.I.		Blue Bloods / Bones to Pick		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Hawaii Five-0		The Blacklist		SEAL Team		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	NCAA Football - Pac-12 Championship (D)						
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	Hawaii Five-0		Magnum P.I. / Blood Brothers		Blue Bloods / Bones to Pick		News
PBS (33)	PBS NewsHour		Outdoor	Vermont Week	Wash. Week	Firing Line	Great Performances				Amanpour
UNIS	Watatatow	Watatatow	Les intrépides	Les intrépides	Le Loup-garou	Le Loup-garou	Fais-moi peur!	Fais-moi peur!	Trait d'humour / Neev / Neev		Le punch
HBO1	18h20 Any One of Us			19h50 Curb	20h20 Curb	20h50 Barry		21h25 Barry	21h55 Barry	Barry	Thrones
TVA Sports	17h00 JiC		Avant-match	LCH Hockey / 67's d'Ottawa c. Olypiques de Gatineau (D)					Dave Morissette en direct		Le TVA sports



« Dans le ring, le rang, l'âge, la couleur de peau et la richesse sont sans importance. » - Nelson Mandela

Sur la trace des grands hommes à Johannesburg

Le safari peut attendre ! À Jozi, prenons le temps de marcher dans les pas de Nelson Mandela et de loger dans la maison qui a abrité un certain... Gandhi.

REPORTAGE
CAROLYNE PARENT
COLLABORATRICE LE DEVOIR
EN AFRIQUE DU SUD

Il y a Vienne et Mozart. L'Égypte et Agatha Christie. La Havane et Ernest Hemingway. Johannesburg est elle aussi « habitée » par un géant : Nelson Mandela, icône de la lutte anti-apartheid. Et c'est une bien bonne chose pour ceux qui s'attardent dans la capitale du Gauteng, la plus riche des provinces sud-africaines.

À peine plus vieille que l'Université de Montréal, Johannesburg, alias Joburg ou Jozi, est née d'une ruée vers l'or qui allait chambouler son portrait vite fait : *sawubona*, gisements épuisés par-ci et puits de mines par-là ! Ce fut ensuite au tour de la ségrégation raciale et des ghettos qui en ont résulté de façonner l'une des plus grandes aires urbaines de la planète.

Egoli (la « Cité de l'or » en zoulou) englobe ainsi Melville, un secteur sympa à la Mile-End, et Maboneng, un Griffintown en devenir où mon chauffeur blanc n'irait pas le soir ; Braamfontein, un quartier estudiantin où se tient le chouette Neighborgoods Market le samedi, et Hillbrow, où mon guide noir ne mettrait pas les pieds le jour.

C'est un fait, Jozi est le genre de métropole que votre maman ne souhaite pas vous voir fréquenter. La firme Mercer, qui évalue la qualité de vie des villes selon plusieurs critères, dont celui de la sécurité, la place au 96e rang d'un palmarès de 100 destinations, cette année. Le site SafeAround la classe à la 128e position sur 162.

La Gauteng Tourism Authority ne nie pas sa mauvaise réputation. Elle affirme même prendre la sécurité de ses visiteurs au sérieux. « [Afin de prévenir les délits du genre vols à la tire], nous avons investi 26 millions de dollars dans l'installation de caméras de surveillance et dans la formation des forces de l'ordre, l'an dernier, explique Barba Gaoganediwe, directeur du service de la promotion de la destination. Nous avons également déployé 200 jeunes dans les sites touristiques majeurs, où ils travaillent à titre d'agents de sécurité et d'information. Et le vent commence à tourner, la criminalité est en baisse. »

Toujours est-il que la capitale économique du pays suscite l'engouement, entre autres, à titre de Mecque artistique du continent. Dans les boutiques et les cafés, on me dit également qu'elle est animée d'un nouvel optimisme. « C'est comme si le désir de renouveau qui régnait à la fin de l'apartheid [il y a 25 ans] reprenait de plus belle », observe Lisa Storer, propriétaire du magasin de beaux objets africains The Storer.



Newtown et Maboneng sont réputés pour leur *street art*.
PHOTOS CAROLYNE PARENT

Les droits de la personne

Pour le visiteur, le fait que Nelson Mandela « vive » en ville représente un avantage certain : ses effigies donnent un fil conducteur historique à l'exploration d'une Jozi décousue.

Ici et là, des murales immortalisent l'adepte de boxe qu'il était. Pareillement pour la superbe sculpture *Shadow Boxing*. Celle-ci s'élève en face de la Chancellor House, là où, jeune avocat, il avait fondé, avec Oliver Tambo, futur président du Conseil national africain, le premier cabinet d'avocats du pays appartenant à des Noirs. Un bronze haut de six mètres le représente également dans le square portant son nom, à Sandton. Et puis, à Constitution Hill, il y a la prison Number Four, où il a été détenu (ainsi que Gandhi).

Pour mieux comprendre l'histoire récente du pays, on devrait d'ailleurs commencer sa tournée au Musée de l'apartheid. Dès l'entrée ségréguée — à gauche les *Blankes*, les Blancs, à droite, les *Nie-Blankes* —, on est saisi par l'ignominie d'un système échafaudé par la minorité afrikaner, qui aura duré près de 50 ans. On est aussi admiratif du combat, relaté ici en textes et en images, que Nelson Mandela a mené pour y mettre un terme, ce qui lui a valu le prix Nobel de la paix, conjointement avec le président Frederik de Klerk, auquel il a succédé.

« Vous avez entendu parler du test du crayon ? me demande mon guide Samuel Bikoya. Si vous vous disiez métis [*coloured*, et donc au-dessus des Indiens et des Noirs dans la pyramide raciale], mais qu'on avait des doutes parce que votre peau était foncée, on passait un crayon dans votre chevelure. S'il y glissait, c'était bon, vous disiez vrai ; s'il y tenait, c'est que vous étiez donc noir. »

VOIR PAGE LED 44: MÉMOIRE







À Soweto, la guide Ntiyiso Innocentia fait visiter la maison-musée de Nelson Mandela. En bas à gauche : Joburg, locomotive économique du pays. En bas à droite : à Soweto, on saute en élastique entre les anciennes tours de refroidissement d'une centrale qui produisait de l'électricité pour Jo'burg, mais pas pour les *townships*.
PHOTOS CAROLYNE PARENT

MÉMOIRE

SUITE DE LA PAGE LeD 43

Et être noir, ça signifiait, dès l'instauration de ce régime, devoir divorcer d'une douce moitié blanche et être condamné à une sous-existence.

À Soweto (acronyme de South Western Townships), ex-quartier général de la résistance anti-apartheid, vivent de trois à quatre millions de personnes, soit le tiers de la population du grand Joburg. C'est une mosaïque de bidonvilles et, surprise, de bungalows proprets bordant un boulevard jalonné de *vuvuzelas* géantes, un clin d'œil à la tenue de la Coupe du monde de football, en 2010.

À Orlando, sa zone la plus déshéritée, on peut aujourd'hui sauter en élastique entre les anciennes tours de refroidissement d'une centrale au charbon. Douce ironie : cette centrale, qui a produit de l'électricité pour Jozi pendant 40 ans tout en polluant Soweto sans l'éclairer, est aujourd'hui un symbole du développement touristique de la communauté.

À Orlando West, les touristes sont nombreux sur Vilakazi Street, une rue unique au monde, car deux lauréats du prix Nobel y ont vécu. En effet, l'archevêque Desmond Tutu, celui qui rêvait d'une nation arc-en-ciel, et Nelson Mandela étaient pratiquement voisins.

Transformée en musée par Winnie Madikizela-Mandela, la première maison de ce dernier, une *matchbox house* typique du *township*, est un haut lieu d'un pèlerinage sur les pas de notre héros.

Trouver le saint *kraal*

Drôle de hasard, Nelson Mandela a aussi habité, après la fin de son mandat présidentiel, une villa de la Twelfth Avenue située à quelques coins de rue d'une résidence où a vécu Mohandas Gandhi.

Pour mémoire, rappelons qu'un Gandhi pré-dhoti se fit éjecter non seulement de la première classe d'un train, mais du train lui-même parce qu'un Sud-Africain blanc refusait de partager ce compartiment avec un Indien, peu importe qu'il eût un billet. C'était en 1893, l'Indien avait 23 ans et l'incident fut certainement le point de bascule de sa vie.

Construite en 1907 par l'architecte Hermann Kallenbach, ladite résidence comprend deux bâtiments en forme de hutte, réunis par un toit de chaume, à la manière de la ferme sud-africaine ou *kraal*. Kallenbach y accueillit son ami et défenseur des droits de la minorité indienne en Afrique du Sud jusqu'en 1909.

Reconvertie en musée-maison d'hôtes par Voyageurs du monde, une agence spécialiste des séjours sur mesure ayant une antenne à Montréal, elle s'appelle aujourd'hui Satyagraha House. *Satyagraha* évoque le mouvement de résistance non violente de Gandhi. Il l'éprouvera au pays, puis en Inde, jusqu'à son célèbre *Quit India*, adressé à l'Angleterre.

« La maison étant inscrite à l'inventaire du patrimoine historique de la Ville, les travaux ont été menés sous la supervision d'un architecte des monuments historiques, d'un historien spécialiste de Gandhi, d'une conservatrice et de deux décoratrices, souligne Fabrice Dabouineau, directeur Afrique de Voyageurs du monde. Et nous avions tous à cœur que l'esprit du lieu soit respecté. »

Mission accomplie ! Dans les sept chambres et suites que comptent la maison et ses annexes, comme dans les espaces publics, photos, objets d'époque et panneaux d'interprétation racontent les hauts faits de celui qui, selon Nelson Mandela, est arrivé au pays en tant que Mohandas et l'a quitté en tant que mahatma, « grande âme ». On a même l'impression qu'il vient tout juste de quitter sa pièce préférée, la mezzanine, où la « Chambre haute » avait son bureau et son grabat ! (Dans leur tandem, Kallenbach représentait la « Chambre basse ».)

Pour M. Dabouineau, qui connaît bien la ville et « ses bulles de beauté » pour y avoir vécu et partagé l'euphorie post-apartheid, Joburg EST l'Afrique du Sud. « Les touristes veulent aller en safari à Kruger, puis au Cap, dit-il. C'est magnifique, Le Cap, mais si on a envie d'entrer dans un restaurant où il n'y aura pas que des Blancs, mais des représentants de toute la nation arc-en-ciel, c'est à Joburg qu'il faut venir. » De grands hommes nous y invitent par ailleurs.

Carolyne Parent était en partie l'invitée de Voyageurs du monde.



Jouer dehors au parc Frontenac

À pied, en camping, en canot, en skis ou en raquettes, un petit paradis de plein air à découvrir

Cet environnement naturel considéré comme l'une des 18 réserves de la biosphère par l'UNESCO nous fait décrocher du stress de la vie urbaine, sans toutefois nous épuiser.
ROB STIMPSON
ONTARIO PARKS

REPORTAGE
SYLVIE ST-JACQUES
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Niché dans un coin particulièrement bucolique du sud de l'Ontario, le parc Frontenac recèle une véritable mine de trésors cachés pour les amateurs de plein air.

Avec ses 100 kilomètres de sentiers en boucle faits pour les courtes et les longues randonnées, ses lacs canotables et ouverts à la pêche, ses sites de camping tranquilles et l'hiver, ses pistes de ski de fond et de raquette, cette forêt de 5355 hectares à un peu plus de trois heures de Montréal est une escale recommandée pour les vacanciers qui aiment marcher, grimper, photographier, observer les oiseaux et mettre au défi leur sens de l'orientation.

La piste Bufflehead ou l'Arkon Lake Loop ? Entre ces deux sentiers, notre cœur balance, et nous optons pour le premier, nous disant que les 11 kilomètres de marche que nous réserve cette piste de difficulté intermédiaire suffiront amplement pour nous offrir un bon bol d'air frais.

En fin de matinée, après avoir payé le ticket de stationnement et repéré le « corridor » qui nous mène vers cette piste (selon notre carte), nous nous élançons pour une rando qui nous tiendra occupés et en haleine jusqu'à la fin de l'après-midi.

Une balade au milieu de cet environnement naturel classé comme l'une des 18 réserves biosphère de l'UNESCO nous fait décrocher immédiatement des stress de la vie urbaine, sans toutefois nous épuiser. Avec quelques collines à grimper et quelques racines à enjamber, une expédition d'un jour dans le parc Frontenac relève davantage de la marche de santé que de la randonnée sportive.

La faune et la flore ontariennes

Situé du côté sud du Bouclier canadien, le parc Frontenac est aussi un préféré des ornithologues amateurs. Le parc est en effet un site d'observation idéal pour observer la rarissime paruline azurée, le garrulaxe de Louisiane, la paruline à ailes dorées et autres espèces menacées et recherchées pour leur beauté. D'une extrême tranquillité et en retrait de l'activité urbaine, le parc est aussi l'habitat de plusieurs espèces animales.

Lors de notre dernière visite, nous avons été salués au départ par d'élégants chevreuils qui ne semblaient pas du tout apeurés par notre présence.

Lors d'une randonnée précédente, un ours noir a fait irruption sur notre route. Une compagne de route qui s'était bien renseignée sur les us et coutumes des ours a réussi à l'éloigner en faisant de grands gestes dans les airs et en fredonnant une chanson.

Autrement, toutes nos sorties au parc Frontenac ont été de mémorables journées immortalisées par de jolies images de feuillages rougis, de bucoliques bords de l'eau et de pauses « sandwichs » à teneur méditative. Vivement la neige pour attaquer ces sentiers raquettes aux pieds !



Libérées de la prison

Gwenola Ricordeau appelle à débattre de l'abolition de l'emprisonnement

ENTREVUE
NATALIA WYSOCKA
LE DEVOIR

De Sylvester Stallone enfermé dans *Lock Up* à Elvis apprenant des accords dans *Jailhouse Rock* en passant par Nick Cage s'évadant dans *Face Off,* Hollywood a fait de la prison un décor de choix. Et le public s'est immergé dans ces fictions, imprégné des mythes présentés. Certes, Gwenola Ricordeau ne mentionne pas ces classiques du cinéma (classiques en ce qui a trait au temps, pour ce qui est de la qualité, cela se discute). Néanmoins, elle déplore les clichés véhiculés par les œuvres de ce type. Et ce sentiment de fausse familiarité qu'elles contribuent à transmettre. En résumé : « Tout le monde pense connaître la prison sans y être allé. »

Celle qui est professeure-assistante en justice criminelle à la California State University s'y est pour sa part rendue souvent. Dans le cadre professionnel, d'abord, mais également pour visiter des proches. La façon dont ces derniers ont été affectés par l'incarcération constitue du reste l'un des points de départ de son essai *Pour elles toutes*.

Toutefois, dans les pages de ce livre comme en entrevue, la chercheuse

Il n'existe pas une prison. Il existe des expériences de la prison.

GWENOLA RICORDEAU

»



Celle qui est professeure-assistante en justice criminelle à la California State University s'est rendue souvent en prison. Dans le cadre professionnel, d'abord, mais également pour visiter des proches. La façon dont ces derniers ont été affectés par l'incarcération constitue du reste l'un des points de départ de son essai *Pour elles toutes*.

MARIE-FRANCE COALLIER LE DEVOIR

d'origine française n'insiste guère sur le côté individuel de son point de vue. Elle ne veut surtout pas que son propos, qu'elle a longuement fouillé, mûri, réfléchi, soit teinté de « moi, moi, moi, comment je me sens ». « Porter une parole basée sur le vécu, sur la sensibilité personnelle… Je veux me détacher de ce à quoi on est toujours ramenés. »

Pour elles toutes aussi se détache du lot, car le tout est consacré à une idée qui, l'auteure le répète elle-même, est à mille lieues de faire l'unanimité : celle de l'abolition du système pénal, de la fin de l'incarcération. « Je n'ai pas de solution, prévient-elle lorsque nous la rencontrons lors de son passage à Montréal. Je veux juste ouvrir un débat. »

Elle souhaite également rappeler qu'il ne faut surtout pas confondre cette position contre les prisons avec d'autres courants abolitionnistes. Principalement celui visant le travail du sexe. « Assez naturellement, ceux qui prônent l'abolitionnisme pénal appuient aussi la décriminalisation des rapports humains. J'ai beaucoup de sympathie et de respect pour les luttes des travailleurs et travailleuses du sexe. Ce sont des personnes extrêmement conscientes de ce que le système pénal fait aux populations les plus vulnérables. »

Une autre prise de conscience qu'elle souhaite provoquer chez le lecteur, c'est que l'enfermement n'est pas une expérience uniforme. « Il n'existe pas une prison. Il existe des expériences de la prison. » Qui varient, bien entendu, selon la durée de la peine, selon le type de délit commis, selon le type de ressources dont l'on dispose. « Ce n'est pas la même chose pour un homme issu d'un milieu favorisé qui a des ressorts divers à l'extérieur que pour un jeune en rupture sociale incarcéré pour une longue peine. »

Une peine, une tristesse qu'elle aborde également en ses pages, c'est celle causée par ce qu'elle nomme le manque de solidarité. « Il y a un certain désintérêt et même un désintérêt certain de plusieurs courants du féminisme sur la question, croit-elle. En dehors des appels à la criminalisation des auteurs de crimes ou de délits à caractère sexuel, très peu de revendications politiques portent sur les femmes incarcérées ou qui ont des proches en prison. »

Précisons, à ce sujet, que Gwenola Ricordeau préfère, et de loin, le mot « proches » à « famille ». Un long passage de son essai est du reste consacré à la raison pour laquelle ce terme la fait tiquer. « Beaucoup de personnes incarcérées vivent des ruptures familiales. Et ce, pour diverses raisons. C'est important de le prendre en considération. Les solidarités sur lesquelles elles peuvent alors compter se trouvent souvent dans l'entourage plus large. Ce sont leurs collègues de travail, leurs voisines. » Car oui, précise-t-elle, « ces proches sont le plus souvent des femmes. »

Pour elles

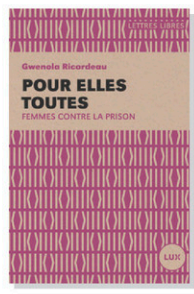
C'est pour toutes celles à qui on n'a jamais rendu justice, pour celles qui sont derrière les murs, pour celles qui sont aux portes des prisons que l'essayiste a écrit. S'interrogeant sur la nécessité de porter plainte, abordant la légitime défense et évoquant, notamment, la pensée du sociologue norvégien Nils Christie. Plus particulièrement son article de 1977 « *Conflicts as Property* » paru dans le *British Journal of Criminology*, dans lequel il avançait que les conflits font partie de l'expérience humaine et qu'apprendre à les gérer, à les résoudre nous-mêmes, est carrément un droit. « Une propriété, une richesse dont il faudrait éviter d'être dépossédé. »

Gwenola Ricordeau renchérit : « Plutôt que de les déléguer à une institution, qu'elle soit la police ou la justice dans son ensemble, il serait plus avantageux pour la société de prendre ces mêmes conflits comme une occasion d'apporter des changements sociaux. Je trouve ça extrêmement beau. C'est donner du pouvoir aux victimes alors que le système pénal a tendance à les rendre passives, à les mettre en attente. »

Beau, peut-être, mais réaliste ? « Bien sûr, cela peut paraître extrêmement théorique. Toutefois, lorsqu'on écoute les victimes, elles évoquent souvent de telles frustrations. De ne pas avoir pu parler au moment où elles avaient envie de parler, et de la manière dont elles voulaient le faire. De ne pas avoir pu rencontrer la personne qui leur a fait du tort au moment de leur choix, qui n'est pas nécessairement celui du procès. De ne pas avoir pu leur faire face dans un cadre autre que celui du tribunal. »

À propos de cadre, l'essayiste rappelle la pensée de Michel Foucault : « La réforme de la prison est à peu près contemporaine de la prison elle-même. Elle en est comme le programme. »

Le programme de Gwenola Ricordeau, lui, appelle à l'inventivité, à une transformation du système, mais surtout à une réflexion profonde. « La prison est quelque chose d'extrêmement récent qui a été imposé à nombre de cultures par la colonisation. Aujourd'hui, on a tendance à penser que c'est presque naturel d'enfermer les gens. Mais c'est loin de l'être, naturel. »



Pour elles toutes
Femmes contre la prison
Gwenola Ricordeau, Lux éditeur, Montréal, 2019, 240 pages

IDÉES CADEAUX



Glacis auberge gourmande
UNE AVENTURE GASTRONOMIQUE AU MOULIN

Offrez une **Aventure gastronomique au moulin à une heure de Québec !**

- Sentiers et raquettes
- Massothérapie
- Ski de fond - 50 km de pistes

CHAUDIÈRE APPALACHES À VIVRE POUR VRAI

L'ISLET
1 877 245-2247

À une heure de Québec !
www.aubergedesglacis.com

HÉBERGEMENT EN RÉGIONS
Pour annoncer dans ce regroupement. Contacter la publicité au 514 985-3454



LE JEU DE LA SEMAINE

Un *Zelda* écolo ?

Le patrimoine rétroludique reste l'une des principales (et lucratives) inspirations des concepteurs indépendants. Et lorsque c'est bien fait, on ne peut pas être contre.

Sparklite, premier titre multiplateforme du studio indépendant Red Blue, situé en Caroline du Nord, allie l'esthétique et la jouabilité des *Zelda* d'antan à quelques éléments « roguelite » pour nous offrir un bon petit défi avec un message écologique fort.

On y prend la place d'Ada, jeune rouquine armée d'une clé à molette cybernétique menant, avec l'aide d'un groupe de militants écologistes convaincus et d'un petit compagnon robotique, une lutte contre un baron de l'extraction de l'énergie fossile.

Après avoir traversé une série de niveaux autogénérés, collectionné (et perdu) une myriade de gadgets — des *gizmos*, dans le langage du jeu, eux aussi distribués au hasard — et accumulé assez d'expérience, on fera face à quatre sbires du baron pollueur avant de pouvoir aller défier leur grand patron.

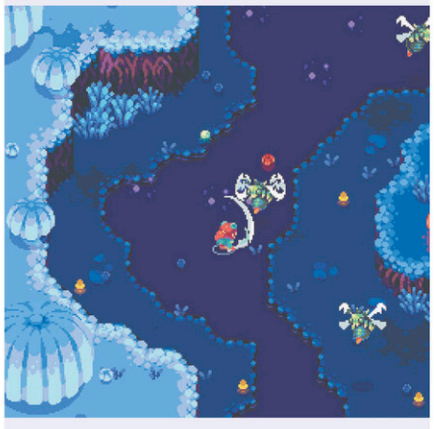
On aime beaucoup l'esthétique rétro du jeu, largement inspirée de la série *Zelda* telle qu'on la connaissait sur les différents Game Boy de Nintendo. Chaque fois que l'on rencontre un de ces jeux bidimensionnels, pixélisés et très colorés, on a comme l'impression de retrouver de bonnes vieilles pantoufles qu'on aurait malencontreusement délaissées.

Devant ce jeu féministe et écologiste, on applaudit les concepteurs pour avoir osé être aussi francs dans leur message politique. Ce *Sparklite* est une belle petite lumière plantée dans un milieu parfois très, très toxique.

Sparklite

Jeu d'exploration conçu par Red Blue Games et édité par Merge Games. Offert pour PC, Mac, PlayStation 4, Xbox One et Nintendo Switch. Compter environ six heures.

Olivier Sylvestre



RED BLUE GAMES



Le chef Armand Forcherio (notre photo) a eu la bonne idée d'écouter sa fille, Rosalie Forcherio , Rosa pour les intimes, qui lui a proposé d'ouvrir quelque chose avec elle.

Petite cuisine niçoise de grande qualité

Au minirestaurant de quartier Paloma, on savoure une excellente cuisine québéco-niçoise

CRITIQUE

JEAN-PHILIPPE TASTET
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Sur le site Internet de cette minuscule maison, il est écrit : « Paloma est un restaurant de quartier situé dans Villeray. Nous servons une cuisine du sud de la France à influence italienne. Paloma est une collaboration entre père, Armand Forcherio, et fille, Rosalie Forcherio. » C'est ça qui est ça. Toujours guidé par saint Thomas, je suis quand même allé vérifier sur place pour vous en parler le cas échéant. Lorsque c'est quelconque, je m'abstiens, si c'est mauvais, je vous préviens, lorsque c'est bon, je me fais toujours une joie de vous en parler. Ici, ce n'est pas seulement bon, c'est excellent. Jubilons donc.

Le seul instant de trouble de cette soirée, par ailleurs exquise, chez Paloma aura été lorsque mon trompettiste ami, monsieur Di Lauro, chauvin comme un vrai Italien, a découvert que le chef — dont il avait tant aimé la cuisine, nous bassinant toute la soirée avec les qualités supérieures de la cuisine italienne, des produits italiens, de la grande *bellezza di tutti l'Italia* — ne venait ni de *Parma* ni de *Firenze*, mais de Nice. Nice, préfecture du département des Alpes-Maritimes ! Les Italiens ont beau continuer d'appeler cette ville presque frontalière *Nizza*, la ville se trouve bien sur le territoire français ; comme bien d'autres pays, la France a une riche histoire de rapines.

Si vous aimez les petits restos de quartier, vous allez aimer ce Paloma. Surtout si vous aimez les petits restos de quartier où l'on mange vraiment bien. Le chef Armand Forcherio a déjà démontré ses qualités de cuisinier entre autres au Nizza, autrefois voisin du Latini, où l'on mangeait, ma foi, fort bien — pour quelques piécettes au Nizza et une brouette de billets au Latini.

Au Paloma, le chef a eu la bonne idée d'écouter sa fille, Rosa pour les intimes, qui lui a proposé d'ouvrir quelque chose avec elle. Est ainsi né le Paloma, sur le boulevard Saint-Laurent, juste au sud du boulevard Crémazie. Une trentaine de places, cuisiniers en fond de salle, décor élégamment minimaliste, cuisine remarquable.

Dans une si petite maison, il y a quelque chose de rassurant à voir un menu de seulement une dizaine de propositions, trois entrées, quatre plats principaux et trois desserts. Ça veut dire que le chef sait exactement combien il peut accueillir de clients et comment les recevoir avec des plats à leur sommet.

S'ajoutent à ce court menu deux petits pots de caviar d'aubergine et de tapenade, une salade piquante, une assiette de radicchio dans une sauce crémeuse relevée de parmesan, une autre de cœurs d'artichauts et une dernière d'excellentes charcuteries choisies par le chef chez Philip Viens, coppa, *guanciale* et *soppressata*. Tout est préparé avec soin et, à trois ou quatre affamés, on peut facilement choisir de prendre tous ces antipasti. La maison les sert avec quelques tranches d'un excellent pain grillé venu de chez Joe la croûte, boulanger de son état en bordure du marché Jean-Talon.

Cette première entrée de tripes avait quelque chose de réjouissant. Tomatée, parmesan, oignon, un peu de pied de veau pour lier, l'assiette a été scrupuleusement nettoyée par madame Di Lauro, une personne habituellement discrète à la limite de l'effacement et peu portée sur les abats.

Actualités culinaires

C'est moi le chef ! Pour la troisième année de suite, le marché Jean-Talon accueille les ateliers de cuisine des p'tits explorateurs. Ceci tend à prouver que le marché pense également à sa clientèle de demain. La formule gagnante de C'est moi le chef ! reste la même : une fois par mois, un chef accueille un petit groupe d'enfants (environ une dizaine pour les ados et la même chose pour les moins de 11 ans) et cuisine avec eux. L'atelier de dimanche dernier, « Surprises gourmandes », avec le chef Olivier Perret du Renoir, a fait salle comble. Une pause est prévue en décembre et les ateliers reprennent dès janvier. En janvier et en février, cuisines autochtone et syrienne avec la cheffe micmaque Norma Condo du restaurant Miqmak Catering Indigenous Kitchen et Les Filles Fattoush. La saison se terminera le dimanche 14 juin, sur le thème « En attendant l'été », avec le chef Jonathan Lapierre-Réhayem du restaurant de l'ITHQ. Les inscriptions, y compris les abonnements de saison, se font sur la page Facebook.





Situé sur le boulevard Saint-Laurent, c'est un resto d'une trentaine de places, cuisiniers en fond de salle, décor élégamment minimaliste, cuisine remarquable. PHOTOS VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Suivent deux entrées à base de pâtes : 1. *Mezzaluna di zucca*, de petits raviolis farcis d'un soyeux mélange de courge, de parmesan et de ricotta ; quelques traces de pignon et comme une trace d'alcool amer. Le beurre à la sauge rend la chose divine. 2. De classiques *linguini vongole*, jus de palourdes et trois ou quatre palourdes pour amuser sans alourdir. Pâtes parfaitement *al dente*.

Trois plats principaux exactement comme on les imagine à la lecture, à commencer par ces quelques calmars farcis au chorizo, chair à saucisse, bette à carde, parmesan. Dans un dynamique jus de veau persillé (échalote hachée, persil, citron, huile d'olive, sel, poivre), un petit pavé de bœuf (*tagliata*) accompagné d'un classique gratin dauphinois, de haricots verts et de branchettes d'épinard. Sur un lit de tagliatelles, cuites elles aussi parfaitement *al dente*, une portion de joue de veau fondant sous le palais.

Au moment des desserts, tous faits maison, j'ai beaucoup pensé à vous en picorant ce *semifreddo* au café, un parfait parfait, y compris un long *biscotti* raisonnablement solide sous la dent. Ron a vite dévoré son gâteau « Ouistiti », biscuit amandes, pralin noisette, ganache au chocolat, crème légère au chocolat ; Ron partage rarement ses desserts. Annoncée aux pommes, ma tarte était aux poires ; fond savoureux et appareil à flan.

Le chef propose une petite sélection de vins classiques (côtes-du-rhône, Haut-Médoc, pomerol, Saint-Julien et autres paulliac). Moins conventionnelle, Rosa monte une carte des vins impressionnante, non par la richesse délirante des offres de grandes maisons, mais par l'intelligence de sa vingtaine de choix. Ce Terre Siciliane 2018, Catarratto, N. Barraco, plein de souvenirs de Méditerranée, était éblouissant. En sortant de chez Paloma, madame Di Lauro, éblouie et un peu pompette, parlait fort et faisait plaisir à voir dans cette bonne humeur de fin de soirée. Son époux, bienveillant et ne buvant que de l'eau, la soutenait de tout son amour d'Italien.

Paloma
★★★★ $$$
8521, boulevard Saint-Laurent, à Montréal, 514 544-8521.
Ouvert à midi du mardi au vendredi et en soirée du jeudi au samedi. Avant taxes et pourboires, ce délicieux — et pantagruélique — souper aura coûté 200 $ pour trois personnes.

LA RECETTE DE LA SEMAINE

Soupe à l'oignon gratinée au fromage d'Oka

Une suggestion du chef Olivier Perret ; donne quatre portions.

Ingrédients
3 kg d'oignons jaunes épluchés puis émincés finement
50 ml d'huile végétale
25 g de sel fin
50 ml de sirop d'érable ambré ou foncé
1 bouteille de 335 ml de bière brune ou rousse, pas trop amère
2,5 litres de bouillon de poulet fait maison ou du commerce (peut se remplacer par du bouillon de légumes pour une recette végétarienne)
Quantité suffisante de croûtons de pain grillé en cubes d'environ 1 cm (prendre de la baguette idéalement), calculer environ une poignée de croûtons par personne
400 g de fromage d'Oka, environ 3 belles tranches par personne (coupé style raclette)

Préparation
Faire tomber les oignons émincés dans la braisière (ou dans une grande casserole) avec l'huile végétale.

Ajouter le sel et laisser cuire à feu doux jusqu'à coloration. Déglacer au sirop d'érable et laisser caraméliser encore un peu.

Mouiller à la bière, laisser réduire de moitié.

Ajouter le bouillon de poulet et porter à ébullition pendant 5 minutes.

Éteindre le feu et laisser reposer 20 minutes.

Préchauffer le four à gril et placer la grille au centre du four.

Verser la soupe bien chaude dans un bol tête de lion (ou dans un bol à soupe à l'oignon) aux trois quarts.

Bien répartir les croûtons sur la soupe et y déposer le fromage d'Oka.

Terminer au four à gril jusqu'à ce que le fromage soit bien gratiné. Servir immédiatement.

Conseil du chef : Au moment de servir, ajouter de fines lamelles de truffes sur la soupe pour la période des Fêtes.

Olivier Perret est chef du Renoir à l'hôtel Sofitel, 1155, rue Sherbrooke Ouest, Montréal.



OLIVIER PERRET

À l'orge et à vapeur

Deux styles de bières ancestraux revisités par la Brasserie du Bois-Blanc et la microbrasserie La Veillée

ENTREVUE
PHILIPPE RENAUD
COLLABORATEUR LE DEVOIR

En attendant les excès du temps des Fêtes, deux suggestions de bières raisonnablement alcoolisées, mais généreusement goûteuses : le stout classique de la microbrasserie La Veillée, baptisé Nicole, et la 42 & 2 de la Brasserie du Bois-Blanc, une recette inspirée d'un style méconnu et peu brassé au Québec, la California common ale.

Intrigante California common ale

Gros automne pour la jeune Brasserie du Bois-Blanc qui, trois ans et demi après avoir démarré ses activités à Hudson, vient de déménager dans ses nouvelles installations de Coteau-du-Lac, là où le brasseur en chef, Frédéric L'Écuyer, concoctera désormais ses savoureuses bières d'inspiration anglaise ainsi que cette intrigante California common ale, longtemps considérée comme le seul style de bière authentiquement états-unien.

On l'appelle aussi bière vapeur (*steam ale*) sur la côte ouest américaine depuis la fin du XIXe siècle. La particularité de la California common ale, explique le brasseur, tient au type de levure utilisée : « On travaille cette ale avec une levure à lager en la faisant fermenter à plus haute température comme avec une levure à ale, ce qui donne un goût particulier à la bière en raison des esters différents que génère la levure ».

Ambrée, titrant 5,1 % d'alcool par volume, la 42 & 2 de la Brasserie du Bois-Blanc met les arômes du malt à l'honneur, alors que celles induites par la levure lui confèrent un côté fruité. Effervescente, elle offre un bel équilibre entre sécheresse et volupté, quelque part entre une cream ale et une bitter anglaise — « une bonne bière de soif », estime Frédéric L'Écuyer.

Il y a une raison pratico-historique à cette technique de brassage : la California common ale était produite durant la ruée vers l'or par des brasseurs habitués à faire des lagers plutôt que des ales, « mais qui, en raison de la météo en Californie, étaient incapables de lageriser la bière », c'est-à-dire de la laisser reposer à basse température pendant six à huit semaines pour en raffiner le goût. Puisque les techniques de réfrigération étaient encore rudimentaires à l'époque, les brasseurs laissaient reposer leurs brassins dans des cuves à aire ouverte placées à l'étage de la brasserie « pour qu'ils puissent se refroidir grâce au vent qui souffle près de la mer » de San Francisco, ce qui dessinait des colonnes de vapeur s'échappant de la brasserie…



La California Common Ale, de la Brasserie du Bois-Blanc, et la Nicole, la stout classique de la microbrasserie de La Veillée, de Sainte-Agathe-des-Monts
MARIE-FRANCE COALLIER LE DEVOIR

Recettes de bières & industrie brassicole 2019



Pour une seconde année, les éditions Baron Mag proposent leur volumineux (130 pages) magazine *Recettes de bières & industrie brassicole 2019*, qui se lit comme un survol du bouillant monde de la bière québécoise, en plus d'offrir une quarantaine de recettes, accompagnées d'entrevues avec les brasseurs professionnels, destinées aux brasseurs amateurs voulant s'amuser à reproduire, par exemple, la Juteuse de Ras l'Bock, l'Herbosophie de Noctem, la Dunkel Munich de Vrooden ou encore celles de brasseries européennes. Ailleurs, on y lit des entretiens avec Simon Bossé, illustrateur et directeur artistique de la brasserie Dunham, Audrey Girard, directrice générale de la microbrasserie Riverbend, à propos de la place des femmes dans l'industrie brassicole québécoise, ainsi qu'un dossier sur le monde de la bière en France.

Frédéric L'Écuyer prévient cependant le goûteur : « N'oublions pas qu'il s'agit de notre interprétation d'une *steam beer* — le goût sera différent avec une authentique », comme celle brassée depuis 1896 par la Anchor Brewing Company de San Francisco, considérée comme la *steam beer* de référence.

« D'abord, on utilise le malt pâle anglais Maris Otter, un malt "héritage", c'est-à-dire l'ancêtre des malts utilisés aujourd'hui et qui a des propriétés supérieures à ceux-ci. C'est quelque chose qu'on valorise beaucoup à notre brasserie — on comprend que la tendance est aux bières sures ou houblonnées, mais on a une grande affection pour ces malts plus complexes. Ensuite, j'aime quand même beaucoup le houblon, donc j'en mets un peu plus », essentiellement des houblons anglais, Golding, Northern Brewer, avec un peu de Cascade.

Quid de ce curieux nom, 42 & 2 ? Le brasseur en chef ricane : « Mon partenaire d'affaires et moi sommes deux *geeks* — 42, c'est la réponse universelle à toutes les questions de l'univers, selon [l'œuvre de science-fiction] *The Hitchiker's Guide to the Galaxy*. Et le 2 , c'est parce que nous sommes aussi tous deux fans du groupe métal Tool, qui a composé une chanson intitulée *Forty-six & 2* », sur l'album *Ænima* (1996). Cette délicieuse California common ale n'a aujourd'hui plus de secrets.

Inspiré par ses proches

Parlant de déménagement, le brasseur Patrick Laurin devra aussi s'y résoudre : la microbrasserie qu'il a fondée et qu'il opère seul depuis un an et demi se cherche un nouveau local dans son patelin de Sainte-Agathe-des-Monts, dans les Laurentides, où il brasse ses recettes sur les lieux de l'incubateur d'entreprises la Manufacture.

Chacune des étiquettes de ses bières arbore le dessin d'un de ses proches, qui ont inspiré les noms donnés à chacune des bières. Comme son amie et ancienne coloc Nicole : « Je suis entré dans le monde de la bière grâce au stout, lors d'un voyage en Irlande où j'ai accroché sur la Guinness, raconte le brasseur. De retour chez moi, Nicole était la seule dans mon entourage qui buvait du stout ; lorsque j'en ai brassé une, je me suis dit qu'il fallait qu'elle porte son nom. »

Un exemple classique de stout bien fait, noir comme le café, peu capiteux, sans grand sucre résiduel et affichant un discret 4,6 % d'alcool par volume. Laurin ne cherche pas à réinventer le style, simplement à le brasser avec respect, quoiqu'en y mettant un peu de personnalité, spécialement avec le houblonnage composé de Chinook et de Hallertau, deux variétés peu associées à cette recette irlandaise communément brassée avec du Kent Goldings. « Le Chinook est un amérisant le *fun*, je l'utilise dans beaucoup de bières ; ensuite, le Hallertau, je l'aime pour son côté terreux pas dominant. »

« Ensuite, je ne suis pas un amateur de café, mais j'aime les saveurs torréfiées de l'orge, c'est ce que je voulais qui ressorte dans mon stout », poursuit le brasseur. À l'orge torréfiée et au malt ESB, il ajoute une touche de malt chocolat, de blé torréfié, ainsi que des flocons d'avoine et de blé. « Ça donne un stout un peu sec, qui se boit bien mais qui propose beaucoup de notes de torréfaction, ça manquait à mon livre de recettes » très diversifié, allant d'une triple d'inspiration belge (3 Sœurs) à une sure houblonnée (Pascal).

Chez les Geoffroy de Cumières, des gens inventifs et appliqués

BILLET
JEAN AUBRY
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Environ 16 000 vignerons détiennent 90 % du vignoble champenois. Impossible de vous les présenter tous. Des vignerons qui vendent entièrement leurs raisins aux grandes maisons — des « négociants manipulants », exportant à eux seuls plus de 70 % des volumes dans le monde (selon le Comité interprofessionnel du vin de Champagne) — ou d'autres encore, les « récoltants manipulants », qui eux vendangent, champagnisent leurs fruits et couchent sur lattes leur production, à l'ombre de leur caveau familial.

Je vous dressais le profil de ces derniers, ici même, à pareille heure l'année dernière. Ces Bérêche, Couche, Doquet, Gerbais, Gimonnet, Lassaigne, Selosse et autres Savart, des artisans qui s'emploient, à leur échelle, à personnaliser leurs cuvées issues de l'un ou l'autre des 319 crus (communes) champenois, mais aussi de parcelles familiales uniques dont l'empreinte terroir assure un surcroît de singularité à leurs cuvées.

Jean-Baptiste Geoffroy, de la maison familiale du même nom, est de ceux-là. Les Geoffroy sont de Cumières, une commune de la Vallée de la Marne, où les 160 hectares sont classés 1er cru. En 2008, pour des raisons d'espace logistique, Jean-Baptiste et sa compagne, Karine, décident de déplacer leurs activités à Ay, tout en faisant fructifier une mosaïque de 35 parcelles (15 hectares au total, dont trois en biodynamie) du côté des communes de Damery, Hautvillers, Fleury la rivière et surtout Cumières. Je rencontrais l'homme récemment. Aussi captivant que ses champagnes. Quelques notes.

C'est avec la cuvée amirale que l'on saisit l'esprit d'une maison. Un condensé de savoir-faire où l'assemblage judicieux de plusieurs millésimes constitue le fil d'Ariane. C'est le cas de cette cuvée **Expression 1er Cru** (58,75 $ – 13699754) déclinant pour tiers pinot noir, pinot meunier et chardonnay avec 35 % de réserve (vins de millésimes antérieurs) sur une base de 2014. Clarté fruitée sur un ensemble tonique (pas de malolactique ici), émancipé, digeste, d'excellente tenue. Des tests de dosage (ajout de liqueur avant expédition, ici à base de moût rectifié de raisin) permettent d'ajuster le tir avec plus de précision. Bref, un champagne maîtrisé, mais aussi inspiré. (5+) ★★★ 1/2. Les six autres cuvées offertes (en quantités hélas limitées) valent le détour.

Empreinte 1er cru 2012 (73,50 $ – 14140848). Ses 70 % de pinot noir fermenté, pour 80 % sous bois, combinés à un élevage de quatre ans sur lattes, confèrent à cette mousse enveloppe et profondeur, sans la moindre touche de réduction. Style et caractère ! (5+) ★★★★

Volupté 1er Cru Blanc de Blancs 2011 (95,50 $ – 14140856). Cette cuvée issue de deux parcelles parfaitement orientées (dans ce millésime compliqué) brille avec une exquise pureté, intégrant liqueur de dosage et vin avec une rare complicité (après un an de dégorgement, soit ici décembre 2018). À peine dosé, avec une tension fine, une texture et une longueur de bouche plus qu'appréciable. (5+) ★★★★

Les Houtrants Complantés 1er Cru (319,50 $ – 14140864). Ce brut nature issu de la complantation de cinq cépages (dont l'arbane et le petit meslier) n'a ni genre ni sexe, mais les rassemble tous ! Un assemblage d'une rare liberté de ton qui, sur une base de 2013, s'enrichit des cinq millésimes antérieurs pour mieux donner cours à une ouverture presque mozartienne. Un champagne bien sec, intense, complexe, d'une exquise musicalité. (10+) ★★★★ 1/2

Rosé de Saignée 1er Cru (81 $ – 13699797). Ce pinot noir, à 100 %, est « saigné » alors qu'il macère encore en phase aqueuse avec pour résultat une délicatesse de flaveurs qui le destine à la table ou à un autre endroit plus festif encore. À vous rosir l'esprit tant sa finesse touche et trouble à la fois. (5) ★★★★

Blanc de Rose 1er Cru (139 $ – 13699738). Symbiose parfaite entre pinot et chardonnay, qui, à l'intérieur d'une comacération, unissent leur profil pour une synthèse tout ce qu'il y a de magique. C'est ensorceleur, grisant, d'une sensibilité à fleur de peau. (5) ★★★★ 1/2



Vue du village de Cumières à partir du vignoble complanté Les Houtrants
CHAMPAGNE
GEOFFROY

La semaine prochaine : les cuvées prestiges des maisons de Champagne s'invitent aux festivités !

LES VINS DE LA SEMAINE



Moins de 16 $
★★ 1/2
Aranleon Blés Crianza 2017, Espagne (14,55 $ — 10856427)

Tourtières et ragoûts de boulettes, daube et autres rôtis de palette sont déjà dans le viseur d'une table des fêtes proposée à la famille élargie ? Laissez ce solide vin rouge issu de l'agriculture biologique concocté par Maria Sancho vous régaler plus encore par sa force de caractère, ses intentions fruitées soutenues et sa mâche inégalable. (5) ©



La surprise
★★★ 1/2
Chardonnay Le Grand Clos 2017, Le Clos Jordanne, Péninsule du Niagara, Ontario, Canada (45,50 $ – 14222851)
Impressionnant. Sans aucun doute, l'un des meilleurs du genre au pays. Mais si juvénile encore qu'il permet de rêver. Le fruité y est aromatique et consistant, épaulé par cette filiation intime avec le bois neuf du meilleur cru, qui le porte et l'élève. Une montée en bouche généreuse, mais élégante, fine et tonique. Signé Thomas Bachelder. Bravo ! (5+) ©



Le blanc
★★★
Beaujolais blanc 2018, Jean-Paul Brun, France (25,95 $ – 713495)

Le millésime 2017 accusait une largeur et une plénitude fruitée des plus exquises, avec deux années de cave, conférant à l'ensemble texture et moelleux. Ce 2018 m'a semblé plus riche, plus dense et substantiel encore, le tout parfaitement maîtrisé sur le plan du boisé. Un blanc sec toutefois peu acide, savoureux à souhait. (5) ©



Le rouge
★★ 1/2
Scabi 2018, San Valentino, Émilie-Romagne, Italie (18 $ – 11019831)

J'ai la nette impression que Roberto Mascarin se fait ici plaisir en nous proposant le type de vin même qu'il souhaiterait voir couler dans son verre plus souvent. Sans chichis ou cérémonial compliqué, que du fruit et du bon, que ce sangiovese bio au fruité de cerise filtrant entre les dents avec souplesse et sincérité. (5)



Le bio
★★★
Clos Bellane 2017, Côtes-du-rhône villages Valréas, Rhône, France (23,15 $ – 12577085)

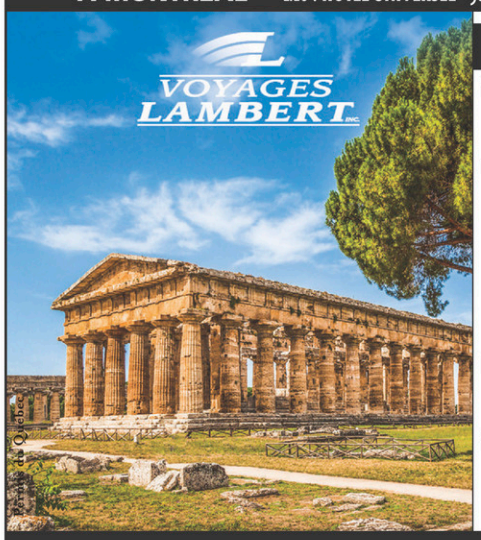
Grenache et syrah dialoguent ici avec une civilité qu'aucun tanin rébarbatif ne vient entraver. Ce Bellane s'élève avec une certaine grâce au-dessus de la mêlée, proposant, derrière sa jolie robe vermillon, des arômes de fruits frais d'une grande pureté ainsi qu'une texture moelleuse et fondante à faire rêver. Un petit bijou. (5) ©

(5) à boire d'ici cinq ans
(5+) se conserve plus de cinq ans
© devrait séjourner en carafe

BON VOYAGE

PRÉSENTATIONS DE NOS CIRCUITS

À MONTRÉAL LIEU : **HÔTEL UNIVERSEL** - 5000, RUE SHERBROOKE EST **ENTRÉE LIBRE**



DIMANCHE 1ER DÉCEMBRE 2019

10h30 **SICILE & ITALIE DU SUD**
ESCALE AUX ÎLES ÉOLIENNES
Départs : 19 avril & 11 octobre 2020

10h30 **POLOGNE,** MÉMOIRE DE L'EUROPE
Départs : 17 mai & 30 août 2020

12h15 **LIBAN & CHYPRE,** DU LEVANT DES PHÉNICIENS AU CONFLUENT DES CIVILISATIONS ANTIQUES DE L'ORIENT
Du 18 avril au 5 mai 2020

12h15 **ALLEMAGNE**
Du 6 au 27 octobre 2020

14h00 **JAPON**
SYMBIOSE DE LA BEAUTÉ ET DE LA MODERNITÉ
Départs : 29 mars & 2 avril 2020

14h00 **L'ÉGYPTE**
5000 ANS D'HISTOIRE
Départs : 11 janvier, 25 février, 14 mars, 24 octobre, 7 novembre, 21 novembre 2020

3081, ch. Ste-Foy, Québec
1.800.667.8042

voyages-lambert.com



NEW YORK Spectaculaire et accueillante

Le 31 décembre sur Times Square c'est la plus grande célébration du Nouvel An au monde lorsque la grosse boule descend et laisse échapper des ballons, des guirlandes et des confettis pour débuter la nouvelle année et que des feux d'artices illuminent Central Park. C'est un réveillon mémorable qui vous attend!

Départs : **tous les vendredis**
Pour le Jour de l'An : **lundi le 30 décembre**
À partir de **205 $***

CROISIÈRES

Pour des croisières luxueuses et exotiques sur mesure, consultez nos conseillers en voyage et prenez la mer vers le Sud ou vers l'Europe.

Inclus : autocar grand tourisme, hôtels 3,5 étoiles (ou plus), petits déjeuners, guides experts et circuits captivants.

VACANCES Beltour vous amène ailleurs. AGENCE DE VOYAGES

514 336-0033 / 1 866 235-8687 | www.beltour.ca

* Par personne. Chambre d'hôtel en occupation quadruple. Toutes taxes incluses. Fonds d'indemnisation des clients des agents de voyage FICAV inclus. Prix valide pour tous les départs en 2019. Permis du Québec (702378).

Voyages Symone Brouty

25e Anniversaire

Pour des voyages pas comme les autres!
1 800 650-0424 www.voyagesbrouty.com

Super Promo — *Circuits UNIQUES: Prix IMBATTABLES* — Super Promo
EXCLUSIF, conçus différemment
Hôtel Sélectionnés aux CENTRE-VILLE, Voyages CULTURELS , Petits Groupes
Pour des voyages pas comme les autres

Super Promo Départs 2020 **allant de - 600$à -1000$ par couple**

Magistrale Russie, villes d'art	●21jrs	Trésors Italie du Sud & Sicile	●22jrs
Départs 20 mai & 26 août		Départs 13 mai & 8 octobre	
Les Splendeurs de l'Italie	● 20 jrs	Trésors de Jordanie,Israël	●18jrs
Départs 14 mai & septembre		Départs 14 avril & octobre	
Les Trésors de la Grèce	● 20jrs	Évasion Terres Africaines : Namibie	● 19jrs
Départs 13mai & 16 septembre		Départs 19 mars & Novembre	
Circuit Portugal & Madère	● 20jrs	Majestueuse Égypte Pharaonique	● 19jrs
Un seul départ 21 septembre		Départs février, mars, oct &novembre	
Europe de l'Est&Centrale	● 24jrs	Inde des Grands Empires	●29jrs
Départs 14 mai & 13 septembre		Départs mars & novembre	
Angleterre Ecosse Irlande	● 24jrs	Les Sites Majeurs Japon Impérial	●21jrs
Départs 14 mai & septembre		Départs 16 avril & septembre	

Permis du Québec

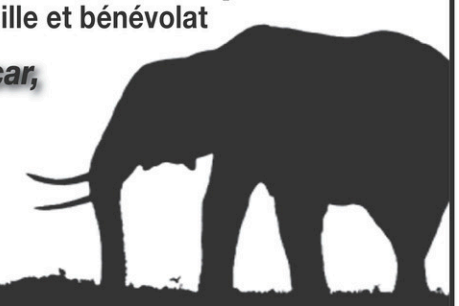
Voyages solidaires

Cégep Marie-Victorin — Savoir inventer demain

Expérience d'immersion interculturelle

proposée **aux personnes de 50 ans et plus**
avec hébergement dans une famille et bénévolat

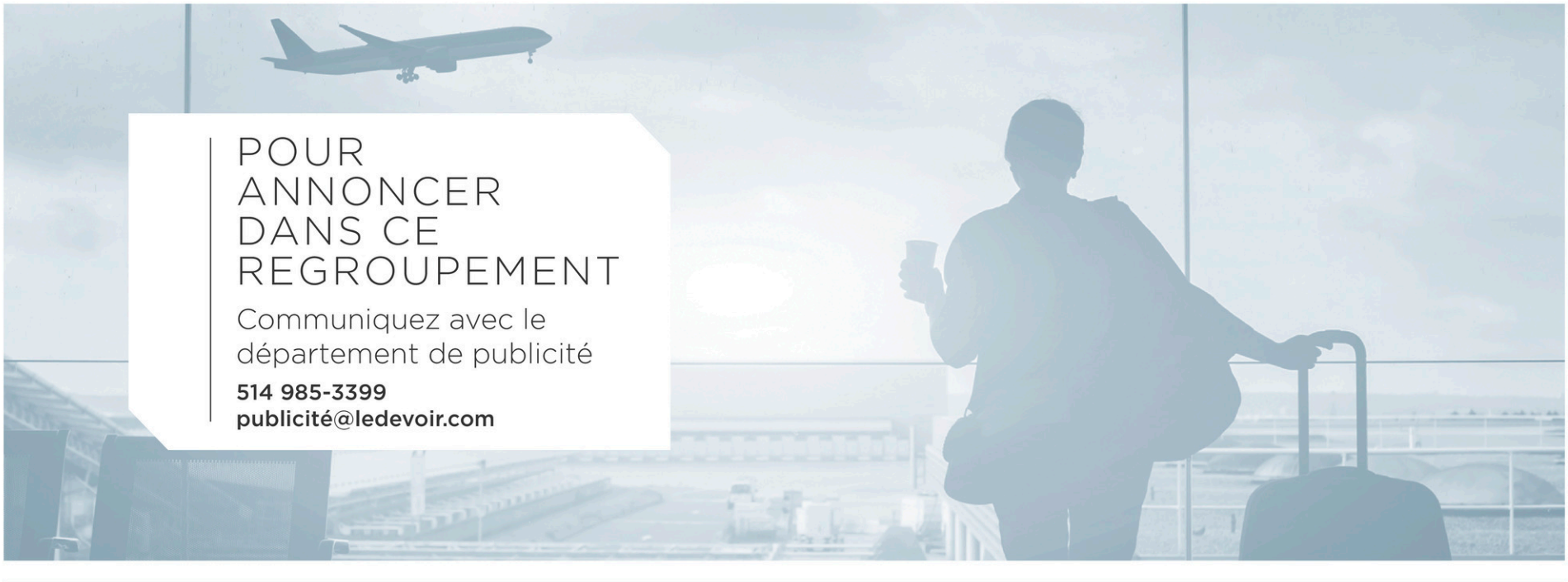
Dharamsala (Inde), Madagascar, Pérou, Sénégal et Vietnam.



Séjour de 7 semaines
COÛT : **de 5 195 $ à 6 225 $**
(formule « tout inclus »)

Pour assister à une séance d'information, téléphonez au **514 325-0150, poste 2039**

http://voyagessolidaires.collegemv.qc.ca



POUR ANNONCER DANS CE REGROUPEMENT

Communiquez avec le département de publicité

514 985-3399
publicité@ledevoir.com

Le cidre, 400 ans d'histoire au Québec

Tranquille, de glace ou de feu, cette boisson à base de pommes n'a pas fini de nous séduire

Si le cidre est aujourd'hui une boisson très prisée des Québécois, il n'en a pas toujours été ainsi. Comme un phénix, il a disparu et est reparu à plusieurs reprises au fil du temps, renaissant notamment grâce au feu… et surtout grâce au froid ! Bref survol de 400 ans d'histoire.

REPORTAGE
CATHERINE FERLAND
COLLABORATRICE LE DEVOIR

L'épopée du cidre débute dès les premières explorations. Jacques Cartier et son équipage, en dignes Bretons, prennent soin de se munir d'outres remplies du précieux liquide. Du cidre normand fait aussi partie des rations apportées par Champlain au début des années 1600. Lors de l'hiver 1609, il fait si froid que le cidre gèle dans les tonneaux et qu'on doit littéralement y casser les rations !

Au début du XVIIe siècle, les colons français apportent des pépins de Normandie afin de démarrer un petit verger aux abords de la rivière Saint-Charles, à Québec. Les premiers pommiers atteignent leur maturité dans les années 1620. Une production modeste peut alors commencer. Le cidre est une boisson facile à confectionner pour les colons, qui le fabriquent surtout pour leur usage personnel : il est rarement commercialisé. Certaines communautés religieuses, dont les Augustines et les Sulpiciens, possèdent aussi des vergers et un pressoir. Tout au long du régime français, la production de cidre demeure modeste, car les habitants préfèrent nettement le vin.

Goût anglais

La population d'origine britannique qui s'installe dans la vallée du Saint-Laurent après 1760 amène un goût accru pour le cidre. Quelques décennies auparavant, le scientifique suédois Pehr Kalm avait d'ailleurs remarqué que les colons des colonies anglaises étaient beaucoup plus friands de cidre que ceux de la Nouvelle-France. Cette tendance va donc s'accentuer avec l'arrivée de milliers d'Anglais et d'Écossais, puis de loyalistes dans la décennie 1770.

C'est tout d'abord vers l'importation que ces buveurs de cidre se tournent : dans *La Gazette de Québec*, on mentionne la disponibilité chez certains marchands de « Devonshire Cyder » (1765), de « New England Syder » (1768) et de « Cider from Bristol, Engl. » (1770). La production reprend toutefois : plusieurs y voient un grand potentiel pour l'économie locale… et aussi pour « assainir » les mœurs compromises par l'abus de spiritueux ! On presse du cidre presque sans arrêt tout au long du XIXe et au début du XXe siècle. La production du cidre régresse toutefois pendant l'exode rural qui caractérise la période industrielle, surtout entre 1800 et 1850 : les ouvriers se tournent surtout vers la bière, brassée en ville.

Une situation ubuesque

En 1921, l'adoption de la Loi concernant les liqueurs alcooliques confère la responsabilité de la vente et de la surveillance de la qualité de l'alcool à la Commission des liqueurs, qui obtient du même coup le monopole de la gestion et de la distribution d'alcool. Toutefois, la loi ne mentionne pas explicitement la production et la vente de cidre. Même si elle n'est pas officiellement interdite, la cidriculture devient pour ainsi dire invisible !

Ce statut étonnant, qui ne sera corrigé que 50 ans plus tard, n'empêche cependant pas les producteurs de faire du cidre et même de procéder à certaines expérimentations. En 1932, une communauté de moines cisterciens français acquiert un verger à Rougemont : ces moines étant des viniculteurs aguerris, ils décident de fabriquer du cidre selon la méthode champenoise.

Les années 1970 marquent le retour en force, en toute légalité cette fois, du cidre québécois. Or, les premiers cidres commerciaux sont faits à partir de pommes de qualité inférieure, souvent cueillies trop tôt… Certaines personnes plus âgées se souviennent encore de ces cidres aigrelets, voire acides, qui avaient une fâcheuse tendance à donner mal à la tête !

Paradoxalement, c'est une catastrophe climatique qui vient rétablir l'équilibre. Des gels intenses pendant l'hiver 1980-1981 rayent de la carte des vergers entiers, forçant les producteurs à replanter l'été suivant. Ils choisissent alors des pommiers nains et semi-nains, qui résistent mieux aux intempéries et qui facilitent la cueillette. La cidriculture doit évidemment s'ajuster à la situation. Au lieu de miser sur une grosse production industrielle, on revient donc à un mode de production à échelle humaine. C'est finalement en 1987 que sont accordés les premiers permis autorisant la fabrication et la vente de cidre artisanal.



Le cidre de glace du Québec jouit aujourd'hui d'une renommée mondiale.
GETTY IMAGES

Le roi du Nord

Le cidre de glace est au cœur de la renaissance de la production de cidre au Québec. Inventé ici même, en tirant profit de l'hiver québécois, il possède des arômes complexes qui lui permettent d'occuper une niche (ou plutôt une barrique !) à part. C'est en 1990 que débute véritablement l'histoire du cidre de glace, quand un viticulteur a l'idée d'utiliser les rigueurs hivernales pour concentrer le sucre des pommes avant de les presser, à la manière des raisins pour le vin de glace. Il faut en moyenne 9,5 kg de pommes pour produire un litre de cidre de glace, contre 1,7 kg pour le cidre tranquille ou effervescent.

Une indication géographique protégée (IGP) a été créée en 2014, assortie d'un cahier de charges. Le cidre de glace du Québec jouit aujourd'hui d'une renommée mondiale, son excellence étant récompensée par des prix dans des concours prestigieux. Comme l'a déjà dit la sommelière Véronique Rivest, le cidre de glace est devenu une véritable carte de visite de l'excellence des produits gastronomiques québécois.

Plus récente encore est la naissance du cidre de feu. Concentrés sous l'action de la chaleur, les sucres présents naturellement dans le fruit confèrent au cidre de feu une saveur subtile qui, comme son cousin né du froid, présente un camaïeu gustatif qui ravit aussi bien les connaisseurs que les néophytes.

En définitive, la cidriculture est certes favorisée par l'engouement actuel des consommateurs québécois pour le terroir et les produits locaux, mais c'est surtout grâce aux très hauts standards de qualité que cette industrie a su se démarquer. Et cette fois, on peut parier que le cidre est là pour de bon.

SUDOKU

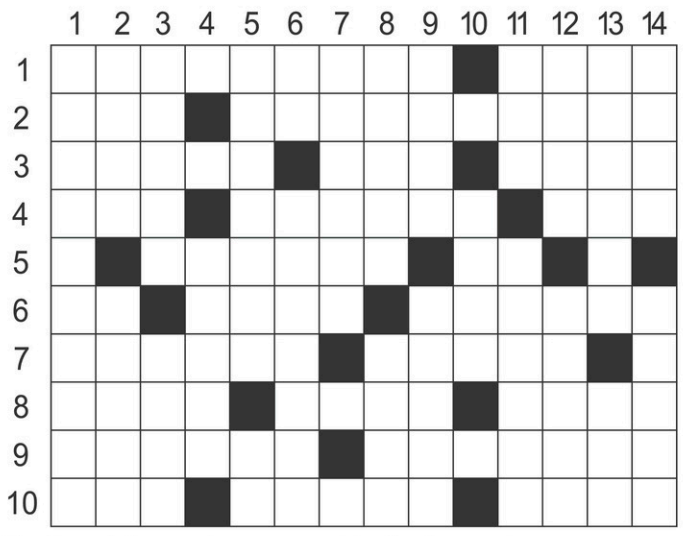
par Fabien Savary

1			5		4		9	6
								1
		2	8					
	6				3	7	5	
		4	7					
8						4	1	
		5		8	2			
	9		4			1	7	
				9		6		

Niveau de difficulté : DIFFICILE 4375

SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAINE ÉDITION DU DEVOIR

GRILLE DES FÉRUS



Horizontalement

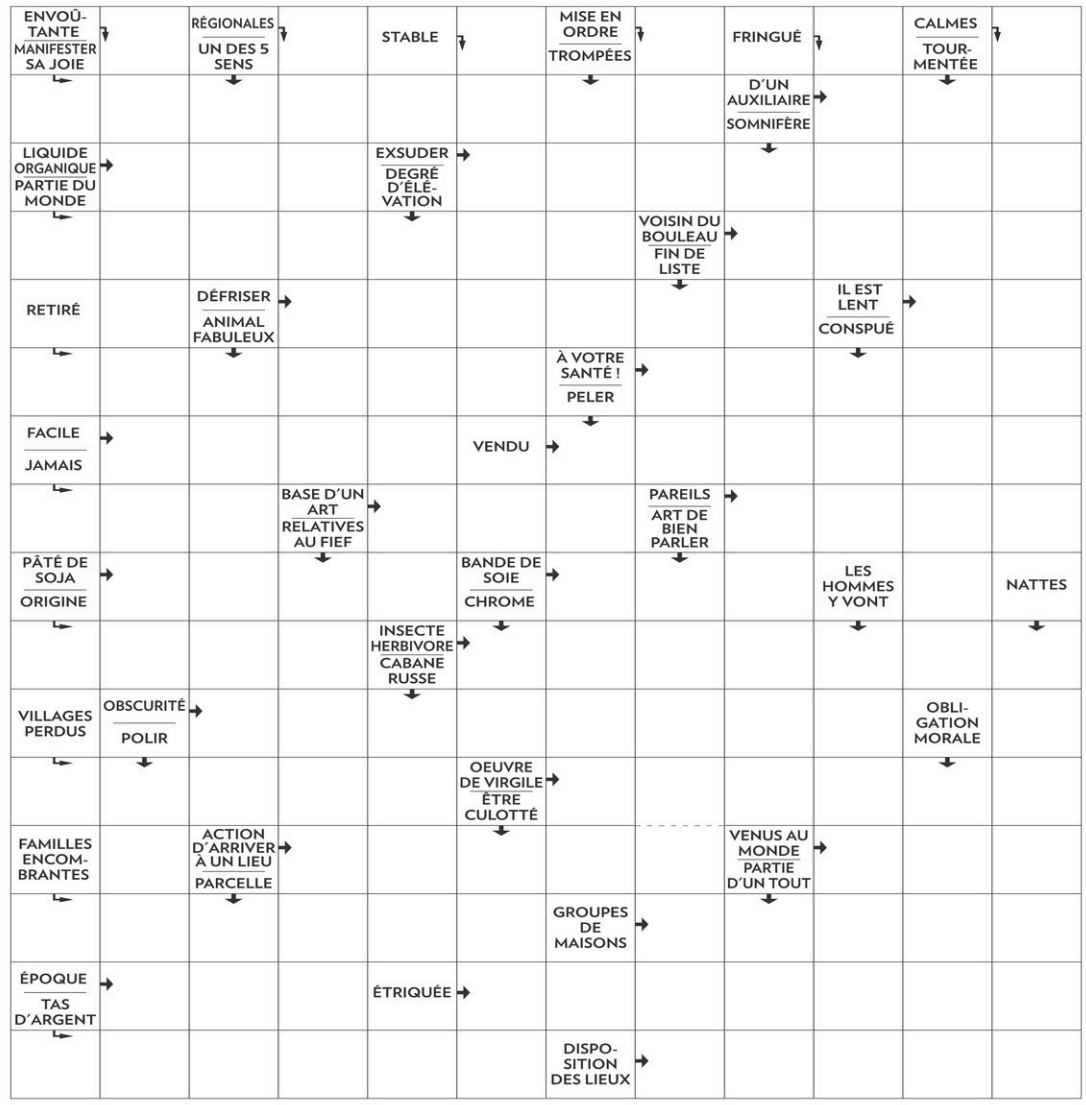
1. Pour jouer en lisant. - Liqueur.
2. Bout d'arpent. - Fanfaronnade.
3. Se voit plus par temps gris. - Fourgon. - Insecte carnassier.
4. Circulent en Roumanie. - Aromate. - Issu du Blanc et du Bleu.
5. Fleur. - Voulait dire oui.
6. Transcrit le rire. - Variété de panthère. - Préposition.
7. Manifester sa mauvaise humeur. - Évaluer avec soin.
8. Éclaire le jeu. - Université. - Frustré.
9. Prennent des décisions. - Champlure.
10. Plus en mère. - Un peu de raisin. - Coup.

Verticalement

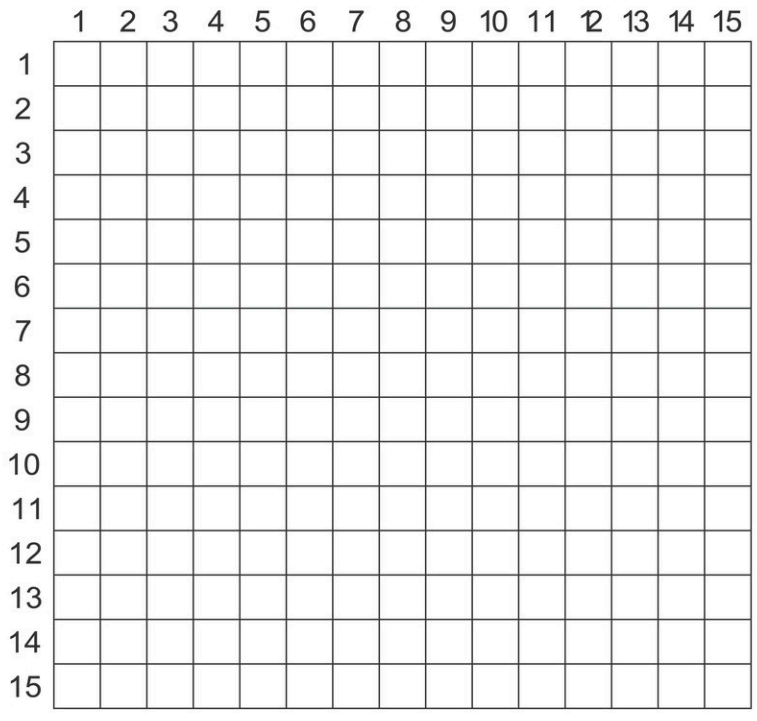
1. On y traîne les pieds.
2. Kriss. - Saisi brusquement.
3. Sans lui on risque de se lasser. - Grève.
4. C'est une grande artère.
5. Sac à vin. - Symbole chimique.
6. Pas à moi. - Engagé.
7. Il ne paie pas.
8. Il a hâte de pouvoir sortir. - C'est risqué.
9. Jeune fille. - Satan.
10. Pronom.
11. Empreinte de la vie. - Avance.
12. Possession. - Il y fait froid, mais il n'y neige jamais.
13. Il écoute aux portes. - Un pied en terre.
14. Exact. - L'ensemble.

Vous aimez ces pages ? Écrivez-nous pour nous faire part de vos commentaires : **redaction@ledevoir.com**

MOTS FLÉCHÉS



GRILLE BLANCHE



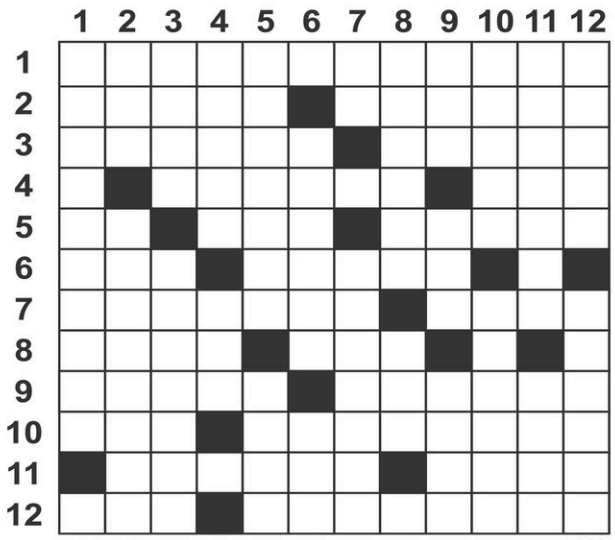
Horizontalement

1. Animal de boucherie. - Dernier séjour des animaux de boucherie.
2. Dieu unique des musulmans. - Contredit. - Maladie infectieuse.
3. Opération militaire. - Il chauffe. - Préfixe.
4. Magicienne du cycle des Argonautes. - Plaies.
5. User le relief. - Hagardes.
6. Est étendu. - Arbre commun en France. - Bohémien.
7. Électronvolt. - État européen. - Direction. - Note.
8. Flairé. - Céréale. - Orpin.
9. Déformation. - Chauve.
10. En petits morceaux. - Troués. - Voix de chanteuse.
11. Il brille . - Matou. - Fréquenté.
12. Virage en montagne. - Sot. - Périodes de temps.
13. Criminel. - Plante sans feuilles. - Petit morceau.
14. Homme malappris. - Matelas.
15. Stupides. - Correct.

Verticalement

1. Boucheries. - Animal de boucherie.
2. Ovation sportive. - Assembler. - Grand pays.
3. Peut être tempéré. - Négation. - Manches.
4. Dieu grec des Enfers. - Disposition.
5. Interjection. - A partir de ce moment. - Demi-dieu.
6. Erreur grossière. - Chef religieux.
7. Père de Japhet. - Habile. - Antilope.
8. Cri de douleur. - Se dit d'un ton morne. - Établi.
9. Mammifère marin blanc. - Demeure épiscopale.
10. Grands cerfs. - Pour attirer l'attention.
11. Thallium. - Vide d'idées. - Rescapés.
12. Repas de nourrisson. - Sursis. - Suinte.
13. Accomplir une action. - Lettre grecque. - Tantale.
14. Incertain. - Entre le muscle et l'os.
15. Roues à gorge. - Danse cubaine. - Répand une odeur.

GRILLE INTERMÉDIAIRE



Etienne Hannequart-Ferron www.hannequart.com 4239

SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAINE ÉDITION DU DEVOIR

HORIZONTALEMENT

1. Magique.
2. Pas par écrit - Mouvements en arrière.
3. Provoque - Ses parents.
4. Confidentiel - Principe chinois.
5. Les traditions d'un peuple - Thymus de l'agneau - Être soumis.
6. Auteur italien - Elle est petite.
7. Grassouillets - Assemblés.
8. Pâturage d'été - Interjection invitant à sortir.
9. Dieu de la Mer - Carillon.
10. Flageoler.
11. Officier de marine - Département français.
12. Petit mot latin - Couvrir d'un abrasif en poudre.

VERTICALEMENT

1. Qui veut s'imposer.
2. Imitateur coloré - Méchant.
3. Poissons marins - Accablé.
4. Capitale africaine - Général américain.
5. Acide aminé indispensable - Appartenir.
6. Produit de remplacement - Mémoire vive.
7. Strontium - Triangle.
8. Monnaie d'argent de la Renaissance - Avion léger.
9. À cet endroit - Agréable - Obtempéré.
10. Sollicite - Compris dans.
11. D'un os du bras - Jeune daim.
12. Progrès de quelque chose - Mesurer du bois.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	A	N	T	A	L	O	N	N	A	D	E
2	I	B	A	N	■	U	R	S	I	D	E	S
3	C	E	S	T	O	D	E	■	L	I	N	S
4	C	L	E	■	K	I	E	F	■	E	T	A
5	O	■	A	M	A	S	■	E	L	U	■	I
6	L	O	U	E	■	M	A	L	A	X	E	E
7	O	P	■	L	I	E	G	E	S	■	P	■
8	■	P	A	O	N	■	G	E	S	I	E	R
9	B	R	U	■	F	A	R	■	O	G	R	E
10	L	I	T	T	O	R	A	L	■	N	O	N
11	E	M	E	U	■	E	V	I	D	E	N	T
12	D	E	L	E	G	U	E	■	E	S	S	E

4238

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

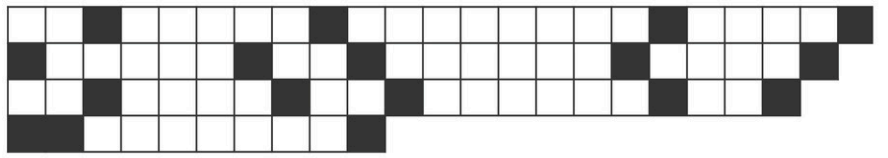
Vous aimez ces pages ? Écrivez-nous pour nous faire part de vos commentaires : **redaction@ledevoir.com**

CITATION MYSTÉRIEUSE

1130

Placez les lettres contenues dans les colonnes au-dessus de la grille dans les cases du bas, de manière à former une citation qui se lira de gauche à droite.

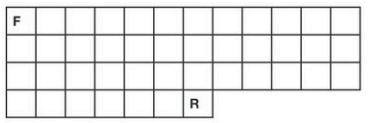
S C C A V R E N E C N N N M A E E S T
I P A M E E S C S S E E E M D E E
L A M U N D U D I I I M A E C M
O B E S T L E



MOTS ENCHAÎNÉS

1130

Formez une chaîne de mots à partir des trois dernières lettres de chaque mot et à l'aide des définitions. Les noms propres sont permis et les accents peuvent changer.



1. Matériau stratifié
2. D'une île de la mer Egée (pluriel)
3. Semer
4. Club
5. Dans un loquet
6. Grande rencontre sportive
7. Mammifère rongeur
8. Candide
9. Incontinence
10. Monsieur

L'INTERVALLE

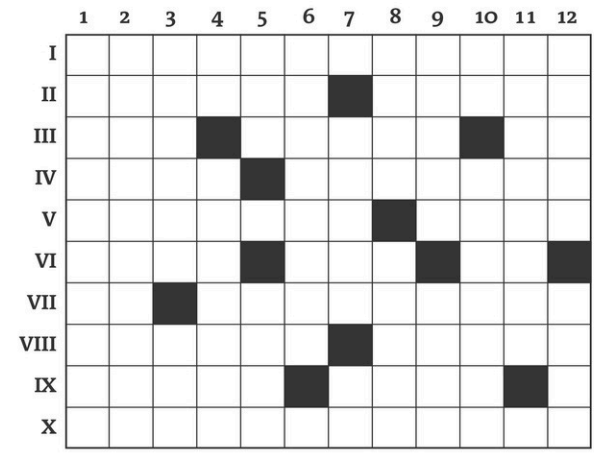
1130

Entre le premier et le dernier mot, et en ne changeant qu'une seule lettre à chaque étape (changement, ajout ou retrait d'une lettre), trouvez les mots intermédiaires. Les accents sont permis, mais aucun nom propre.

LIÈGE

POIRE

MOTS CROISÉS DU SAMEDI



Horizontalement

I. Fait beaucoup de bruit et de gros dégâts. **II.** Informent le lecteur au début de l'ouvrage. Jus de pommes. **III.** Personnel. Quitte le parc pour le plateau. Sur la portée. **IV.** De même comme avant. Mauvaise fin de partie. **V.** Contagieuse chez les équidés. Se mettent à cinq pour tout saisir. **VI.** Personnel. Geste écologiste. Aux bouts du coin. **VII.** Deux d'un duo. Homme des fonds. **VIII.** Ardentes. On les retrouve à l'hôpital et en politique. **IX.** Rapprochera. Dame aux pattes palmées. **X.** Que l'on retrouvera deux fois à chaque tour.

Verticalement

1. Grandes tenues pour belles poulardes. **2.** Suit de près vos mouvements amoureux. **3.** Duché lombard. Sur une table asiatique. **4.** Donne le ton. Passage du rein à la vessie. **5.** Sigle de l'adénosine triphosphate. Facilitent la traction. **6.** Ses mœurs seraient bien légères. **7.** Estuaires bretons. Le chrome. **8.** Prit en note. Parfumai de senteurs marines. **9.** Résiste. Souvent chez Chateaubriand. **10.** Dans le bide. Vient percuter nos oreilles. **11.** Bien organiser. **12.** Livrés en tubes. Entraîne bien loin de la réalité.

Philippe Dupuis

Solution du n° 479

Horizontalement

I. Effeuilleuse. **II.** Sordide. Trop. **III.** Tuée. Odon. Li. **IV.** Endiablées. **V.** Mas. En. Sis. **VI.** Aviateurs. La. **VII.** Tiaré. Bât. Si. **VIII.** Il. Eclatés. **IX.** Oie. Tec. Muon. **X.** Nerveusement.

Verticalement

1. Estimation. **2.** Fou. Avilie. **3.** Freesia. Er. **4.** Eden. Are. **5.** Ui. Détecté. **6.** Idoine. Leu. **7.** Léda. Ubacs. **8.** Obérât. **9.** Etnl (lent). Stemm. **10.** Ur. Es. Sue. **11.** Soleils. On. **12.** Epissaient.

MOTS CROISÉS PROBLÈME N° 480

Philippe Dupuis est également l'auteur des mots-croisés du *Monde*

CORRIGÉ

Antidote

Épreuve de révision Antidote | n° 35

Tandis que je me trouvais en plein choc <u>anaphylaxique</u>, une femme, n'écoutant que sa <u>vertue</u>, vint me prêter mainforte. Son arrivée fut de <u>bonne</u> augure, car elle était justement ambulancière et avait <u>cartier</u> libre cette journée-là. Héroïne jusqu'au bout, elle refusa toute forme de <u>rénumération</u>.

anaphylactique, et non ***anaphylaxique*** — adj. Relatif à l'anaphylaxie (« augmentation de la sensibilité de l'organisme face à une substance donnée, après qu'une dose minime de celle-ci y a été introduite par ingestion ou par injection »).

vertu, et non ***vertue*** — n. f. [Soutenu] Disposition à faire le bien.

bon, et non ***bonne*** — adj. (accord : ***augure***). Attention : le nom ***augure*** (« signe qui semble prédire l'avenir ») est masculin.

quartier, et non ***cartier*** — n. m. ***Avoir quartier libre*** : [Figuré] avoir un moment de liberté.

rémunération, et non ***rénumération*** — n. f. Somme que l'on reçoit pour un travail, pour un service.

Remarque — Le nom ***mainforte*** désigne une aide apportée dans une situation difficile ou dangereuse. Il s'emploie surtout dans des constructions figées avec quelques verbes comme ***prêter, donner*** et ***demander***. En graphie rectifiée, il s'écrit sans trait d'union entre ***main*** et ***forte***.

© 2019 Druide informatique inc. Tous droits réservés.

SOLUTIONS DE LA SEMAINE DERNIÈRE



GRILLE BLANCHE



MOTS FLÉCHÉS



GRILLE DES FÉRUS

SUDOKU : SOLUTION DU PROBLÈME D'HIER

3	1	6	7	8	9	5	2	4
5	9	4	2	1	3	8	6	7
8	2	7	6	4	5	1	3	9
6	7	1	8	3	4	9	5	2
2	3	5	9	6	1	7	4	8
9	4	8	5	7	2	3	1	6
4	5	2	3	9	7	6	8	1
7	8	3	1	2	6	4	9	5
1	6	9	4	5	8	2	7	3

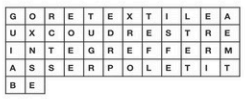
4374

JEUX 1123

CITATION MYSTÉRIEUSE

Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais, dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure?
– Gabrielle Roy

MOTS ENCHAÎNÉS



- GORETEX
- TEXTILE
- ILE-AUX-COUDRES
- RESTREINT
- INTÈGRE
- GREFFER
- FERMAS
- MASSER
- SERPOLET
- LET IT BE

L'INTERVALLE

FACE
LACE
LACHE
LÈCHE
FLÈCHE

Mordu d'info ?

Étanchez votre soif d'actualité
grâce à nos infolettres quotidiennes !

Le Courrier du matin

Du lundi au samedi, découvrez
l'essentiel de l'actualité



Le Courrier du soir

L'actualité du jour, choisie
et résumée pour vous



Inscrivez-vous : *ledevoir.com/lescourriersdudevoir*

LEDEVOIR